

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-HUITIÈME ANNÉE
N° 174
JANVIER 1923 (1)

ABONNEMENT
UN AN. | FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER. 20 Fr.
LE NUMERO..... UN FRANC

LA FABLE DE LA CIGALE ET DE LA FOURMI

(Commentée par l'entomologiste J.-H. FABRE).



J.-H. FABRE (1)

Cigale, dont il a balbutié les infortunes en ses premiers essais de récitation. Avec lui se conserveront les grossiers non-sens qui font le tissu de la fable : la Cigale souffrira toujours de la faim quand viendront les froids, bien qu'il n'y ait plus de Cigales en hiver ; elle demandera toujours l'aumône de quelques grains de blé, nourriture incompatible avec son délicat sucrier ; en sup-

plianté, elle fera la quête de mouches et de vermissoaux, elle qui ne mange jamais.

A qui revient la responsabilité de ces étranges erreurs ? La Fontaine, qui nous charme dans la plupart de ses fables par une exquise finesse d'observation, est ici bien mal inspiré. Il connaît à fond ses premiers sujets, le Renard, le Loup, le Chat, le Bouc, le Corbeau, le Rat, la Belette, et tant d'autres, dont il nous raconte les faits et gestes avec une délicieuse précision de détails. Ce sont des personnages du pays, des voisins, des commensaux. Leur vie publique et privée se passe sous ses yeux ; mais la Cigale est étrangère là où gambade Jeannot Lapin ; La Fontaine ne l'a jamais entendue, ne l'a jamais vue. Pour lui, la célèbre chanteuse est certainement une sauterelle.

Grandville, dont le crayon rivalise de fine malice avec le texte illustré, commet la même confusion. Dans son dessin, voici bien la Fourmi costumée en laborieuse ménagère : elle tourne dédaigneusement le dos à l'emprunteuse qui tend la patte,

(1) D'après les "Souvenirs entomologiques de J.-H. Fabre", Librairie Delagrave, éditeur.

CARNINE LEFRANCQ - RECONSTITUANT ENERGIQUE

UN SEUL FLACON - Marqué 12 fr. 50 - SUFFIT POUR DONNER DES RÉSULTATS APPRÉCIABLES. CE QUI ENCOURAGE LE MALADE

pardon, la main. Grand chapeau en cabriolet, guitare sous le bras, jupe collée aux mollets par la bise, tel est le second personnage, à effigie parfaite de sauterelle. Pas plus que La Fontaine, Grandville n'a soupçonné la vraie Cigale ; il a magnifiquement traduit l'erreur générale.

D'ailleurs, dans sa maigre bistoriette, La Fontaine n'est que l'écho d'un autre fabuliste. La légende de la Cigale, si mal accueillie de la Fourmi, est vieille comme l'égoïsme, c'est-à-dire comme le monde. Les bambins d'Athènes, se rendant à l'école avec leur cabas en sparterie bourré de figues et d'olives, la marmottaient déjà comme leçon à réciter. Ils disaient : « En biver, les Fourmis font sécher au soleil leurs provisions mouillées. Survient en supplante une Cigale affamée. Elle demande quelques grains. Les avares amassées répondent : « Tueban-tais-en été, danse en biver. » Avec un peu plus d'aridité, c'est exactement le thème de La Fontaine contraire à toute saine notion.

La fable nous vient néanmoins de la Grèce, pays par excellence de l'Olivier et de la Cigale. Espe en est-il bien l'auteur, comme le veut la tradition ? C'est douteux.

Peu importe après tout : le narrateur est Grec, il est compatriote de la Cigale qu'il doit suffisamment connaître. Il n'y a pas dans mon village de paysan assez borné pour ignorer le défaut absolu des Cigales en biver ; tout remueur de terre y connaît le premier état de l'insecte, la larve, que sa bête exhume si souvent quand il faut, à l'approche des froids, chauffer les oliviers ; il sait, l'ayant vu mille fois sur le bord des sentiers, comment en été cette larve sort de terre, par un puits rond, son ouvrage ; comment elle s'accroche à quelque brindille, se fend sur le dos, rejette sa dépouille, plus aride qu'un parchemin racorni, et donne la Cigale, d'un tendre vert d'herbe rapidement remplacé par le brun.

Le paysan de l'Attique n'était pas un sot, lui non plus ; il avait remarqué ce qui ne peut échapper au regard le moins observateur ; il savait ce que savent si bien mes rustiques voisins. Le lettré, quel qu'il soit, auteur de la fable, se trouvait dans les meilleures conditions pour être au courant de ces choses-là. D'où proviennent alors les erreurs de son récit ? ...



LA CIGALE ET LA FOURMI

(Reproduction de la gravure de Grandville)

qu'elle est par la verdure de deux grands platanes ; et là, du lever au coucher du soleil, elle me martèle le cerveau de sa rauque symphonie. Avec cet étourdissant concert la pensée est impossible ; l'idée tournoie, prise de vertige, incapable de se fixer. Si je n'ai pas profité des beures matinales, la journée est perdue.

Ab ! bête ensorcelée, plaie de ma demeure que je voudrais si paisible, on dit que les Athéniens t'élevaient en cage pour jour à l'aise de ton chant. Une, passe encore, pendant la somnolence de la digestion ; mais des centaines, bruisant à la fois et vous tympanisant l'ouïe lorsque la réflexion se recueille, c'est un vrai supplice ! Tu fais

valoir pour excuse tes droits de première occupante. Avant mon arrivée, les deux platanes t'appartenaient sans réserve ; et c'est moi qui suis l'intrus sous leur ombrage. D'accord : mets néanmoins une sourdine à tes cymbales, modère tes arpèges, en faveur de ton historien.

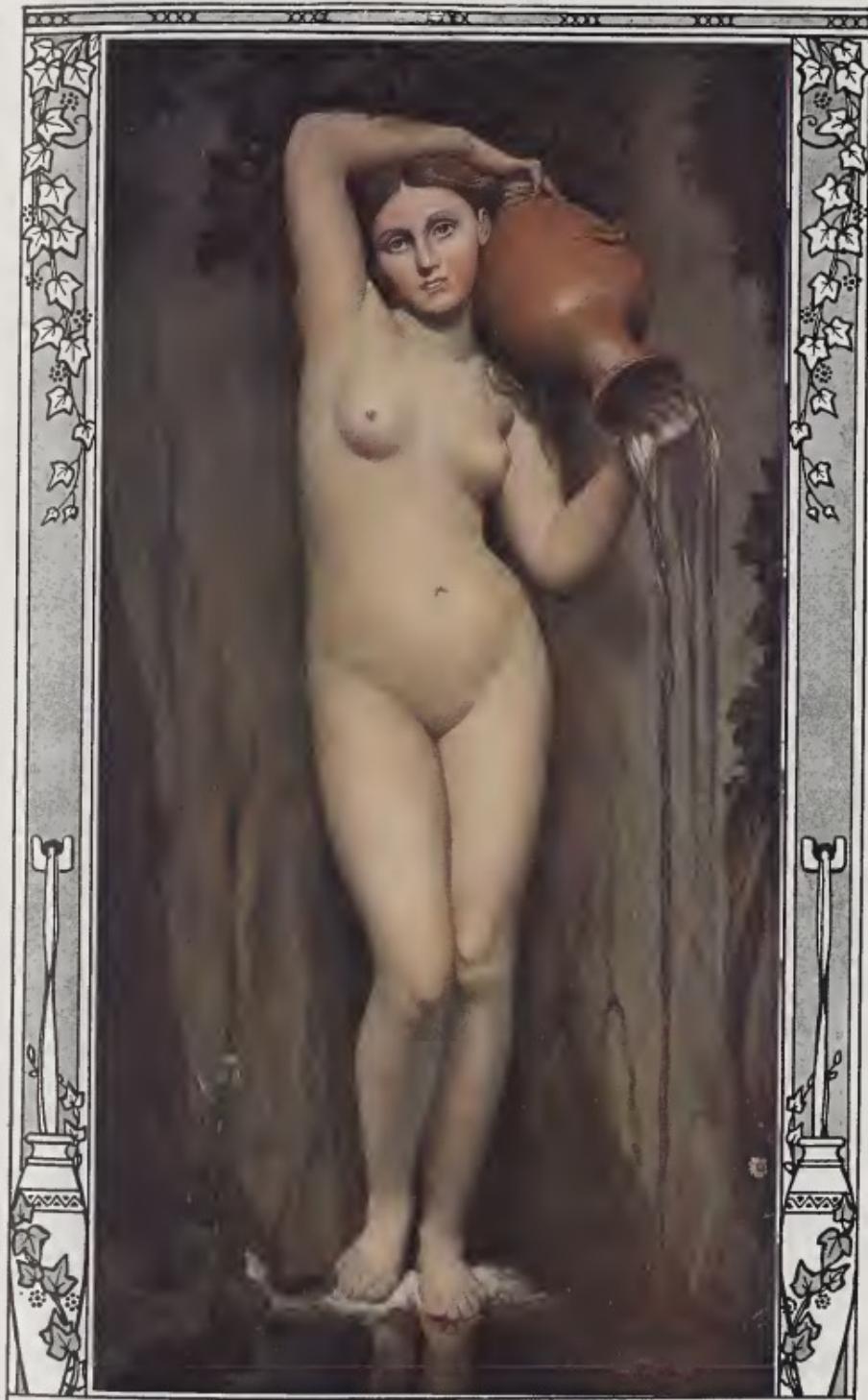
La vérité rejette comme invention insensée ce que nous dit le fabuliste. Qu'il y ait parfois des relations entre la Cigale et la Fourmi, rien de plus certain ; seulement

ces relations sont l'inverse de ce qu'on nous raconte. Elles ne viennent pas de l'initiative de la première, qui n'a jamais besoin des secours d'autrui pour vivre ; elles viennent de la seconde, rapace exploiteuse, accaparant dans ses greniers toute chose comestible. En aucun temps, la Cigale ne va crier famine aux portes des fourmilières, promettant loyalement de rendre intérêt et principal ; tout au contraire, c'est la Fourmi qui, pressée par la disette, implore la chanteuse. Que dis-je, implore ! Emprunter et rendre n'entrent pas dans les mœurs de la pillarde. Elle exploite la Cigale, effrontément, la dévalise. Expliquons ce rapt, curieux point d'bistoire non encore connu.

En juillet, aux heures étouffantes de l'après-midi, lorsque la plèbe insecte, exténuée de soif, erre cherchant en vain à se désaltérer sur les fleurs fanées, taries, la Cigale se rit de la disette générale. Avec son rostre, fine vrille, elle met en perce une pièce de sa cave inépuisable. Établie, toujours chantant, sur un rameau d'arbuste, elle force l'écorce ferme et lisse que gonfle une sève marie par le soleil. Le sucoir ayant plongé par le trou de bonde, délicieusement elle s'abreuve immobile, recueillie, toute entière aux charmes du sirop et de la cbanson.

Essayons de réhabiliter la chanteuse calomniée par la fable. C'est une importante voisine, je me bats de le reconnaître. Tous les étés, elle vient s'établir par centaines devant ma porte, attirée

Surveillons-là quelque temps. Nous assisterons



LA SOURCE. — Tableau de Dominique INGRES (1780—1867). — Ecole Française.

peut-être à des misères inattendues. De nombreux assoiffés rôdent, en effet ; ils découvrent le puits que trahit un suintement sur la margelle. Ils accourent, d'abord avec quelque réserve, se bornant à lécher la liqueur extravasée. Je vois s'emparer autour de la piqûre melliflue des Guêpes, des Mouches, des Fourmis, des Sphex, des Pompilles, des Cétoines, des Fourmis surtout.

Les plus petits, pour se rapprocher de la source, se glissent sous le ventre de la Cigale, qui, débonnaire, se hausse sur les pattes et laisse passage libre aux importuns ; les plus grands, trépignant d'impatience, cueillent vite une lippée, se retirent, vont faire un tour sur les rameaux voisins, puis reviennent plus entreprenants. Les convoitises s'exacerbent : les réservés de tantôt deviennent turbulents, agresseurs, disposés à chasser de la source le puisatier qui l'a fait jaillir.

En ce coup de bandits, les plus opinionnés sont les Fourmis. J'en ai vu mordiller la Cigale au bout des pattes. J'en ai surpris lui tirant le bout de l'aile, lui grimpant sur le dos, lui chatouillant l'antenne. Une audacieuse s'est permis, sous mes yeux, de lui saisir le sucoir, s'efforçant de l'extraire.

Ainsi tracassé par ces nains et à bout de patience, le géant finit par abandonner le puits. Il fuit en lançant aux détrompeurs un jet de son urine. Qu'importe à la Fourmi cette expression de souverain mépris ! Son but est atteint. La voilà maîtresse de la source, trop tôt tarie quand ne fonctionne plus la pompe qui la faisait sourdre. C'est peu, mais c'est exquis. Autant gagné pour attendre nouvelle lampée, acquise de la même manière dès que l'occasion s'en présentera.

On le voit : la réalité intervertit à fond les

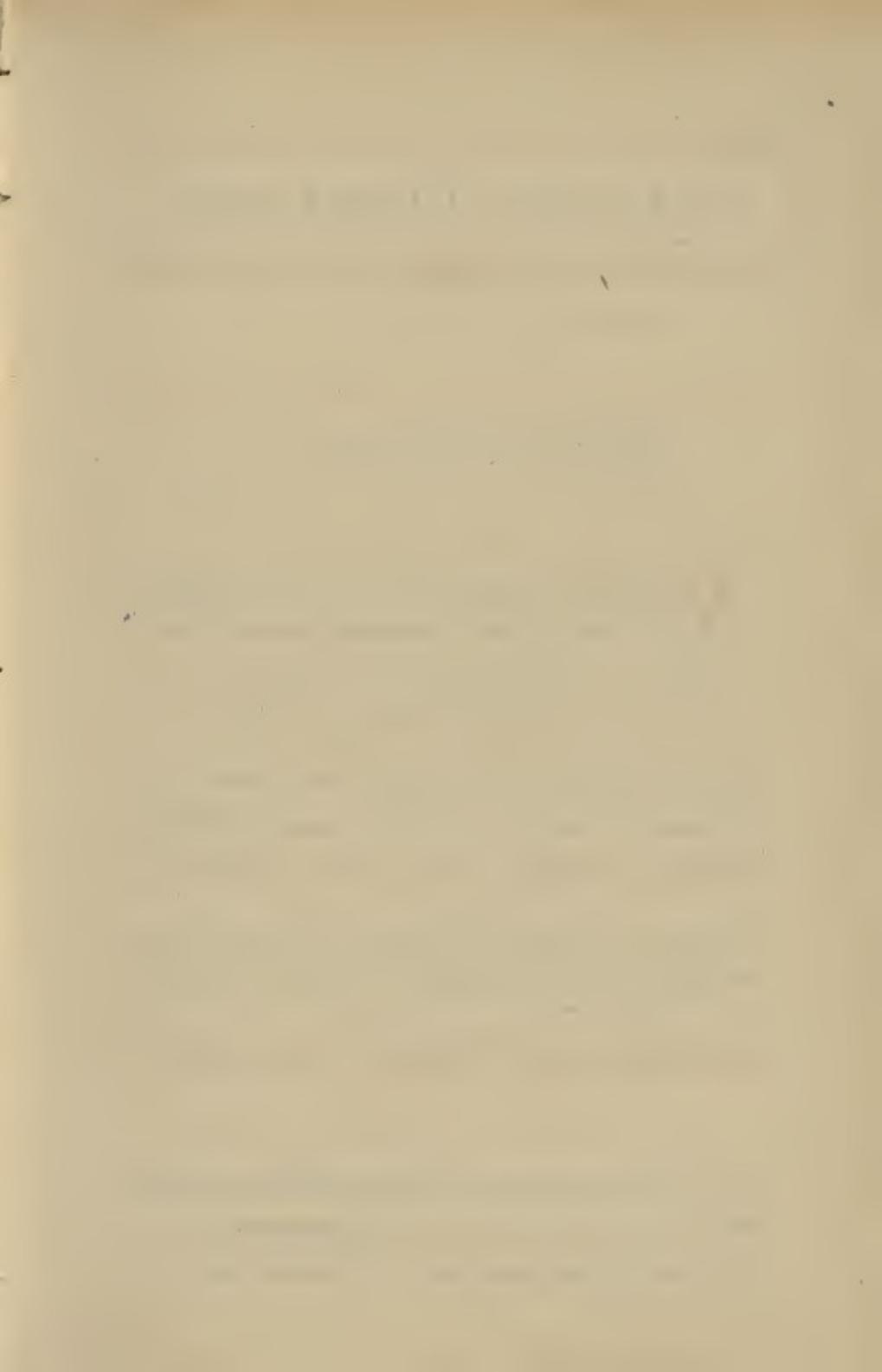
rôles imaginés par la fable. Le quémardeur sans délicatesse, ne reculant pas devant le rapt, c'est la Fourmi ; l'artisan industrieux, partageant volontiers avec qui souffre, c'est la Cigale. Encore un détail et l'inversion des rôles s'accusera davantage. Après cinq à six semaines de liesse, long espace de temps, la chanteuse tombe du haut de l'arbre, épuisée par la vie. Le soleil dessèche, les pieds des passants érasent le cadavre. Forban toujours en quête de butin, la Fourmi le rencontre. Elle dépêce la riche pièce, la dissèque, la cisaille, la réduit en miettes, qui vont grossir son amas de provisions. Il n'est pas rare de voir la Cigale agonisante, dont l'aile frémît encore dans la poussière, tiraillée, écartelée par une escouade d'équarisseurs. Elle en est toute noire. Après ce trait de cannibalisme, la preuve est faite des vraies relations entre les deux insectes.

L'antiquité avait la Cigale en haute estime. Le Béranger hellène, Anacréon, lui consacre une ode où la louange est singulièrement exagérée. « Tu es presque semblable aux dieux », dit-il. Les raisons qu'il donne de cette apothéose ne sont pas des meilleures. Elles consistent en ces trois priviléges : γαλακτίς, ἀπελθής, ἀναμόρφωσής νέης de la terre, insensible à la douleur, chair dépourvue de sang. N'allons pas reprocher au poète ces erreurs, alors de croyance générale et perpétuées bien longtemps après, jusqu'à ce que se soit ouvert l'œil scrutateur de l'observation. D'ailleurs, en de petits vers où la mesure et l'harmonie font le principal mérite, on n'y regarde pas de si près.

Même de nos jours, les poètes provençaux, familiers avec la Cigale tout autant qu'Anacréon, ne sont guère soucieux du vrai en célébrant l'insecte qu'ils ont pris pour emblème. — J.-H. FABRE.



L'USINE de la CARNINE LEFRANCQ, à ROMAINVILLE près PARIS



CARNINE LEFRANCQ

MONSIEUR LE DOCTEUR,

VOUS connaissez la CARNINE LEFRANCQ et ses étonnantes propriétés curatives dûes, en particulier, à la CONCENTRATION du Suc Musculaire de Bœuf.

Elle est actuellement connue dans le monde entier et le nombre des médecins qui l'utilisent, pour leur usage personnel ou familial, va sans cesse en augmentant.

Son prix élevé, par rapport aux produits soi-disant similaires, provient de ce que la CARNINE est restée la

PRÉPARATION ZOMOTHÉRAPIQUE PAR EXCELLENCE

parce qu'elle ne contient que du Suc Musculaire de Bœuf, et que, de plus, ce suc est concentré, c'est-à-dire privé de la majeure partie de l'eau qu'il contient.

La CARNINE LEFRANCQ est donc un véritable
EXTRAIT DE SUC MUSCULAIRE
conservé en solution sucro-glycérinée,

SANS AUCUNE ADDITION DE SANG

Et c'est la raison de son extraordinaire
RAPIDITÉ D'ACTION

et des résultats qu'elle procure, résultats que des milliers de médecins ont qualifiés de « merveilleux ».

Aussi, nous vous serions reconnaissants, Monsieur le Docteur, quand vous voudrez l'utiliser chez vos malades, de ne pas vous borner à la leur recommander, mais de

L'INDIQUER SUR VOS ORDONNANCES

Vous éviterez ainsi qu'on lui substitue des produits d'un bon marché trop évident pour qu'ils supportent, au point de vue thérapeutique, une comparaison quelconque avec la CARNINE LEFRANCQ.

Nous vous prions, Monsieur le Docteur, d'agrérer l'expression de nos sentiments très dévoués.

INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DE SAINT-GERMAIN

(Lettres choisies du Vicomte de Launay)

Nous sommes allé à Saint-Germain par le chemin de fer : c'était un devoir pour nous ; toute invention nouvelle nous réclame ; nous sommes tenu d'en parler à tout prix. Donc, hier, nous sommes partis de chez nous à cinq heures du soir pour aller à Saint-Germain, et nous étions de retour à neuf heures ! Nous avons mis quatre heures pour faire ce trajet, pour aller et venir. C'est admirable ! les méchants prétendent qu'on irait plus vite avec des chevaux. Voilà comment cela est arrivé : nous étions rue de Londres à cinq heures un quart ; la foule encombrait la porte qu'on n'ouvrait pas ; nous attendons, nous attendons à la porte. Enfin, on ouvre ; nous entrons dans une espèce de couloir en toile verte ; il n'y a qu'un seul bureau. Tous les voyageurs sont mêlés : voyageurs à 2 fr. 50, voyageurs à 1 fr. 50, voyageurs à 1 fr. Il n'y a qu'un bureau, qu'une entrée : sans doute, les bœufs et les moutons entreront aussi par le petit couloir ; ce sera très commode ; mais nous n'en sommes pas encore là. Nous attendons, nous attendons dans le couloir vert un grand quart d'heure, au milieu de la foule, comme nous avons attendu à la porte. Enfin, nous arrivons au bureau : là, on nous donne trois petits papiers jaunes, et nous pénétrons dans une vaste salle gothique remplie de peintures. Ici, les voyageurs se séparent : les trente sous vont à droite, les vingt sous vont à gauche. La salle est vaste et belle ; on peut nous croire, nous avons eu le temps de l'admirer. Là, nous attendons ; il n'est que six heures dix minutes, on doit partir à sept heures. Patience ! nous voyons arriver des voyageurs avec des paquets ou des paniers ; des enfants voyageurs charment nos ennus en jouant de divers instruments dont ils obtiennent divers sons plus ou moins sauvages ; leurs mères les grondent parce qu'ils font du bruit ; elles leur arrachent l'instrument de notre supplice, elles s'en emparent à notre grande joie, et elles se promènent, graves et imposantes, avec une petite trompette ou un mirliton à la main. Le temps passe, et nous attendons toujours ; il est six heures et demie, nous attendons, nous attendons. Enfin, on entend un roulement : c'est l'arrivée des

voyageurs de Saint-Germain ; tout le monde se précipite aux fenêtres ; toutes les voitures, tous les wagons s'arrêtent ; la cour est vide ; là, deux ou trois inspecteurs, rien de plus ; mais on ouvre les portières des wagons... et alors, en un clin d'œil, une fourmilière de voyageurs s'échappent des voitures, et la cour est pleine de monde subitement. Ceci est véritablement impossible à décrire, mais c'est très amusant à regarder. La foule imprévisible monte aussitôt vers les galeries de Saint-Germain et disparaît.

A notre tour maintenant. Nous attendons encore un peu, mais ce spectacle nous avait intéressé, et nous étions plus patients. Enfin, nous descendons dans la cour. Nous montons dans une ber-

line, nous y sommes fort à l'aise et bien assis. Là, nous attendons, nous attendons que tous les voyageurs soient emballés ; nous étions six cents à peu près : quelqu'un disait onze cents, ce quelqu'un avait peur sans doute. Enfin, le cor se fait entendre, nous recevons une légère secousse et nous partons. Il était sept heures moins un quart ; le voyage a été aussi agréable que l'attente avait été fatigante ; le plaisir de courir si vite nous fait tout oublier. Dans les voitures, évitez la banquette qui est près des roues, c'est la moins bonne place. Mais vivent les chemins de fer ! nous persistons à dire que c'est la manière la plus charmante de voyager ; on va avec une rapidité effrayante, et cependant on ne se sent pas du tout l'effroi de cette rapidité ; on a bien plus grand'peur en voiture de poste, vraiment, ou en diligence, quand on descend la montagne de Tarare ou même la moindre montagne, et il y a aussi beaucoup plus de danger ; malheureusement nous sommes négligents en France, et nous avons l'art de gâter les plus belles inventions par notre manque de soins ; on va à Saint-Germain en vingt-huit minutes, c'est vrai, mais on fait attendre les voyageurs une heure à Paris, et trois quarts d'heure à Saint-Germain, ce qui rend la promptitude du voyage inutile.

Vicomte de LAUNAY (Mme de Girardin).



FRANÇOIS DE LAPEYRONIE

Fondateur de l'Académie de Chirurgie; le plus célèbre des chirurgiens du XVIII^e siècle, sinon par des talents hors ligne, du moins par les hauts emplois dont il fut honoré et par les services immenses qu'il rendit à la compagnie à laquelle il appartenait. Ce fut un chirurgien grand seigneur, favorisé de l'amitié de deux puissants rois, comblé des dons de la fortune, mais que de nobles intentions firent toujours agir et qui ne cessâ de travailler, à la gloire de l'art auquel il avait voué sa vie. Lapeyronie naquit à Montpellier le 15 janvier 1678, de Raymond Lapeyronie et de Elisabeth Subreville. Formé à l'école des plus habiles praticiens de Paris, il ne revint dans sa patrie que pour y enseigner à son tour, pour devenir chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Saint-Eloy, puis démonstrateur d'anatomie aux Ecoles de la Faculté de Médecine. En 1704, il fut nommé chirurgien-major de l'Armée que le Maréchal duc de Villars rassembla dans les Cévennes.

En 1714, il était appelé à Paris pour donner des soins au Maréchal de Chaulnes. Ce fut la source de sa fortune. A dater de cette époque, Lapeyronie marcha graduellement, mais sûrement, vers les plus hautes dignités qui s'échelonnent ainsi : 1717. Survivancier de la place de premier chirurgien de Louis XV; 1721, anobli par le jeune monarque; 1731, nommé maître d'hôtel ordinaire de la reine, pour lui rendre plus douce sa convalescence à la suite d'une grave maladie; 1732, associé libre de l'Académie des Sciences; 1735, médecin par quartier du Roi, enfin en 1736, le hâton de Maréchal pour tous les médecins et chirurgiens de ce siècle de favoritisme, c'est-à-dire un brevet de premier chirurgien de Sa Majesté, avec les titres de médecin-consultant, de gentilhomme ordinaire de la chambre, de Chef de la chirurgie du Royaume.

Disons bien vite que Lapeyronie se rendit digne des caresses de la fortune : Son humanité, le soin qu'il mit à organiser les hôpitaux militaires, à remplir sous les yeux même du roi, le rôle de simple panseur de plaies, ne furent pas, sans doute, sans influence sur la protection que le Roi accorda à la chirurgie ; le monarque ne pouvait qu'avoir en grande estime cet art lorsqu'il voyait son chirurgien démeubler son château de Marigny et convertir cette résidence quasi-royale en une espèce d'hôpital ouvert aux indigents. Lapeyronie mourut le 25 avril 1747. Ses dernières pensées ont encore été pour sa chère profession. En vertu de son testament fait à Versailles, le 18 avril 1747 et confirmé par arrêt du Parlement du 8 juillet 1748, les établissements qu'il avait conservés, augmentés ou créés, et tous consacrés à l'enseignement, à l'exercice et au perfectionnement de la chirurgie, devinrent les héritiers presque exclusifs de son immense fortune.

Les dépouilles mortelles de Lapeyronie furent confiées à l'église de Saint-Cosme, et l'on peut voir dans les *Antiquités Nationales* de Millin (1798, in-4°, t. III, n° 25), le dessin du magnifique mausolée qui lui fut construit par les soins de la compagnie qui lui devait tant.

La statue en bronze de ce chirurgien a été érigée à Montpellier, sur le pont qui précède l'entrée de l'Ecole de Médecine de cette ville. Lapeyronie a peu écrit, et on ne connaît aucun ouvrage étendu. Tout se borne à des mémoires publiés dans divers recueils.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS



LAPEYRONIE (François GIGOT DE) (1678 + 1747)
par ou d'après RIGAUD, Hyacinthe (1659 + 1743)

LA TRAVERSÉE DE LA SEINE A PARIS (1648)

Les Tuilleries étaient situées à soubait pour observer une révolution. Les boulevards n'existaient pas, et la Seine était le centre du mouvement et des affaires, la grande rue de Paris et sa grande salle de fêtes. A plusieurs lieues en amont et en aval, les étrangers reconnaissaient à son animation qu'ils approchaient de la capitale. Du Cours-la-Reine à l'île Saint-Louis, elle était bordée de ports et de marchés en plein air, encombrée de barges à marchandises, de trains de bois, de bateaux de plaisance, de coches d'eau en forme de maisons flottantes, et de toute une batellerie légère qui guettait le client pour le mener à ses affaires, lui faire voir de près une joute de mariniers, un feu d'artifice, une sérenade sur l'eau, une galère dorée qui filait banderoles au vent, soulevée par douze paires de rames. La Seine mettait une traînée de soleil au travers des petites rues obscures. Elle était la lumière et la joie de Paris, le cœur de sa vie publique. Ses bras enveloppaient Notre-Dame, l'Hôtel-Dieu et l'amas d'édifices dénommé le Palais, séjour du Parlement et de la Bourse, immense basar dont les galeries à boutiques étaient le rendez-vous des flâneurs et des nouvellistes. Un peu

au-dessus du Palais, le Pont-Neuf grouillait de marchands ambulants, de bateleurs, de charlatans et de filous, de badauds, regardant



Sur Wagen-huys ne Pays, En du Mail

dant une parade, de pauvres diables en train de se faire arracher une dent, mettre une jambe de bois ou un œil de verre. Toutes les émotions populaires partaient de la Seine. Elle était une reine; nous en avons fait un égout.

Arvède BARINE.

ÉPITAPHE
(pour Elisabeth RANQUET)

*Ne verse point de pleurs sur cette sépulture,
Passant : Ce lit funèbre est un lit précieux,
Où gît d'un corps tout pur la cendre toute pure;
Mais le zèle du cœur vit encore en ces lieux.*

*Avant que de payer le droit à la nature,
Son âme, s'élevant au-delà de ses yeux,
Avait au Créateur uni la créature;
Et marchant sur la terre elle était dans les cieux.*

*Ces pauvres bien mieux qu'elle ont senti sa richesse :
L'humblette, la peine étaient son allégresse;
Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.*

*Passant, qu'à son exemple un beau feu te transporte,
Et loin de la pleurer d'avoir perdu le jour,
Croisqu'on ne meurt jamais quand on meurt de la sorte.*

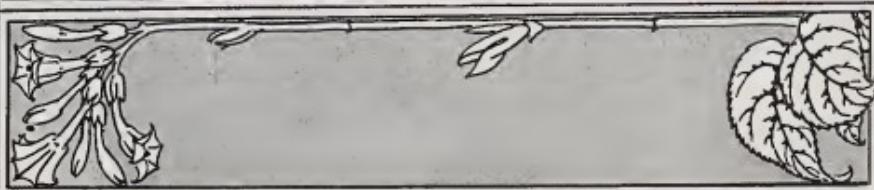
Pierre CORNEILLE.

IL EST LOGIQUE
de
REEMPLACER LA VIANDE CRUE
PAR LA
CARNINE LEFRANCO.

qui, ne donnant aucun résidu,
NE FATIGUE
ni l'estomac, ni l'intestin,
NE PROVOQUE
ni dégoût, ni
intolérance.



LA RONNE PRISE. — Théodore Ar. Dubois-Descours (Membre de l'Institut). — Photo des collections.



CHANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-HUITIÈME ANNÉE

N° 175
JANVIER 1923 (2)

ABONNEMENT

UN AN.	FRANCE. 18 Fr.
	ÉTRANGER. 20 Fr.
	— — —
LE NUMÉRO. UN FRANC	

PREMIER AMOUR



trouve plus guère que dans les villes de province, tout ombrée, toute verdie l'été de feuillages et de rameaux débordant par-dessus les crêtes grises constellées d'éclats de bouteilles.

Je vivais là d'une vie studieuse, ennuyeuse, endormie, dont je ne puis me rappeler aujourd'hui la douceur sans un frisson de délices et de regrets. Suivre des cours de droit romain solennel et monotone comme un plain-chant, me promener sous les ombrages de Blossac, entendre la musique vers cinq heures au jardin botanique, et puis, le soir, aller jouer au whist dans le salon suranné de quelque douairière, ce fut ma vie pendant un an. J'en maudissais bien un peu parfois l'innocence et la régularité, mais les souvenirs impérieux et

tendres d'une éducation passée en famille, une piété froide mais sincère, tout m'écartait de ces aventures de la vingtième année qui sont belles dans les livres, mais au fond si banales, si brutes qu'il a fallu l'hypocrisie de notre littérature pour les parer de fraîcheur et de poésie.

Et pourtant ! Ce sont les premières, les plus vives impressions de la vie ; elles la datent, la façonnent et lui donnent parfois une orientation autre... Ah ! la jeunesse ! On ne sait s'en servir que quand on est vieux !

Mon premier amour eut cela de délicieux qu'il fut pur, jeune, frémissant et passionné comme une idylle grecque ou une « bergerade » du XVI^e siècle. Je vais vous le conter en deux mots, car, sans doute, vous n'avez pas grand temps à me donner : vous êtes tous si pressés depuis que vous allez si vite !

Un soir, en rentrant un peu plus tôt que d'habitude d'un whist chez le président, je fus surpris de voir que la maison en face de la mienne, — un pavillon de briques aux arêtes dentelées de pierres dures, — s'était éveillée. Elle avait soulevé les paupières de ses volets clos, et deux prunelles de lumière vivaient dans

LE MÉDECIN NE RECHERCHE PAS UN REMÈDE BON MARCHÉ
MAIS UN REMÈDE ACTIF, CONSCIENCEUSEMENT PRÉPARÉ
VOILÀ POURQUOI LA CARNINE LEFRANCQ

PRESCRITE dans le MONDE ENTIER, PREND CHAQUE JOUR une IMPORTANCE plus GRANDE

la façade du rez-de-chaussée. Des mousselines blanches, ruchées de dentelles, tombaient avec de la grâce et de la mollesse le long de rideaux qu'on devinait plus lourds, satin ou lampas ; une clarté, — de bougies certes, car elle était frêle et blanche — baignait un ange de plafond doré et sculpté, des bûches fringuaient dans la cheminée, on voyait la danse de leurs flammes dans les miroirs. Au moment où je m'arrêtai, ébahi de cette nouveauté, les cadences d'un air de Martini se répétirent, et une ombre s'approcha de la vitre blonde. Quelqu'un regardait dans la rue, une femme ; sa silhouette élancée et frêle, la douceur de son mouvement me la révélerent. Bien qu'il fût absolument noir et qu'on ne pût me découvrir, je me reculai je m'enveloppai de nuit.

Un store tomba, la vision s'effaça ; je rentrai chez moi le cœur battant je ne sais quel émoi d'espérance et d'angoisse et, pour la première fois de ma vie, j'eus quelque peine à m'endormir.

Le lendemain, mon premier regard fut pour le pavillon ; à travers le matin clair et froid de février, la petite maison apparaissait paisible, mais vivante. De légères fumées montaient droites dans le ciel nacré de givrées, la grille du jardin ouverte laissait entrer et sortir des fournisseurs un vieux domestique sur la porte tapait à coups réguliers un tapis. Je ne sais pourquoi je fus saisi d'une joie profonde et absurde en m'assurant que je n'avais pas rêvé, qu'Elle était bien là, tout près de moi, l'adorable femme dont j'avais entrevu la forme à travers les rideaux, celle que déjà, avec la bienheureuse fatuité de la jeunesse, je nommais mon amoureuse.

J'y pensai tout le jour en expliquant l'action Paulienne, j'y songeai le soir en faisant le tri chez Mme Gransart de La Loupe ; le cœur me chut, la nuit, en découvrant de loin la vitre de bonheur et d'amour. Les cadences de Martini m'arrivèrent comme la veille ; elles défilaient entre les murs avec l'air de se faire des réverences ; elles s'avançaient et reculaient, se rythmaient, cérémonieuses et frivoles. Je m'approchai de la fenêtre et, par une rencontre qui me parut merveilleuse, l'ombre, l'ombre délicieuse et frêle, s'approcha aussi, vint se donner à moi comme la veille.

Ce fut une saison exquise ; je vécus dans un enchantement inachevé ; il se prolongea, se mailla dans la trame du printemps, se noua de tous ses prismes, se teignit de toutes ses nuances. Mon unique souci fut de voir, un soir, la toujours close fenêtre s'ouvrir et me livrer la bien-aimée ; je ne doutais pas qu'elle ne me tendit ses bras,

qu'elle ne me soumit son front. J'étais sûr d'elle, du printemps, de mon cœur.

Du reste, je l'ignorais parfaitement, voluptueusement. Je n'avais voulu interroger ni la femme qui me servait, et à laquelle je ne parlais jamais, parce qu'elle était dévouée, mais trop laide ; ni mes bonnes douairières aux mines indulgentes ; ni mes camarades, ni personne au monde. Ce que mon investigation m'avait appris suffisait à ma curiosité tendre : elle n'avait ni mari, ni fiancé, ni père, ni frère ; aucun homme que le vieux domestique ne franchissait le seuil de sa demeure. Je me l'imaginais jeune fille, ou mieux, jeune veuve — ce qui flattait davantage mon imagination adolescente, — je formais des projets vagues et charmants comme les nuages. J'étais riche, bien né, je pouvais prétendre à tout... même à elle.

C'est en mai que je la connus. Ce soir-là, du bout de la rue, je sentis, au précipitément de mon cœur, que la fenêtre ouverte allait me la donner. Je hâtais le pas, je courus presque ; l'air de *Plaisir d'amour*, ce chant triste et léger comme une senteur de sachets anciens, s'épanait dans la rue, en moirait le silence et la molle paix lunaire. J'avanzais fébrile et triomphant, comme toujours, les accords s'envolèrent et la cadence tomba. Alors un parfum aussi doux que la musique vint jusqu'à moi, si blond, si frais, si caressant, qu'il semblait la former et l'odeur d'une âme.

Je vis la ravissante se pencher sur l'allège. Elle était enveloppée de toiles mousseuses, de châles fins qui drapaient ses bras grêles d'un flou charmant ; son visage aussitôt se fondit dans l'ombre... elle avait surpris mon arrêt, senti mes regards. Un bruit frolé de porte qui se ferme m'avertit de sa fuite et j'osai m'approcher. Je n'avais qu'à me hansser un peu du pied sur la corniche pour jeter les yeux dans la pièce et je n'hésitai pas ; ma chimérique passion brûlait mes scrupules. Tout le salon fut à moi et je le chéris divinement parce qu'il était tel que je l'avais deviné... et voului : de vieux meubles aux courbes alertes, aux étoffes fanées, des bougies brûlant leurs cires jaunes sur la cheminée ou dans de raides appliques, des parquets rosacés de marqueteries ; mais ce qui, d'abord, absorba mes regards ce fut un portrait, *le portrait*, qui dans le fond de la pièce entre deux portes aux impostes de verre blanchi, accueillait de son sourire les hommages et les tendresses. Il était d'une mode imprécise et galante, assez vieillot cependant de faire et de coloris. Je ne m'attachai pas à ces remarques, seulement transporté de

CARNINE LEFRANCQ

PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ

SOUS FORME DE SIROP DE SAVEUR AGRAÉABLE

ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



FUMOUZE
78, Faub. Saint-Denis
PARIS



CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



LES DOCTEURS JULES ET ANDRÉ BECKEL
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG

découvrir, d'adorer des traits délicats, d'une telle finesse d'expression et de caractère qu'ils s'évaporaient pour se fondre en une sorte de buée d'âme. Il vivait, il rayonnait, il versait de la lumière et de la sérénité. C'était celui d'une toute jeune fille, aux cheveux d'un blond d'argent léger avec des yeux de pastel de ce gris bleu qui s'efface au jour et se fonce à la lumière du soir ; de ses doigts menus elle tenait une rose qu'elle badinait. Je *pria* un moment avec l'ardeur et la naïveté d'un idolâtre devant l'image qui me révérait, qui me réalisait l'objet de mon amour ; un bruit de pas sur le pavé de la rue me fit rejeter en arrière ; je rentrai chez moi le cœur en feu, l'esprit calme, décidé. Elle était seule, elle était libre, je l'aimais, elle serait ma femme.

Le lendemain, j'étais chez ma mère, aux Ormes. Je lui dis ma résolution ; elle me crut fou d'abord, s'attendrit ensuite, parla de réfléchir, enfî cédâ quand je lui proposai de partir avec moi pour Poitiers.

— Soit, dit-elle, je veux la voir, et si vraiment elle est bien d'une bonne famille... quoique tu sois bien jeune !...

Elle ne se doutait guère que je n'avais jamais vu que son portrait et que son ombre.

Notre vieille voiture, notre vieux cheval, notre vieux cocher ne mirent que quatre heures à faire les cinq lieues qui éloignaient les Ormes de la ville. Mon absence avait duré trois jours, car il avait fallu ce temps pour persuader ma mère ; il me semblait qu'il y avait trois mois que j'étais

parti. D'autant que ma rue était toute changée, j'y voyais du monde, des groupes, des gens qui regardaient ou qui attendaient.

— Quelle foule ! Est-ce le feu ? Non. Ce doit-être un mariage.

Mon cœur se serrâ d'une peine affreuse.

— Non ! s'écria ma mère, c'est un enterrement !

Nous étions arrivés devant ma porte ; en face, le pavillon rouge se drapait de noir et, juste à ce moment, un funèbre convoi sortait par la grille. Un cri ! je m'évanouis...

* *

Dans ma fièvre, dans mon délire lucide, — car le délire est toujours lucide, ce sont seulement *les autres* qui ne le comprennent pas. — j'entendis ce dialogue murmure entre ma mère et la vieille servante dévouée, mais si laide :

— Vous l'avez vu souvent sous sa fenêtre ?
— Tous les soirs, madame.
— Elle était seule dans cette maison ?
— Toute seule, avec son vieux domestique.
— Et vous dites qu'elle avait quatre-vingts ans ?
— Au moins, Madame.
— ... Il est fou, alors !

Non, je n'étais pas fou, j'étais jeune, ce qui est la plus belle de toutes les folies, mais je bénis le ciel de m'avoir fait, pour mon premier amour, aimer une ombre, un parfum, une musique, un portrait d'autan, toute une illusion et tout un passionné rêve que jamais femme n'a pu donner.

François de NION.

MUSÉE DU LOUVRE - PARIS



JEANNED'ARC au SACRE de CHARLES VII, par D. INGRES

UNE PRÉPARATION UNIQUE

Nous affirmons et GARANTISONS que la
:: : CARNINE LEFRANCQ :: :
est préparée avec des Cuisses de Bœuf
EXCLUSIVEMENT

Après en avoir extrait tout le jus (plasma musculaire), nous évaporons *dans le vide et à froid*, la majeure partie des 85 % d'eau qu'il contient, et c'est avec le produit ainsi obtenu que nous préparons la

CARNINE LEFRANCQ

Véritable extrait de Suc musculaire

En solution sucre glycinéée

SANS AUCUNE ADDITION DE SANG,
D'ALBUMINE OU DE MÉDICAMENTS

Y-a-t'il parmi les nombreuses spécialités opothérapiques du monde entier une seule préparation donnant des garanties aussi sérieuses ?

L'Hôtel de Rambouillet jouit de sa plus grande renommée de 1608 à 1645. Ce fut le « souverain tribunal des affaires d'esprit en ce temps-là ». Jusqu'alors, les lettrés sans naissance n'avaient figuré à la cour et dans le monde qu'à titre de *domestiques* des rois et des grands; pour la première fois, ils furent admis à titre de gens de lettres auprès des femmes de qualité, sur le pied de l'égalité avec les hommes les plus distingués et les plus recommandables de la haute noblesse. Le mot *domestique* n'avait pas, à cette époque, absolument la même signification qu'il a aujourd'hui. « Il se disait des individus attachés à une grande maison, même quand ils étaient gentilshommes et que l'emploi était important ».

Sainte-Beuve observe, dans une note de son *Tableau de la Poésie française au XVI^e siècle*, que « les princes du XVI^e siècle payèrent d'ordinaire les poètes avec deux monnaies principales : 1^o Ils les prenaient pour valets de chambre, et c'est ainsi que la domestice de François I^{er} et de sa sœur Marguerite de Navarre, était presque toute littéraire. On y voyait Jean et Clément Marot; Bonaventure des Périers...; Vietor

Brodeau...; Claude Chapay... Plus tard, Malherbe, Racine, Voltaire furent bien gentilshommes de la chambre; 2^o On dotait les auteurs, même les poètes galants, d'abbayes, de bénéfices ou d'évêchés, et c'était la monnaie le plus en usage ». Après avoir cité les exemples de Mellin de Saint-Gelais, Rabelais, Amyot, Ronsard, J. du Bellay, Pontus de Thiard, le même auteur ajoute : « Philippe Des Portes fut le plus riche abbé de son temps, grâce à ses sonnets. Sans remonter si haut, on a vu les petits vers galants ne pas nuire aux bénéfices de l'abbé de Chaulieu, ni à la fortune ecclésiastique de l'abbé de Bernis. » — On sait que Molière fut valet de chambre, tapissier, de Louis XIV.

Comme cela était dans les mœurs, les gens de lettres ne rougissaient, ni de cette domestique, ni de recevoir des subventions, non seulement des grands seigneurs, mais aussi des dames de la cour. Tallemant des Réaux raconte, que Benserade avait accepté les libéralités de M^{me} de la Roche-Guyon, et qu'il avait, de leur fait, un carrosse, trois laquais, de la vaisselle d'argent. De nos jours, une semblable attitude serait jugée avec sévérité.

ANÉMIES REBELLES : CARNINE LEFRANCQ



LA LEÇON D'ANATOMIE DU PROFESSEUR TULP — (Tableau de Rembrandt, Musée de La Haye).

LE CHEMIN CREUX

Le long d'un chemin creux que nul arbre n'égale,
Un grand champ de blé mûr, plein de soleil, s'endort.
Et le haut du talus, couronné d'une haie,
Est comme un ruban vert qui tient des cheveux d'or.

De la haie au chemin tombe une pente herbeuse
Que la taupe soulève en sommets inégaux,
Et que les grillons noirs à la chanson verbeuse
Font pétiller de leurs monotones échos.

Passe un insecte bleu vibrant dans la lumière,
Et le lézard s'éveille et file, étincelant,
Et près des flaques d'eau qui luisent dans l'ornière
La grenouille coasse un chant rauque et râlant.

Ce chemin est très loin du bourg et des grand'routes.
Comme il est mal commode on ne s'y risque pas.
Et du matin au soir les heures passent toutes
Sans qu'on voie un visage ou qu'on entende un pas.

C'est là, le front couvert par une épine blanche,
Au murmure endormeur des champs silencieux,
Sous cette urne de paix dont la liqueur s'épanche
Comme un vin de soleil dans le saphir des cieux.

C'est là que vient le gueux, en bête poursuivie,
Parmi l'acré senteur des herbes et des blés.
Baigner son corps poudreux, et rajeunir sa vie
Dans le repos brûlant de ses sens accablés.

Et quand il dort, le noir vagabond, le maroufle
Aux souliers éculés, aux hâillons dégoûtants,
Comme une mère émue et qui retient son souffle
La nature se tait pour qu'il dorme longtemps.

(*La Chanson des Gueux*).

Jean RICHEPIN



CHARLES IX, Roi de France
par François CLOUET, (1519 + 1572)
Musée du Louvre - Paris.



Le CARDINAL de RICHELIEU
par Philippe de CHAMPAIGNE (1602 + 1674).
Musée Condé - Chantilly.

L'ESPRIT DES CÉLÉBRITÉS MÉDICALES

Dans ses cours, Claude Bernard rapporte un mot de l'infatigable Magendie, qui traduit, sous une forme originale et piquante, cette horreur instinctive du grand physiologiste pour tout ce qui tient à l'exercice de la pensée et du raisonnement dans l'évolution des sciences. « Chacun, disait-il un jour, se compare dans sa sphère à quelque chose de plus ou moins grandiose, à Archimède, à Newton, à Galilée, à Descartes, etc. Louis XIV se comparait au soleil. Quant à moi, je suis beaucoup plus humble, je me compare à un chiffonnier : avec mon crochet à la main et ma hotte sur le dos, je parcours le domaine de la science et je ramasse ce que je trouve. »

MAGENDIE est le médecin qui a le moins cru à la médecine. Sur ce chef, il eût rendu des points à Molière. Il disait à ses élèves, ardents à traiter et à droguer des malades :

— On voit bien que vous n'avez jamais essayé de ne rien faire. Cette médication réussit quatre-vingt-dix fois sur cent.

(*L'Esprit d'Esculape*.)

D' CABANÈS & WITKOWSKI

LE PROFESSEUR JULES BOECKEL ET LE DOCTEUR ANDRÉ BOECKEL
de la Faculté de Médecine de Strasbourg.

Jules Bœckel est né à Strasbourg, le 26 octobre 1848. Fils d'un libraire éditeur, son grand père maternel avait été gouverneur militaire de la place de Mayence, sous Napoléon I^e. Il appartient, d'ailleurs, à une dynastie médicale qui remonte à 1827 : deux oncles médecins, et deux cousins, dont l'un, E. Bœckel, agrégé en chirurgie de la Faculté de Strasbourg au moment de la guerre de 1870, est mort en 1900, et dont l'autre, accoucheur, est mort en 1892.

La guerre de 1870 avait trouvé Jules Bœckel, interne à l'Hôpital civil de Strasbourg, et c'est comme aide-major de 2^e classe qu'il faisait la campagne, au 8^e régiment de marche de Dragons.

Docteur en 1872, il devenait bientôt chirurgien-adjoint, puis chirurgien de l'Hôpital civil de Strasbourg.

En août 1914, le docteur Jules Bœckel endossa à nouveau son uniforme d'aide-major, et reprit du service, après une interruption de 44 ans, aux ambulances de Lyon. En 1918, il revenait dans sa ville natale avec son képi orné alors de quatre galons, et avec la croix d'Officier de la Légion d'Honneur; bientôt après, lors de la reconstitution de la Faculté de Médecine de Strasbourg, une chaire de clinique chirurgicale lui était attribuée.

Les travaux du docteur Jules Bœckel sont très nombreux. Signalons parmi les principaux : des *Etudes sur la Trépanation préventive de la crise* (1873); une *Contribution à l'histoire du pansement ouillé d'A. Guérin* (1874); un *Mémoire sur l'Orariotomie et l'ostéotomie antioptiques* (1872); des travaux sur l'*Ostéotomie* (1876); sur la *Tracéotomie* (1884); sur la *Résection du genou* (1881-1895); sur la *Gastréotomie*; sur l'*Anoëctomie à la racibolovaine*; sur les *Fractures du rachis cervical sans symptômes médiullaires* (1910); etc., etc.

De 1874 jusqu'en juillet 1914, le docteur Jules Bœckel fut directeur de la *Gazette Médicale de Strasbourg*, et, au moment où, en 1920, au XXX^e Congrès de l'Association française de Chirurgie, dont il était président, une plaquette lui était remise par ses collègues, il fut rappelé que cet hommage était rendu, non seulement au grand chirurgien dont la vie avait été entièrement consacrée à la science, mais aussi au patriote qui sut maintenir à Strasbourg un centre intellectuel français, continuant, pendant quarante ans, à publier en Français la *Gazette Médicale de Strasbourg*.

Membre honoraire de la Société de Chirurgie de Paris et membre associé national de l'Académie de Médecine, le professeur Jules Bœckel est Commandeur de la Légion d'Honneur.

Fils du professeur Jules Bœckel, de la Faculté de Strasbourg, André Bœckel est né à Strasbourg, le 16 juin 1882.

Après avoir commencé ses études secondaires au Gymnase protestant de Strasbourg, il dut émigrer en France pour ne pas porter le casque à pointe, et termina ses études au Lycée de Nancy.

Il fit une partie de ses études médicales dans cette ville, mais fut cependant externe des Hôpitaux de Paris en 1907, et moniteur d'urologie à l'Hôpital Necker, en 1913. Entre temps, il était devenu interne à Nancy, puis chef de clinique urologique (1910-1912). Reçu docteur en 1912, il s'installa d'abord à Paris, comme spécialiste en chirurgie urinaire. C'est là que la guerre le trouva. Mobilisé au front pendant toute la durée de la guerre, il retourna dans sa ville natale dès l'armistice, et est actuellement chef du service urologique de la clinique chirurgicale de la Faculté de Strasbourg.

Lauréat de la Faculté de Médecine de Nancy, deux fois lauréat de la Société de Chirurgie de Paris, deux fois lauréat de l'Académie de Médecine, lauréat de l'Académie des Sciences, membre de l'Association Française d'Urologie et de la Société Internationale d'Urologie, collaborateur de l'*Encyclopédie Française d'Urologie*, le docteur André Bœckel, spécialisé en chirurgie urinaire depuis son internat, a écrit de nombreuses monographies, parmi lesquelles nous mentionnerons :

Valeur de la Néphrectomie dans la Tuberculose rénale (thèse de docteur, 1912, couronnée par la Société de Chirurgie de Paris et l'Académie de Médecine); *Des Luxations traumatisques du Scapuloïde lardien* (*Revue de Chirurgie*, 1910); *Des Fractures du Rachis cervical sans symptômes médiullaires*, en collaboration avec le professeur Jules Bœckel (*Revue de Chirurgie*, 1911); *De l'Exclusion de la Vessie dans la Tuberculose rénovoïcale* (*Journal d'Urologie*, 1912); puis, dans l'*Encyclopédie française d'Urologie*, des mémoires sur la *Tuberculose urétrale*, sur la *Physiologie pathologique du Catéletisme évacuateur*, sur la *Physiologie pathologique de la Cystostomie*, sur la *Téchnique des Lavages de la Vessie*, etc.

Le docteur André Bœckel est Chevalier de la Légion d'Honneur et décoré de la Croix de Guerre.

PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Jules Bœckel, assisté de son fils le docteur André Bœckel (tous deux mobilisés), pratique, sur un blessé, une opération de trépanation préventive du crâne.

LA CROISSANCE DES ENFANTS qui s'accompagne souvent d'amaigrissement et de faiblesse est une cause d'inquiétude pour les familles. A la dose de 1 à 2 grandes cuillerées la **CARNINE LEFRANCQ** constitue un suraliment incomparable :: :: :: DONT LES EFFETS SONT TOUJOURS TRÈS RAPIDES :: :: ::



LA RONDE DES BIGOUDENNES. — Tableau de Édouard Drouot. — Photographie des couleurs.

Pho332



CHANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-HUITIÈME ANNÉE
N° 176
FÉVRIER 1923 (1)

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE . . . 18 Fr.
ÉTRANGER. 20 Fr.
--<--
LE NUMÉRO. UN FRANC

LE JONGLEUR DE NOTRE-DAME



Au temps du roi Louis, il y avait en France un pauvre jongleur, natif de Compiègne, nommé Barnabé, qui allait par les villes, faisant des tours de force et d'adresse.

Les jours de foire, il étendait sur la place publique un vieux tapis tout usé, et, après avoir attiré les enfants et les badauds par des propos plaisants qu'il tenait d'un très vieux jongleur et auxquels il ne changeait jamais rien, il prenait des attitudes qui n'étaient pas naturelles et il mettait une assiette d'étain en équilibre sur son nez. La foule le regardait d'abord avec indifférence.

Mais quand, se tenant sur les mains, la tête en bas, il jetait en l'air et rattrapait avec ses pieds six boules de cuivre qui brillaient au soleil, ou quand, se renversant jusqu'à ce que sa nuque touchât ses talons, il donnait à son

corps la forme d'une roue, parfaite et jonglait, dans cette posture, avec douze couteaux, un murmure d'admiration s'élevait dans l'assistance et les pièces de monnaie pleuvaient sur le tapis.

Pourtant, comme la plupart de ceux qui vivent de leur talent, Barnabé, de Compiègne, avait grand peine à vivre.

Gagnant son pain à la sueur de son front, il portait plus que sa part des misères attachées à la faute d'Adam, notre père.

Encore ne pouvait-il travailler autant qu'il aurait voulu. Pour montrer son beau savoir, comme aux arbres pour donner des fleurs et des fruits, il lui fallait la chaleur du soleil et la lumière du jour. Dans l'hiver, il n'était plus qu'un arbre dépourvu de ses feuilles et quasi mort. La terre gelée était dure au jongleur. Et, comme la cigale dont parle Marie de France, il souffrait du froid et de la faim dans la mauvaise saison. Mais, comme il avait le cœur simple, il prenait ses maux en patience.

Il n'avait jamais réfléchi à l'origine des richesses, ni à l'inégalité des conditions humaines.

CARNINE LEFRANCQ ÉLIXIR DE FORCE
AGIT TRÈS RAPIDEMENT

NE FATIGUE AUCUN DES ORGANES DIGESTIFS

Il comptait fermement que, si ce monde est mauvais, l'autre ne pourrait manquer d'être bon, et cette espérance le soutenait. Il n'imitait pas les baladins larbins et mécréants qui ont vendu leur âme au diable. Il ne blasphémait jamais le nom de Dieu; il vivait honnêtement, et, bien qu'il n'eût pas de femme, il ne convoitait pas celle du voisin, parce que la femme est l'ennemi des hommes forts, comme il apparaît par l'histoire de Samson, qui est rapportée dans l'Écriture.

A la vérité, il n'avait pas l'esprit tourné aux désirs charnels et il lui en coutait plus de renoncer aux brocs qu'aux dames. Car, sans manquer à la sobriété, il aimait à boire quand il faisait chaud. C'était un homme de bien, craignant Dieu et très dévot à la Sainte Vierge.

Il ne manquait jamais, quand il entrait dans une église, de s'agenouiller devant l'image de la Mère de Dieu, et de lui adresser cette prière :

Madame, prenez soin de ma vie jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu que je meure, et quand je serai mort, faites-moi avoir les joies du paradis.

Or, un certain soir, après une journée de pluie, tandis qu'il s'en allait, triste et courbé, portant sous son bras ses boules et ses couteaux cachés dans son vieux tapis, et cherchant quelque grange pour s'y coucher sans souper, il vit sur la route un moine qui suivait le même chemin, et le salua honnêtement. Comme ils marchaient du même pas, ils se mirent à échanger des propos.

— Compagnon, dit le moine, d'où vient que vous êtes habillé tout de vert? Ne serait-ce point pour faire le personnage d'un fol dans quelque mystère?

— Non point, mon père, répondit Barnabé. Tel que vous me voyez, je me nomme Barnabé et je suis jongleur de mon état. Ce serait le plus bel état du monde si on y mangeait tous les jours.

— Ami Barnabé, reprit le moine, prenez garde à ce que vous dites. Il n'y a pas de plus bel état que l'état monastique. On y célèbre les louanges de Dieu, de la Vierge et des Saints, et la vie du religieux est un perpétuel cantique au Seigneur.

Barnabé répondit :

— Mon père, je confesse que j'ai parlé comme un ignorant. Votre état ne se peut comparer au mien, et, quoiqu'il y ait du mérite à danser en tenant au bout du nez un denier

en équilibre sur un bâton, ce mérite n'approche pas du vôtre. Je voudrais bien comme vous, mon Père, chanter tous les jours l'office, et spécialement l'office de la très sainte Vierge, à qui j'ai voué une dévotion particulière. Je renoncerais, bien volontiers, à l'art dans lequel je suis connu, de Soissons à Beauvais, dans plus de six cents villes et villages, pour embrasser la vie monastique.

Le moine fut touché de la simplicité du jongleur, et, comme il ne manquait pas de discernement, il reconnut en Barnabé un de ces hommes de bonne volonté de qui notre Seigneur a dit : * Que la Paix soit avec eux sur la terre! * C'est pourquoi il lui répondit :

— Ami Barnabé, venez avec moi, et je vous ferai entrer dans le couvent dont je suis prieur. Celui qui conduisit Marie l'Egyptienne dans le désert m'a mis sur votre chemin pour vous mener dans la voie du salut.

C'est ainsi que Barnabé devint moine. Dans le couvent où il fut reçu, les religieux célébraient à l'envi le culte de la Sainte Vierge, et chacun employait à la servir tout le savoir et toute l'habileté que Dieu lui avait donnés.

Le prieur, pour sa part, composait des livres qui traitaient, selon les règles de la scolastique, des vertus de la Mère de Dieu.

Le frère Maurice copiait, d'une main savante, ces traités sur des feuilles de vénin.

Le Frère Alexandre y peignait de fines miniatures. On y voyait la Reine du ciel, assise sur le trône de Salomon, au pied duquel veillent quatre lions; autour de sa tête numbrée voltigeaient sept colombes, qui sont les sept dons du Saint-Esprit : dons de crainte, de piété, de science, de force, de conseil, d'intelligence et de sagesse. Elle avait pour compagnes six vierges aux cheveux d'or : l'Humilité, la Prudence, la Retraite, le Respect, la Virginité et l'Obéissance.

A ses pieds, deux petites figures nues et toutes blanches se tenaient dans une attitude suppliante. C'étaient des âmes qui imploraient, pour leur salut et non, certes, en vain, sa toute puissante intercession.

Le Frère Alexandre représentait sur une autre page Eve au regard de Marie, afin qu'on vit en même temps la faute et la rédemption, la femme humiliée et la Vierge exaltée. On admirait encore dans ce livre le Puits des eaux vives, la Fontaine, le Lis, la Lune, le Soleil et le Jardin





Professeur Alfred RICHEZ

M^{me} Suzanne REICHENBERG M^{me} Farari M^{me} Madeleine BROUAN

L'AMBULANCE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE. — SIÈGE DE PARIS (1870-1871)
Tableau d'André BROUILLET. Peintre français. — Don de M. le Professeur Ch. RICHEZ.

CARNINE LEFRANCQ

LONGUES CONVALESCENCES
ANÉMIES REBELLES

clos dont il est parlé dans le cantique, la Porte du Ciel et la Cité de Dieu, et c'étaient là des images de la Vierge.

Le Frère Marbode était semblablement un des plus tendres enfants de Marie.

Il taillait sans cesse des images de pierre, en sorte qu'il avait la barbe, les sourcils et les cheveux blancs de poussière, et que ses yeux étaient perpétuellement gonflés et larmoyants; mais il était plein de force et de joie dans un âge avancé et, visiblement, la Reine du Paradis protégeait la vieillesse de son enfant. Marbode la représentait assise dans une chaire, le front ceint d'un nimbe à orbe perlé.

Et il avait soin que les plis de la robe couvrissent les pieds de celle dont le prophète a dit : « Ma bien-aimée est comme un jardin clos ».

Parfois aussi il la figurait sous les traits d'un enfant plein de grâce, et elle semblait dire : « Seigneur, vous

êtes mon Seigneur ! Dixi de ventre matris mea : Deus meus es tu. » (Psalm. 21, II).

Il y avait aussi, dans le couvent, des poètes, qui componaient en latin des proses et des hymnes en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, et même il s'y trouvait un Picard qui mettait les miracles de Notre-Dame en langue vulgaire et en vers rimés.

• •

Voyant un tel concours de louanges et une si belle moisson d'œuvres, Barnabé se lamentait de son ignorance et de sa simplicité.

— Hélas, soupirait-il en se promenant seul dans le petit jardin sans ombre du couvent, je suis bien malheureux de ne pouvoir, comme mes frères, louer dignement la Sainte Mère de Dieu à laquelle j'ai voué la tendresse de mon cœur. Hélas ! hélas ! je suis un homme rude et sans art, et je n'ai pour votre service, madame la Vierge, ni sermons édifiants, ni traités bien divisés selon les règles, ni fines peintures, ni statues exactement taillées, ni vers comptés par pieds et marchant en mesure. Je n'ai rien, hélas !

Il gémissait de la sorte et s'abandonnait à la tristesse. Un soir que les moines se récréaient en conversant, il entendit l'un d'eux conter l'histoire d'un religieux qui ne savait réciter autre chose qu'*Ave Maria*. Ce religieux était méprisé pour son ignorance; mais, étant mort, il lui sortit de la bouche cinq roses en l'honneur des cinq lettres du nom de Marie, et sa sainteté fut ainsi manifestée.

En écoutant ce récit, Barnabé admira une fois de plus la bonté de la Vierge; mais il ne fut pas consolé par l'exemple de cette mort bienheureuse, car son cœur était plein de zèle et il voulait servir la gloire de sa dame qui est aux Cieux.

Il en cherchait le moyen sans pouvoir le trouver et il s'affligeait chaque jour davantage, quand un matin, s'étant réveillé tout joyeux, il courut à la chapelle et y demeura seul pendant plus d'une heure. Il y retourna l'après-diner.

Et, à compter de ce moment, il allait chaque jour dans cette chapelle, à l'heure où elle était déserte, et il y passait une grande partie du

temps que les autres moines consacraient aux arts libéraux et aux arts mécaniques? Il n'était plus triste et il ne gémissait plus.

Une conduite si singulière éveilla la curiosité des moines.

On se demandait, dans la communauté, pourquoi le Frère Barnabé faisait des retraites si fréquentes.

Le prieur, dont le devoir est de ne rien ignorer de la conduite de ses religieux, résolut d'observer Barnabé pendant ses solitudes. Un jour donc que celui-ci était renfermé, comme à son ordinaire, dans la chapelle, le prieur vint, accompagné de deux anciens du couvent, observer, à travers les fentes de la porte, ce qui se passait à l'intérieur.

Ils virent Barnabé qui, devant l'autel de la Sainte Vierge, la tête en bas, les pieds en l'air, jonglait avec six boules de cuivre et douze couteaux. Il faisait en l'honneur de la Sainte Mère de Dieu, les tours qui lui avaient valu le plus de louanges. Ne comprenant pas que cet homme simple mettait ainsi son talent et son savoir au service de la Sainte Vierge, les deux anciens criaient au sacrilège.

Le prieur savait que Barnabé avait l'âme innocente; mais il le croyait tombé en démentie. Ils s'apprêtaient tous trois à le tirer vivement de la chapelle, quand ils virent la Sainte Vierge descendre les degrés de l'autel pour venir essuyer d'un pan de son manteau bleu la sueur qui dégouttait du front du jongleur.

Alors le prieur, se prosternant le visage contre la dalle, récita ces paroles :

— Heureux les simples, car ils verront Dieu !

— Amen ! répondirent les anciens en basant la terre.

Anatole FRANCE,
de l'Académie Française.



GIÉGÉSIPPE MOREAU

LA VOULZIE

*S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Ôh ! îles, n'est-ce pas le nom de la Voulzie ?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non ;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
Un grand altérâle le boirait d'une baleine ;
Le sain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures :
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : " Espère ! aux mauvaises jours
Dieu te rendra ton pain." - Dieu me le doit toujours !
C'était mon Egérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : " Espère !
Espère et chante, enfant dont le berceau tremble,
Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.*

*Moi, j'aurai pour les chants de longs échos... " Chimère,
Le fossé m'a pris et Camille et ma mère,
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclat parmi les roches de Provins :
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie,
Le cèdre dont l'épine inonde à mes lambeaux,
Comme une voie antique, est bordé de tombeaux.
Dans le pays des ours j'ai promené ma lyre ;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délice,
J'ai briqué mon luth, puis, de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qui avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons où chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chantereurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.*

CARLINE LEFRANCQ

RÉGÉNÉRATEUR PUISSANT & RAPIDE
DU SANG & DE L'ORGANISME

ENRICHIT LE SANG EN HÉMATIES :

Avant son emploi : 41 globules rouges.
Un mois après... : 54 globules rouges.
par carré d'Hématimètre.

ENRICHIT LE SANG EN HÉMOGLOBINE :

Avant son emploi : 8 % d'hémoglobine.
Un mois après... : 9,7 % d'hémoglobine.

ENRICHIT L'ORGANISME
en Phosphore et en LécithineMONUMENTS GOTHIQUES
DE FRANCE

1. LUZ (H^{te}-Pyrénées). — L'Église fortifiée.
2. CAHORS (Lot). — Le Pont Valentré.

CHEZ LES TOUT-PETITS, Débilités, Malades, Athéspiques, l'emploi de la CARLINE LEFRANCQ, à la dose d'une cuillerée à café mélangée au lait froid, donne Toujours des Résultats Merveilleux

UN HOMME

« Vous allumez votre lanterne pour chercher un homme ? En voilà un. C'est un homme, assurément, et il se présente lui-même sans rien déguiser de ce qu'il est. Le voilà avec ses passions toujours ardentes, toujours implacables, avec ses amours pleins d'empêtements et de tendresse, avec son goût pour les minuties et les mièvreries, avec ses éclairs de génie et ses vues profondes, variable et mobile comme une femme avec une volonté virile, effrayant dans ses témérités, carressant dans ses tendresses, à la fois poète et philosophe, religieux et libre-penseur, tour à tour brutal pour ses ennemis, plein de douceur et de compassion pour les déshérités et les faibles, un esprit où les contradictions se heurtent perpétuellement sans que sa parfaite bonne foi en soit altérée, avide seulement de vérité, ambitieux seulement de gloire, pauvre sans daigner y prendre garde,



MICHELET
Cliché Le Secq

solitaire, ne vivant que pour un cercle étroit, qu'il adore, et pour l'humanité dont il mêle la vie à sa vie, homme complexe s'il en fut, vieux par la science, jeune par le cœur, rêveur comme un allemand, fin et délié comme un Français, un homme le plus étonnant, le plus étourdissant et, au total, le plus aimable des hommes. Il a bien fait de ne pas écrire ses confessions, ou de les écrire autrement que Rousseau. Rousseau, pour se confesser, raconte l'histoire de Rousseau; et Michelet, pour se confesser, raconte l'histoire de la France.

Michelet est mort à Hyères le 9 février 1874. Voici la phrase de son testament qu'un grand sculpteur a transcrise sur le marbre de son tombeau : « Que Dieu reçoive mon âme reconnaissante de tant de biens, de tant d'années laborieuses, de tant d'œuvres, de tant d'amitiés. »

Jules SIMON.

LA CARNINE LEFRANCQ

RENFERME TOUS LES FERMENTS VIVANTS DE LA VIANDE CRUE

PARIS. — MUSÉE DU LUXEMBOURG



TROUPES ÉCOSSAISES REVENANT DU COMBAT

Tableau de François FLAMENG (Membre de l'Institut). — Photographie des couleurs

LA FAUSSE MONNAIE



Comme nous nous éloignions du bureau de tabac, mon ami fit un triage de sa monnaie ; dans la poche gauche de son gilet, il glissa de petites pièces d'or ; dans la droite de petites pièces d'argent ; dans la poche de gauche de sa culotte, un paquet de gros sous, et enfin, dans la droite, une pièce d'argent de deux francs qu'il avait particulièrement examinée. « Singulière et minutieuse répartition ! » me dis-je, en moi-même.

Nous fîmes la rencontre d'un pauvre qui nous tendit sa casquette en tremblant. Je ne connais rien de plus inquiétant que l'éloquence muette de ces yeux suppliants, qui contiennent à la fois pour l'homme sensible qui sait y lire tant de soumission et tant de reproches. J'ai vu quelque chose approchant cette profondeur de sentiments compliqués, dans les yeux larmoyants de chiens qu'on fouette.

L'offrande de mon ami fut beaucoup plus considérable que la mienne, et je lui dis : « Vous avez raison ; après le plaisir d'être étonné, il n'en est pas de plus grand que celui de causer une surprise. »

« C'était la pièce fausse », me répondit-il tranquillement, comme pour se justifier de sa prodigalité.

Mais dans mon misérable cerveau, toujours occupé de chercher midi à quatorze heures (de quelle fatigante faculté la nature m'a fait cadeau), entra soudainement cette idée qu'une pareille conduite de la part de mon ami n'était légitimable que par le désir de connaître ou de préjuger les conséquences diverses, funestes aux autres, qui fait engendrer une pièce fausse dans la main d'un pauvre.

Ne pouvait-elle pas se multiplier en pièces vraies ?

Ne pouvait-elle pas aussi le conduire en prison ?

Un caharetier, un boulanger, par exemple, allait peut-être le faire arrêter comme faux-monnaieur ou comme propagateur de fausse monnaie. Tout aussi la pièce fausse serait, peut-être, pour un spéculateur heureux, le germe d'une richesse de quelques jours.

Et ainsi, ma fortune allait son train, prêtant ses ailes à l'esprit de mon ami, et tirant toutes les déductions possibles de toutes les hypothèses possibles.

Mais celui-ci rompit brusquement mes réveries en reprenant mes propres paroles, presque aussi fidèlement que l'imbécile Pandore répondant au légendaire brigadier : « Vous avez raison ; il n'y a pas de plaisir plus doux que de surprendre un homme en lui donnant plus qu'il n'espère. »

Je le regardais dans le blanc des yeux, et je fus épouvanté de voir que ses yeux brillaient d'une incontestable candeur. Je vis, alors, clairement qu'il avait voulu gagner à la fois quarante sous et le cœur de DIEU ; emporter le paradis et faire des économies, bien mieux encore, ne rien dépenser, c'est-à-dire donner ce qui ne valait rien ou, en d'autres termes, attraper gratis un brevet de charité.

Je lui aurais presque pardonné le désir de la criminelle puissance dont je le supposais tout à l'heure capable ; j'aurais trouvé curieux, singulier, qu'il s'amusât à compromettre des pauvres ; mais je ne lui pardonnerai jamais l'inéptie de son calcul.

On n'est jamais excusable d'être méchant ; mais il y a quelque mérite à savoir qu'on l'est.

Et le plus irréparable des vices est de faire le mal par hésitation. Charles BAUDELAIRE.

LES VILLES ANTIQUES



ALGÉRIE. — LES RUINES DE TIMGAD.



LA FEMME HYDROPIQUE

Tableau de Gérard Dou (1613 + 1675). — Ecole Hollandaise.

Avant de prescrire un produit à base de viande crue, consultez l'étiquette ou le prospectus pour savoir quel genre de viande on emploie pour sa préparation. La CARNINE LEFRANQ GARANTIT n'employer que des Cuisses de Bœuf Crues, de toute première qualité, dont le Jus est immédiatement CONCENTRÉ.

CHANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-HUITIÈME ANNÉE

N° 177
FÉVRIER 1923 (2)

ABONNEMENT

UN AN.	{	FRANCE... 18 Fr.
		ÉTRANGER. 20 Fr.
-- --		
LE NUMÉRO.		UN FRANC

CHARLES XII



Attila réapparaît au Nord sous une nouvelle forme, raccourci dans son action, resserré dans un moindre cercle, mais animé de la même fureur destructive. Charles XII, le roi de Suède, au dix-septième siècle, est un Attila fourvoyé.

Pas plus que dans le roid des Huns, il n'y eut rien d'humain dans ce soldat implacable qui faisait la guerre comme on fait de la gymnastique, par pur besoin de tempérament. A dix-huit ans il entra sous la tente, comme un moine entre dans sa cellule, pour n'en plus sortir : *Hic sunt tabernacula mea hic babilabo in eternum!* Vrai moine, en effet, qui semblait avoir prononcé des vœux terribles entre les mains d'une de ces Wal-

kyries sanguinaires que son pays avait adorées. La femme, que l'Ecriture appelle « plus forte que la mort », la femme, qui énerva Samson, charma César et fit pleurer Alexandre, n'entra jamais dans ce cœur fermé comme une citadelle. Il resta vierge comme la Mort, la seule maîtresse qu'il eût jamais. La comtesse Aurora de Koenigsmark, une des beautés du siècle, envoyée par le roi de Pologne, son amant, pour attendrir le conquérant irrité, n'obtint pas de lui un regard. Un jour, le rencontrant dans un sentier étroit, elle descendit de carrosse et s'avança vers lui. Le roi la salua brusquement, tourna bride et disparut. Ce fut la seule audience qu'elle put en avoir.

Cherchez bien, vous ne trouverez pas une veine de chair dans cet homme de bronze ; ni table, ni lit, ni plaisirs. Le sang le sévre du vin ; pendant cette campagne de vingt ans qui fut sa vie, il ne but jamais, comme David au désert, que l'eau du torrent puisée dans un casque. Son habit de gros drap bleu à boutons de cuivre lui durait autant qu'un froc à un moine ; il le râpait sur son dos. Les rois des contes de fées ne quittent jamais leur couronne, lui n'était

La CARNINE LEFRANCQ EST LE RECONSTITUANT DE CHOIX

contenant tous les fermentes vivants du tissu musculaire.

TRÈS RAPIDEMENT, ELLE RÉGÉNÈRE LE SANG
et renforce les défenses naturelles de l'organisme.



jamais ses bottes que pour dormir ça et là. Il avait la superstition de ces bottes de cent lieues qui lui faisaient parcourir l'Europe à grandes enjambées: il ne parla que d'elles au roi Auguste dans la conférence qu'il lui accorda à Gutersdorf, après sa défaite. Au Sénat suédois, qui le suppliait de rentrer dans le royaume, privé depuis si longtemps de son roi, il répondit qu'il enverrait à Stockholm une de ses bottes pour trôner et gouverner à sa place; facétie de lion botté qu'on ne lui fit pas répéter.

La guerre fut sa religion; il s'imposait, pour la pratique plus dignement, des macérations ascétiques. Un jour on lui dit qu'une femme avait vécu plusieurs mois en buvant de l'eau pour toute nourriture. L'envie le prit de subir cette rude abstinence, comme le caprice aurait pu venir à Mithridate d'essayer un nouveau poison. Cinq jours entiers il resta sans manger; puis il fit un repas d'ogre, et reprit son train de vie habituel.

Le mysticisme de la gloire peut seul expliquer un tel caractère, une telle abstraction des joies et des passions de l'humanité. On eût dit qu'il avait fait vœu de pauvreté comme de continence; l'argent n'était pour lui qu'un moyen de fondre des balles et de forger des canons. Un transfuge livonien, fait prisonnier et condamné au gibet, proposa d'échanger sa vie contre le secret de faire de l'or. Il en fabriquait dans sa prison avec des recettes d'alchimiste. Le lingot trouvé dans le creuset était de bon titre et d'excellent poids. Le Sénat s'émou, demanda sa grâce. La Pierre Philosophale ne valait-elle pas une tête de rebelle? Le roi, indigné qu'on osât lui marchander sa vengeance, ne répondit qu'en avançant le jour de l'exécution. Les monnaies informes

frappées sous son règne le racontent mieux que les plus magnifiques médailles. Ce sont des larges carrés de cuivre estampillés du sceau royal à leurs quatre coins. Véritable monnaie spartiate, qu'on dirait faite à la hâte pour les besoins urgents de la guerre, avec des morceaux d'armures ramassés sur un champ de bataille et fondu au feu d'un bivouac.

Décomposez cette organisation excentrique; vous n'y trouverez même pas le ressort de l'ambition. Il fait l'aumône de ses conquêtes, il distribue aux autres les provinces qu'il prend, il ne daigne point ramasser les couronnes qu'il a fait sauter. Son royaume n'est pas de ce monde; il combat pour combattre, en vue d'un idéal tout abstrait et tout intérieur. Les conquérants les plus effrénés ont un but, un plan ou une convoitise. Attila lui-même flaire de ses narines de loup les voluptés romaines; l'idée de l'étendue tient dans le crâne étroit de Tamerlan: il rêve une Asie muette, yide, dépeuplée, sur laquelle il pourra régner et se coucher de son long. Charles XIII, lui, ne veut de la terre que l'emplacement d'un camp et le terrain d'une bataille. Son vagabondage armé, du Nord à l'Orient, ne trahit pas

un instinct politique, pas un dessein d'agrandissement, pas une pensée d'avenir. Il est attaché à son cheval comme son ami Mazeppa, et se laisse emporter à travers le monde.

Vainqueur ou vaincu, son indifférence est la même. Une défaite fait autant de bruit qu'une victoire, et il ne demande jamais à la guerre que du bruit et de la fumée. Sa bravoure n'avait rien d'ardent ni de passionné, le danger était son élément; la paix l'aurait tué, comme l'eau douce empoisonne les poissons marins. Il lui



CHARLES XII, Roy de Suède.

LA CARNINE

RELEVE AVEC UNE RAPIDITÉ ET
UNE ÉNERGIE INCONTESTABLES
LES MALADES EN ÉTAT DE CACHEXIE
PULMONAIRE AVANÇÉE

LEFRANCQ

SON INNOCUITÉ PARFAITE
PERMET D'AILLEURS DE
L'ADMINISTRER À TOUTES DOSES
& DE LA PROLONGER LONGTEMPS

A. & C.
Chapleau



LE PROFESSEUR POUCHET

fallait pour vivre le bruit du canon et l'acréité de la poudre. Après la défense de Bender, où il soutint, en Roland furieux, l'assaut d'une armée, quand il tomba enfin sous le poids du nombre, le visage meurtri, les sourcils brûlés par la poudre, il souriait aux janissaires qui l'emportaient, calme, heureux, visiblement soulagé, comme un homme que le sang étouffe et qui respire après une saignée.

« La pièce est finie, allons souper ! » dit un de ses généraux, lorsque la guerre, fatiguée de jouer avec lui, le frappa, pour en finir, d'une balle à la tempe. Ce mot est un jugement ; il définit ce règne théâtral qui n'eut, à vrai dire, rien de réel, rien d'historique, et ne fut qu'un drame romanesque joué par un homme, pour sa propre gloire. Ce fut la fantasia du désert arabe transportée dans les steppes du Nord ; charges à fond de train, brandissements d'épées, salves de fusillades, cliquetis de sabres... le tourbillon passe, la neige tombe, le sable se nivelle... Est-ce une vision, est-ce une réalité qui vient de passer ? Que reste-t-il de Charles XII ? Un nom qui retentit dans l'oreille comme un coup de canon, mais qui n'ébranle ni le cœur ni l'intelligence. Sa flamboyante épée n'avait pas de tranchant : nulle part elle n'a laissé son entaille. Ce fut l'instrument d'un virtuose militaire plutôt que l'arme d'un grand homme. Une armée errante, qui ne colporte ni un Dieu, ni un principe, ni une civilisation nouvelle, passe

comme une tribu nomade dans le silence du Sahara. Mais si la gloire du héros suédois est stérile, son caractère restera un des étonnements de l'histoire. Un roi de dix-huit ans partant de sa capitale pour se battre jusqu'à la mort, sans pause, sans trêve, sans retour et se lançant dans l'Europe avec une poignée d'hommes, comme Alexandre à la tête de son carré de Macédoniens, dans l'infini de l'Orient, éblouira toujours l'imagination. On comprend qu'un sultane en ait rêvé au fond du sérial. Elle l'appelait son lion. « Quand donc, disait-elle au sultan Achmet, aideras-tu mon lion à dévorer le tsar ? »

L'époque où s'agita cette destinée excentrique rehausse encore son prestige. C'est au milieu de l'Europe politique et diplomatique du XVIII^e siècle que Charles XII fait son apparition fabuleuse de dieu de l'Edda. Il était évidemment égaré dans le monde moderne. C'était un héros du Nord barbare et païen. Malgré le livre de prières trouvé après sa mort, dans la poche de son uniforme, ce n'est pas dans le ciel chrétien qu'il a dû aller, mais dans ce paradis sanglant de la mythologie scandinave, où les guerriers se taillent en pièces tout le jour, et, le soir venu, rajustent tant bien que mal leurs membres épars, soupent ensemble à la table d'Odin, mangent au même plat le lard du sanglier Serimner, et se portent des toasts dans des crânes ruisselants de bière fermentée.

PAUL DE SAINT-VICTOR.



LA VACCINATION, par DAGNAN-BOUVERET. — Braun et C°, Édit.

LES SECRÉTAIRES DE BONAPARTE

Tandis qu'à Marengo le Premier Consul observait le mouvement des Autrichiens et donnait des ordres écrits, un biscaïen atteint l'officier d'état-major auquel il dictait et le renverse blessé grièvement. Bonaparte demande un autre secrétaire; celui-ci arrive. Au moment où le Premier Consul va continuer la dictée de sa dépêche, le blessé qu'on allait emporter se soulève en disant d'une voix défaillante : « Général, nous en étions restés-là..... » et répète les derniers mots que Bonaparte lui avait dictés.

Lors de la construction d'une des premières batteries que Napoléon, à son arrivée à Toulon, ordonna contre les Anglais, il demande sur le terrain un sergent ou un caporal qui sait écrire. Quelqu'un sortit des rangs et écrivit sous sa dictée, sur l'épaulement même. La lettre à peine finie, un boulet la couvre de terre. « Bien, dit l'écrivain, je n'aurai pas besoin de sable. » Cette plaisanterie, le calme avec lequel elle fut dite, fixa l'attention de Napoléon et fit la fortune du sergent : c'était Junot, qui plus tard devint successivement premier aide de camp de l'empereur, général de division, gouverneur de Paris, duc d'Abrantès, ambassadeur de Portugal, colonel-général des hussards, gouverneur des provinces Illyriennes, etc., etc. (*Mémorial*).



Paola ADORNO

Fragment du tableau de VAN DYCK
Palais Rouge - Gênes

POURQUOI DIT-ON : "PRENDRE UN BOCK"

Le mot bock a fait son apparition, à Paris, vers 1860, mais pas dans le sens qu'il a aujourd'hui ; il servait, à cette époque, à désigner une qualité de bière très renommée en Allemagne, depuis longtemps, et fabriquée à Munich (Bavière) par un brasseur se nommant Bock, nom qui signifie « bouc » ; c'est pourquoi, la plupart des brasseurs et des débitants de cette bière en Allemagne, représentaient sur leurs enseignes la tête de ce ruminant.

Cette bière a eu un très grand succès à Paris ; on ne la trouvait que dans les établissements de premier ordre ; on la servait dans des verres de forme différente de celle des chopes et plus petits, et elle coûtait dix centimes plus cher.

Les établissements de second ordre, qui furent eux-mêmes bientôt suivis par les établissements les plus vulgaires, ne tardèrent pas à débiter sous le nom de bock, des bières de toutes provenances, comme ils l'avaient déjà fait auparavant pour la bière de Strasbourg, et c'est ainsi qu'un nom qui désignait le contenu est, par extension, devenu le nom du contenant.

Dans la Médecine Infantile La Carnine Lefrancq

est de
beaucoup

Supérieure
aux huiles de foie de morue,
sirops antiscorbutiques, etc.
Médications à longue échéance
Son action est plus
rapide et les enfants
la réclament avec
plaisir.

LA CHANSON DES BLONDÉS

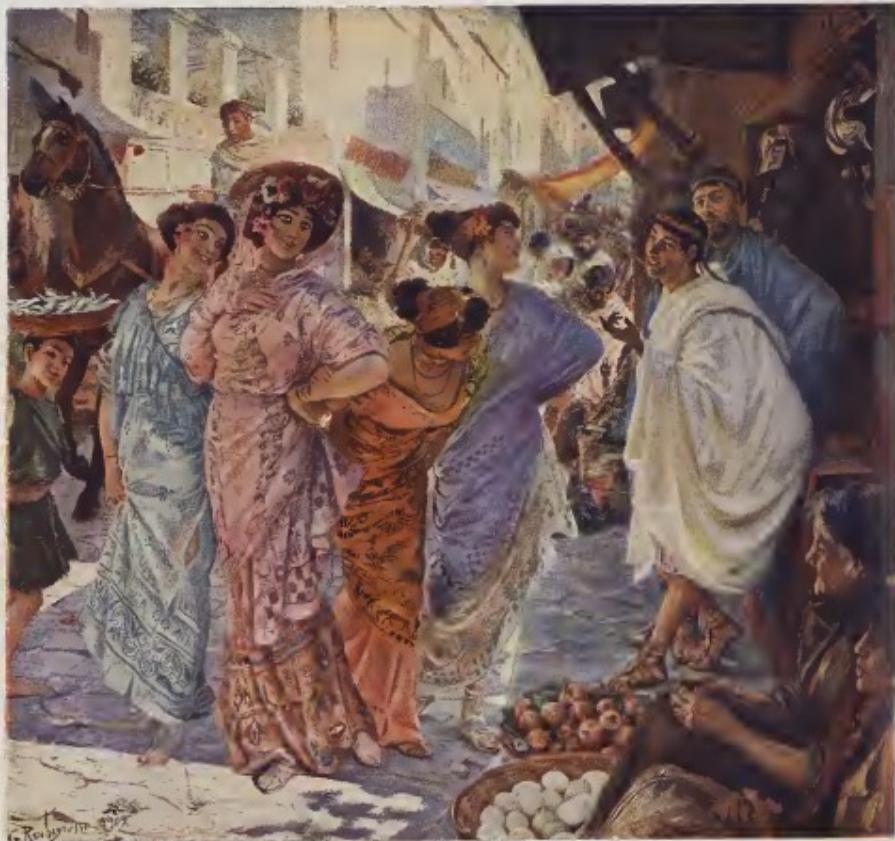
*Provenceaux, le soleil d'ici
Ne fait pas que des filles brunes ;
Nous avons des blondes aussi,
Et j'en veux nommer quelques-unes.
Parmi notre mourvède noir,
Le muscat blanc, voyez, abonde...
Du blanc muscat mis au pressoir
La liqueur est blonde !*

*Le soleil d'ici, bien que dur,
Ne brunit pas toutes nos filles :
Voyez nos gerbes de blé mûr,
Qui sont blondes sous les fauilles !
Et toi qui bénis la cbaleur,
Ton ventre à la même couleur,
Cigale, ô cbanteuse féconde,
Que la moisson blonde ! .*

*Le soleil qui bénit nos blés
Ne bâle pas toutes nos belles ;
Dans nos oliviers contemplez
Les vertes olives nouvelles :
Novembre les noircit, j'accord...
A la cuillèle tout le monde !
On les écrase et l'huile en sort,
La belle huile blonde !*

*Notre beau soleil réchauffant
Ne brunit pas tout ce qu'il touche ;
La mer est une belle enfant
Qui chante, berçée en sa couche.
Le soleil vient, dès son réveil,
Careser sa poitrine ronde :
La mer aux yeux bleus, grand soleil,
C'est la reine blonde !*

Jean AICARD, de l'Académie Française.



DANS LA RUE

Tableau de Georges ROCHEGROSSE. — Ecole Française. — Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris.

LE PROFESSEUR POUCHET

Anne Gabriel Pouchet, d'origine bretonne, est né accidentellement, à Paris, le 11 août 1851.

Préparateur à la Faculté de Médecine dès 1878, il était reçu docteur en 1880, et agrégé de pharmacologie en 1883.

La thèse de doctorat de Gabriel Pouchet était une *Contribution à la connaissance des matières extractives de l'urine*. Sa thèse d'agrégation portait sur les *Propriétés générales des Alcaloïdes*.

En 1885, le docteur Pouchet était nommé auditeur près le Comité Consultatif d'hygiène publique, dont il devenait membre titulaire en 1887.

Il obtenait la Chaire de Pharmacologie en 1892, et devenait successivement président de la Société de Médecine légale (1895), membre de l'Académie de Médecine (1897), président de la Société de Thérapeutique (1898), et membre du Conseil de l'Université (1907).

Ces divers titres, ainsi que la liste sommaire que nous donnons de ses travaux, indiquent la

spécialisation de ce savant, qui a organisé à la Faculté de Médecine, dès 1894, l'enseignement pratique de la pharmacologie et de la matière médicale, en instituant des conférences hebdomadaires auxquelles prenaient part tous les auditeurs présents.

Les Leçons de pharmacodynamie et de matière médicale, du professeur Pouchet, ont été publiées en cinq séries, de 1899 à 1905; puis, il donna un *Traité de Toxicologie*, un *Précis de Pharmacologie et de matière médicale* (1907), et, en collaboration avec Deboeuf et Sallard, un *Aide-Mémoire de Thérapeutique* (1908).

Le professeur Pouchet a, en outre, très activement collaboré aux *Annales d'Hygiène publique et de Médecine légale*, au *Dictionnaire de Physiologie* de Charles Richet, au *Bulletin général de Thérapeutique*, au *Recueil des Travaux du Comité d'hygiène publique de France*, etc., etc.

Le professeur Gabriel Pouchet est commandeur de la Légion d'Honneur.



ANOREXIE :: CARNINE LEFRANCQ :: RAMÈNE TOUJOURS L'APPÉTIT DES LE PREMIER FLACON

SOUVENIR DU SIÈGE DE PARIS

Un jour d'atroce malheur, la Comédie-Française fut près de disparaître. L'incendie avait chassé de ses murailles calcinées ses artistes, ses serviteurs (1).

Une lettre m'arriva. Elle était signée Sarah Bernhardt.

Devenue directrice de théâtre, celle qui avait été chez nous l'Aricie de Racine et la reine de *Ray Blas* offrait à la Comédie — qu'elle n'a, j'en suis sûr, cessé d'aimer — l'hospitalité de son théâtre, lorsque les mois de l'Exposition le lui permettraient. Et je me rappelle et mon émotion et celle des sociétaires. La Comédie trouva là-bas un asile et répeta chez la tragédienne *Alkestis* et *Phœbe*.

Et j'évoquais alors, en ces jours d'épreuves, d'autres journées de deuil, les journées du siège de

Paris où Zanetto avait mis à son bras la croix rouge des ambulances et où, Victor Hugo faisait dire ses vers pour acheter des canons à la défense nationale, je donnais la main à Sarah Bernhardt quêtant à travers les rangs des hautes galeries pour les blessés et les soldats.

L'a-t-elle oublié? Je ne l'oublie pas.

Elle se penchait avec grâce vers les spectateurs et les pièces d'argent tombaient, sous un de ses sourires, dans le casque prussien.

Elle avait — je la vois encore — une robe gris perle qui lui donnait l'aspect de quelque exquise Sour de charité.

Et j'ai revu cette petite robe grise du siège de Paris à travers la fumée du 8 mars 1900, lorsque la généreuse artiste accourut vers ses anciens camarades et leur dit :

— Me voici!

Jules CLARETIE.





LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT
Tableau de PAUL BAUDRY (1828-1886). Ecole Française.

LA CARNINE LEFRANCQ N'A PAS DE SIMILAIRES
parce que, *seule*, elle emploie du suc musculaire concentré
c'est-à-dire privé de la majeure partie de l'eau qu'il contient.
C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PLUS HAUT DEGRÉ

CHANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX HUITIÈME ANNÉE
N° 178
MARS-JUIN 1923

ABONNEMENT

UN AN.	{	FRANCE 18 Fr.
		ÉTRANGER 20 Fr.
LE NUMÉRO 1 UN FRANC		

L'ŒUVRE DE PASTEUR

Louis Pasteur est né à Dôle, dans le Jura, le 27 décembre 1822.

Son père, Jean-Joseph Pasteur, était un ancien sergent-major de la Grande-Armée, et sa mère, la fille de simples jardiniers, originaires de Marnoz. J.-J. Pasteur, finalement, loua à Arbois une tannerie dont il devint plus tard propriétaire.

Louis Pasteur fit ses premières études à l'Ecole primaire, puis au Collège d'Arbois, élève d'ailleurs très ordinaire, qui passait volontiers son temps à courir la campagne. Plus tard, il s'éprit d'une vraie passion pour le dessin et peignit, au pastel, les portraits de ses parents et de tous les habitués de sa famille.

Comme le Collège d'Arbois ne possédait pas de classe de philosophie, Pasteur dut aller terminer ses études au Collège de Besançon. C'est dans cette ville qu'il fut reçu bachelier ès-lettres, avec la note « médiocre » en chimie. Devenu maître répétiteur dans ce collège, il y était nourri et touchait encore un traitement, qui lui paraissait excessif, de 24 francs par mois. C'est en souvenir du passage de Pasteur dans leur ancien Collège, que les Bisontins ont édifié, à l'entrée de leur lycée, une jolie fontaine que domine son buste, par Dubois.



Admissible dans un mauvais rang à l'Ecole Normale, Pasteur renonça à son admissibilité et partit pour Paris, où il trouva une nouvelle place de répétiteur dans la pension Barbet, qui préparait aux grandes Ecoles. C'est à cette époque qu'il suivit le cours de J.-B. Dumas, professeur de chimie organique à la Faculté de Médecine. Ce cours de Dumas sut inspirer à Pasteur un enthousiasme pour la science qui ne devait plus jamais se refroidir.

A vingt ans, Pasteur concourt de nouveau pour l'Ecole Normale, où il est reçu quatrième. Le voici donc dans cette Ecole dont il devendra la gloire. Et cependant, il n'est reçu que septième à la licence, et troisième, sur quatre, à l'agrégation. Nommé néanmoins préparateur de Balarid, il conquiert, à vingt-quatre ans, le titre de docteur ès-sciences.

A partir de ce moment, en ayant fini avec les examens et l'étude des travaux des autres, où il s'était toujours montré assez médiocre, ce sont ses propres travaux qui vont l'absorber, et dès lors la puissance de son cerveau va se pouvoir donner libre carrière.

Bientôt en effet, il débute dans la science par une découverte sensationnelle, en montrant la constitution de l'acide paratartrique, qu'on consi-

CARNINE LEFRANCQ

LE PLUS ÉNERGIQUE
RECONSTITUANT

dérait alors comme un mystère insolite. Biot, l'illustre inventeur du polarimètre, qui avait étudié cette question toute sa vie sans pouvoir la résoudre, en éprouva une telle joie, qu'il prit dès lors Pasteur sous sa protection, et le considéra comme son propre enfant.

A cette époque, Pasteur fut douloureusement touché par la mort de sa mère, qui succomba à une hémorragie cérébrale, maladie qui, plus tard, afflit l'emporter lui-même à plusieurs reprises.

Nommé professeur suppléant de chimie à l'Université de Strasbourg, il épouse bientôt la fille du recteur, Marie Laurent, qui fut la confidente de ses travaux, et le soigna avec un admirable dévouement.

A Strasbourg, il réussit à trouver le moyen de transformer l'acide tartrique en acide paratartrique, découverte qui lui valut un prix de 1.500 francs de la Société de Pharmacie et la croix de la Légion d'Honneur.

En 1854, Pasteur fut nommé professeur à Lille, et en même temps doyen de la Faculté des Sciences, qui venait d'être créée dans cette ville. Il avait alors trente et un ans.

Dans ce pays, où la fabrication de l'alcool de betteraves et de la bière, occupe une si grande place, il fut naturellement amené à occuper des fermentations. Étudiant les altérations de la bière, il montre que la fermentation alcoolique est bien due aux grosses levures bourgeonnantes, déjà décrites par Cagniard-Latour et par Schwann; mais que les altérations, les maladies de la bière, comme on l'a dit depuis, sont causées par des organismes beaucoup plus petits, qu'il était très difficile de voir avec les microscopes de cette époque. Il donne le nom de ferment lactique à l'un de ces microorganismes, et celui de ferment butyrique à un assez gros bâtonnet qui putréfie la bière déjà aigrie par le ferment lactique. Il arrive enfin à cultiver ces fermentations, et son mémoire sur la fermentation lactique (1857), est un modèle de précision scientifique qui renferme déjà en germe toutes ses études ultérieures. Ces travaux sur la fermentation vaudront à Pasteur, en 1860, le prix de Physiologie expérimentale, que lui décernera l'Académie des Sciences, sur la proposition de Claude Bernard.

Pasteur était depuis trois ans à Lille, quand il fut rappelé à Paris comme administrateur de l'Ecole Normale, et directeur des Etudes Scientifiques. N'ayant pas de laboratoire, il est alors obligé d'en organiser un, à ses frais, dans un grenier considéré comme inhabitable.

C'est là, ainsi que dans sa maison paternelle d'Arbois, qu'il se met à étudier les altérations

des vins et les microorganismes qui les produisent. En même temps, il démontre que ces végétations microscopiques peuvent être facilement détruites, et qu'il suffit, pour obtenir ce résultat, de chauffer les vins entre 50 et 55°, ce qui ne nuit en rien à leurs qualités. C'est ce qu'on nomme aujourd'hui la pasteurisation des vins. Au cours de ces recherches, il s'arrête spécialement sur la maladie qui transforme le vin en vinaigre, ce qui lui permet d'indiquer aux fabricants de vinaigre d'Orléans, des améliorations qui rendent la fabrication du vinaigre à la fois plus parfaite et plus rapide.

Ces différents travaux, d'une importance économique considérable valurent à Pasteur la sollicitude de l'empereur, et un grand prix à l'Exposition de 1867. Il put alors quitter son grenier et organiser un laboratoire dans un petit pavillon qui faisait face à celui du concierge de l'Ecole Normale. En même temps, on lui accordait un préparateur, fonction pour laquelle il choisissait Raulin.

Les recherches sur les fermentations avaient donc eu cet heureux résultat, entre tous, d'amener Pasteur à l'étude de ces infiniment petits que Sédillot devait plus tard nommer *microbes*; et bientôt, en effet, il devait voir que la putréfaction est due également à des microorganismes qui désagrégent les cadavres pour s'en nourrir.

Depuis quelque temps, il se demandait d'où pouvaient bien venir ces microorganismes qu'on rencontrait un peu partout, et il se proposait d'étudier la question quand celle-ci lui fut tout à coup posée publiquement par Pouchet, directeur du Muséum d'Histoire naturelle de Rouen, qui proclama à l'Académie des Sciences qu'ils sont le produit d'une génération spontanée.

On sait comment, par des expériences décisives, Pasteur montre que les germes de la putréfaction existent parmi les poussières de l'air. A toutes les objections de ses contradicteurs, qui furent nombreuses et parfois violentes, Pasteur put répondre victorieusement, et il réduisit ainsi à néant l'antique hypothèse de la génération spontanée.

Après un échec retentissant, dont Biot devait être inconsolable, Pasteur entrat à l'Académie des Sciences avec six voix de majorité. Il avait alors trente-neuf ans.

Subitement, les travaux de Pasteur se trouvèrent orientés dans une tout autre direction. Sollicité, par son maître Dumas, de s'occuper d'une maladie qui dévastait les grands élevages de vers à soie du midi de la France, il part pour Alais, et s'ins-



MAISON OU NAQUIT PASTEUR
rue des Tanneurs, à Dôle

La CARNINE LEFRANCQ

possède tous les avantages epeptiques de la viande crue sans aucun de ses inconvenients

dont la base exclusive est le
SUC MUSCULAIRE DE BOEUF CONCENTRÉ

PARIS — MUSÉE DU JEU DE PAUME
(Jardin des Tuilleries)



PASTEUR DANS SON LABORATOIRE
Tableau peint en 1886, par EDELFELT, Artiste Finlandais.

« PASTEUR, sans s'inquiéter du peintre, allait et venait, prenait des notes, examinait des tubes de cultures. Un jour qu'EDELFELT le voyait ainsi en pleine observation, le front marqué de plis presque douloureux, il comprit qu'il n'avait qu'à rendre le savant dans son attitude méditative. Debout, vêtu d'un veston brun, Pasteur tient de la main gauche une fiche d'expériences, de la main droite un flacon qui contient un fragment de moelle râblue ; le regard se concentre sur le problème à résoudre ».

René VALLERY-RADOT (*La Vie de Pasteur*).

La CARNINE LEFRANCO

ABRÉGÉ TOUTE CONVALESCENCE

talle dans une petite magnanerie, à Pont-Gisquet. Bien vite, il reconnaît l'existence de deux maladies distinctes, habituellement confondues : la pébrine, qui était la forme de beaucoup la plus commune, et la flacherie.

La pébrine est due à des corpuscules microscopiques qui pénètrent dans le ver par la voie digestive et qui peuvent infester tous les organes, en particulier la glande de soie du ver, qui ne pourra plus filer son cocon, ou l'ovaire du papillon, qui pondra des œufs contaminés. Le remède à l'épidémie, c'est donc la destruction de la ponte des papillons malades, c'est le « grainage sélectionné ».

Quant à la flacherie, elle est due à une fermentation du contenu intestinal des vers, par des bactéries dont les germes, très résistants, se conservent dans les poussières des magnaneries. C'est une sorte de fièvre typhoïde des vers, dont on obtient la disparition par la simple propreté.

En quatre ans, Pasteur est devenu maître des maladies des vers-à-soie ; mais, ce qui est bien plus heureux, il a acquis des notions précises sur la contagion, le terrain et l'hérédité, notions qui sont aujourd'hui les fondements de la médecine et de l'hygiène publique et sociale.

Ici, se place un événement douloureux qui faillit priver la science du génie de Pasteur.

En 1867, à la suite de désordres à l'Ecole Normale, Pasteur avait dû résigner ses fonctions d'administrateur, et il avait été nommé professeur de chimie à la Sorbonne, en remplacement de son ancien maître Balard. Mais l'attitude hostile des normaliens l'avait vivement peiné, et d'autre part, les marchands de graines de vers-à-soie craignant pour leur négocié, lui suscitaient des luttes sans fin. Puis, il perdait, en peu de temps, son père et deux de ses filles. Bref, le 19 octobre 1868, alors qu'il revenait d'une séance de l'Académie des Sciences, il tombait frappé d'hémorragie cérébrale ; il avait alors quarante-cinq ans.

Dans son malheur, il eut la chance que l'hémorragie se produisit à droite, entraînant une paralysie du côté gauche, mais lui conservant du moins la parole. Puis, une amélioration rapide se produisit, et moins d'une semaine après son attaque, il envoyait à l'Académie des Sciences une note qu'il avait dictée de son lit, et qu'il croyait être la dernière. Bientôt, il était sur pied, et il allait passer dix-huit mois dans une villa, proche de Trieste, que l'empereur avait mise à sa disposition pour lui permettre de se rétablir dans le calme, à l'abri des violences de ses contradicteurs. C'est là que furent écrits les deux volumes sur les maladies des vers-à-soie, qui parurent en avril 1870.

Au retour de Trieste, Pasteur apprenait, à Strasbourg, les premiers bruits de guerre. Infirmé comme il l'était, car il resta hémiplégique toute

sua vie, il ne pouvait guère se rendre utile à son pays — au moins le croyait-il ; et il en éprouva un grand chagrin ; car Pasteur était, par héritage, patriote : « La science, avait-il coutume de dire, n'a pas de patrie, mais l'homme de science doit en avoir une ». Aussi, après l'inutile bombardement de Paris, adressa-t-il sa protestation au vainqueur, en retournant au doyen de la Faculté de Médecine de Bonn, le diplôme de docteur qui lui avait été décerné autrefois. S'il avait survécu, Pasteur en aurait vu bien d'autres. Inutile de dire que le doyen de Bonn lui répondit par de grossières injures.

Nous arrivons maintenant aux recherches de Pasteur sur les maladies des animaux.

L'étude des fermentations, puis ses travaux sur les maladies de la bière et des vins, enfin sa connaissance approfondie des maladies des vers-à-soie, l'avaient amené progressivement à cette conviction, que les maladies de l'homme sont également produites par des microorganismes. Mais Pasteur n'était pas médecin, et il hésitait à se lancer dans les questions médicales. Il y fut cependant amené presque malgré lui, ayant été élu membre associé libre de l'Académie de Médecine, à une voix de majorité, en avril 1873. Il avait alors cinquante ans.

Il eut d'abord à s'occuper de chirurgie. Depuis le commencement du xixe siècle, celle-ci avait éprouvé un incontestable recul. Autrefois, par les cauterisations, les liquides bouillants, les compresses imbibées d'alcool ou de vin chaud,

on faisait de l'antisepsie sans le savoir ; mais depuis Broussais et sa théorie de l'inflammation, on n'employait plus que les cataplasmes, le cérat et la charpie. Les résultats de cette nouvelle méthode étaient désastreux. Le plus grand nombre des opérés mouraient d'infection purulente. La guerre de 1870, à ce point de vue, avait été effroyable, et l'on avait vu Broca, découragé, renoncer à la chirurgie.

Cependant, bien avant la guerre, un chirurgien écossais, Lister, avait trouvé le moyen de triompher de l'infection purulente. C'est en effet, en 1867, qu'il avait publié son premier mémoire sur l'antisepsie en chirurgie, et c'est dans les travaux de Pasteur qu'il en avait trouvé l'idée. Par son pansement phéniqué, destiné à empêcher le développement des germes de l'air, il avait réussi à abaisser la mortalité des amputés de 60 à 15 pour 100. Mais notre chirurgie militaire, en 1870, ne put profiter de ce progrès. Just Lucas-Championnière, qui était aller le constater à l'Infirmerie royale de Glasgow, n'ayant pu réussir à se faire entendre chez nous.

En 1871, Alphonse Guérin, appliquant les théories de Pasteur, à l'idée de mettre les plaies à l'abri de l'air au moyen d'un pansement ouaté ; mais le coton n'étant pas stérilisé, il n'arrive à réduire la mortalité qu'à 44 p. 100.



LOUIS PASTEUR À L'ÉCOLE NORMALE
(Dessin de Lebavie).

Ce procédé ayant été discuté à l'Académie de Médecine, Pasteur conseille de le perfectionner en portant le coton à une très haute température, et en flambant les instruments, ce que lui, Pasteur, faisait dans son laboratoire pour obtenir ses cultures microbiennes.

Alors se produisirent à la tribune de l'Académie, des discussions assez pénibles, mais tout de même les chirurgiens avaient été amenés à entendre parler du rôle pathogène des infinitésimales petits, et, finalement, en 1876, Lucas-Championnière publiait le premier ouvrage didactique sur l'antisepsie chirurgicale, où il fixait les règles de la nouvelle méthode, que devaient aussi adopter tous les jeunes chirurgiens.

On sait comment l'asepsie a succédé à l'antisepsie, et l'on connaît les travaux d'Arloing sur la désinfection par la vapeur sous pression. En réalité, l'asepsie, bien plus que l'antisepsie, était la véritable méthode pasteurienne.

Dès lors, Pasteur n'a plus qu'un seul souci : élucider la cause, la prophylaxie et le traitement des maladies contagieuses. Bientôt, il découvre le staphylocoque doré dans le furoncle et l'ostéomyélite. Mais la fièvre puerpérale l'intéresse surtout : ses épidémies désastreuses ne décentraient pas, en effet, les Maternités ? Parfois, la mortalité était telle, qu'on devait fermer les services d'accouchement. Tarnier était le seul à croire à la contagion. Cependant, déjà en 1869, Coze et Feltz, de Strasbourg, avaient découvert un streptocoque dans le sang et dans les loches de femmes atteintes de septicémie puerpérale. En 1879, Pasteur le retrouve et le cultive. Inoculé aux animaux, ce streptocoque reproduit tous les symptômes de la maladie.

Entre temps, Tarnier, à la Maternité, avait créé un service d'isolement (1870) qui avait fait tomber la mortalité de 10 à 2 p. 100. En 1878, sous l'influence de Lucas-Championnière, on traita aussi les suites de couches par l'antisepsie, et la mortalité tomba à 1 p. 100. Bref, après des luttes violentes entre les partisans du passé et les novateurs, la vérité finit par triompher, et en 1874, sur la proposition de Paul Bert, le parlement vote à Pasteur une récompense nationale de 12.000 francs de rente, réversible par moitié sur sa veuve.

A cette époque, Pasteur avait à Lyon une partie de sa famille, et ses deux anciens préparateurs, Duclaux et Raulin, à qui il avait fait attribuer des

chaires de chimie minérale et de chimie industrielle. Il faisait donc dans cette ville de nombreux séjours, et il s'y rencontrait avec Chauveau, professeur à l'École vétérinaire. Or Chauveau, dès 1866, avait affirmé que les virus sont des êtres vivants et avait prévu qu'on pourrait un jour les atténuer pour en faire des vaccins.

C'est à Pasteur que va revenir la gloire de réaliser les conceptions de Chauveau.

Une terrible maladie ravageait alors les contrées les plus riches du monde et coûtait chaque année à la France une vingtaine de millions. Elle s'attaquait surtout aux moutons : c'était le « sang de rate » ou fièvre charbonneuse. Dès 1850, Rayer et Davaine avaient vu un microorganisme, en forme de bâtonnet, dans le sang des animaux charbonneux. Mais en 1869 seulement, Davaine, frappé de la ressemblance de ces bâtonnets avec les vibrios que Pasteur avait vus dans la fermentation butyrique, formula l'hypothèse qu'ils étaient bien les agents de la maladie. C'est ainsi que la bactéridie charbonneuse fut le premier microbe pathogène connu.

En 1876, Pasteur et Koch confirment que la bactéridie est bien la cause du charbon, et Koch montre la formation des spores dans les cultures et dans le sang desséché. Enfin, en 1880, avec ses

élèves Chamberland et Roux, Pasteur fait connaître l'étiologie, jusque-là mystérieuse, de la maladie. Il montre l'existence des spores du charbon dans les champs maudits de la Bresse, l'infection du sol par les cadavres enfouis, et le transport des spores par les vers de terre, de la prolifération du sol vers la surface. Enfin, mêlant les spores aux aliments, il prouve que l'infection se fait par les voies digestives.

Il restait à trouver le moyen de préserver les animaux. Cette fois, le hasard servit Pasteur. En cette même année 1880, il étudiait une maladie qui décimait alors les poulaillers et qu'on appelait le choléra des poules. Le vétérinaire alsacien Moritz en avait découvert le microbe en 1869, et en 1878, le vétérinaire italien Perroncito l'avait enfin isolé de nouveau du sang des animaux. En 1880, Toussaint avait montré qu'on pouvait le cultiver. Pasteur n'eût, en somme, qu'à confirmer leurs observations, mais il montra que la petite bactérie ovoïde est bien l'agent de la maladie, car une culture jeune inoculée à une poule, la tue rapidement. Or, un jour, son garçon de laboratoire lui apporta, par hasard, une culture oubliée dans



STATUE DE PASTEUR
ET CLOCHER D'ARBOIS

GARNIE LEFRANCQ
SEULE PRÉPARATION
A BASE EXCLUSIVE
DE JUS DE CUISSES DE BOEUF ET CUIRES
CONCENTRÉ



RÉSULTATS IMMÉDIATS ET DURABLES

DANS TOUTES LES MALADIES DÉPENDANT
D'UN AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, pure ou étendue d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon).

FROID ou TIÈDE



Pastel exécuté par Louis Pasteur : SON PÈRE

un coin depuis plusieurs semaines. Pasteur, voulant faire une expérience, l'inocule à une poule, et à son grand étonnement, constate que la poule résiste. Il inocule alors des cultures de différents âges, et il constate que la virulence s'atténue au fur et à mesure que la culture vieillit. Puis, inoculant, un beau jour, une culture très virulente à une poule inoculée précédemment avec un virus atténué, il constate que la poule ne meurt pas ; elle a donc été vaccinée par la première inoculation.

Le grand principe de la vaccination par les virus atténués était découvert. Et Pasteur va bientôt en faire l'application à la prophylaxie du charbon et au traitement de la rage, en attendant que ses successeurs l'appliquent à tous les grands fléaux de l'humanité, à la fièvre typhoïde, à la peste et au choléra.

Dès l'année suivante, Pasteur en fait l'application, au charbon. Déjà Toussaint, élève de Chauveau avait montré qu'on peut atténuer la virulence des cultures charbonneuses par la chaleur, mais son procédé se montrait inconstant. Pasteur le perfectionne en ajoutant le vieillissement au contact de l'air, et il obtient un vaccin qu'il présente le 28 février 1881, à l'Académie des Sciences, affirmant qu'il est en mesure de vacciner les troupeaux contre le charbon.

L'expérience fut faite, sur la proposition d'un vétérinaire de Melun, du nom de Rossignol, dans la ferme de Pouilly-le-Fort où 60 moutons et 10 vaches avaient été mis à la disposition de Pasteur. Dix moutons furent conservés comme témoins, et il fut décidé que 25 moutons et 6 vaches seraient vaccinés ; ils le furent en deux fois, le 5 et le 17 mai, avec deux vaccins de plus en plus virulents, en présence d'une foule nombreuse, sceptique et gouailleuse.

Enfin, le 31 mai, eut lieu l'inoculation virulente aux 50 moutons et aux 10 vaches, et Pasteur annonça que tous les vaccinés survivaient, tandis que tous les autres mourraient dans les 48 heures. La prédiction se réalisa comme il l'avait dit. Une explosion d'enthousiasme se fit dans la France entière, et Pasteur reçut le grand cordon de la Légion d'Honneur.

De tous côtés, on demanda alors le nouveau vaccin ; par centaines de mille, les animaux furent vaccinés, et la mortalité par charbon tomba de 10 à 1 pour cent.

Une nouvelle récompense nationale est bientôt votée par le Parlement, qui porte à 25.000 francs la pension attribuée à Pasteur, avec réversibilité sur sa veuve et ses enfants. Enfin, le 8 décembre 1881, Pasteur est élu membre de l'Académie française, en remplacement de Littré. Il avait alors cinquante-neuf ans. Obligé de parler du positivisme, dont Littré avait été l'apôtre, Pasteur fit une profession de foi spiritualiste et chrétienne, et termina par ces mots : « Heureux celui qui porte en soi un dieu, un idéal de beauté, et qui lui obéit : idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la Patrie, idéal des vertus de l'Évangile ! Ce sont là les sources vives des grandes pensées et des grandes actions ».

A ce moment, Pasteur, toujours paralysé et ne pouvant plus guère se servir de sa main gauche, avait pour préparateurs Chamberland, Loir son neveu, Roux, Thullier et Viala, les faisant travailler, indiquant à chacun ce qu'il devait faire, mais sans jamais donner d'explications.

C'est dans ces conditions qu'il fit ses immortels travaux sur la rage. Ayant peut-être entendu parler des travaux de Galtier, vétérinaire lyonnais, qui dès 1879 avait montré qu'on peut inoculer la rage aux lapins, Pasteur démontre que le virus rabique se trouve à l'état pur dans les centres nerveux et, en particulier, dans le bulbe, si donc on inocule les lapins directement dans le cerveau, ceux-ci vont prendre la rage en 18 jours, au lieu de la prendre en plusieurs semaines par l'inoculation sous-cutanée.

Pasteur eut alors l'audace de vouloir atténuer ce virus rabique, qu'il ne connaissait pas. Le sachant abondant dans la moelle, il suspendit des moelles de lapins dans des flacons flambeés, renfermant de la potasse caustique, afin de dessécher l'air, et plaça le tout dans une étuve à 23°. Or, voilà qu'il constate que la moelle perd, en effet, sa virulence au fur et à mesure qu'elle se



Pastel exécuté par Louis Pasteur : SA MÈRE

dessèche, et la perd complètement le quatorzième jour. Cette moelle, devenue inactive, est alors broyée dans l'eau pure et inoculée sous la peau d'un certain nombre de chiens ; puis, le lendemain, on leur inocule la moelle de treize jours et ainsi de suite, en remontant jusqu'à la moelle d'un lapin mort le matin même. Enfin, on fait mordre ces chiens par des chiens enrâgés, et aucun d'eux ne prend la rage. Le vaccin de la redoutable maladie est trouvé !

Ayant découvert la vaccination préventive de la rage, Pasteur comprit bien vite qu'il existait trop de chiens de par le monde pour qu'on puisse songer à les vacciner,

car le nombre des lapins eut été insuffisant. Il eut alors une idée géniale. Il essaya le vaccin sur des chiens inoculés et mordus, et voilà qu'il constate que les chiens résistent. Après avoir trouvé la vaccination préventive, il vient de découvrir le traitement de la rage après morsure.

Pasteur, n'étant pas médecin, n'osait appliquer ce traitement à l'homme. Un beau jour, cependant, il fut amené à tenter l'expérience, presque malgré lui.

Le 8 Juillet 1885, une maman alsacienne lui amène son enfant, un petit garçon de neuf ans, qui avait été cruellement mordu l'avant-veille par un chien enrâgé, et présentait quatorze blessures c'était Joseph Meister.

Persuadé qu'il peut guérir cet enfant, condamné à une mort certaine, Pasteur demande conseil à Vulpian et à Grancher, qui conseillent le traitement. Celui-ci est aussitôt appliqué par Grancher, et l'enfant est sauvé.

Sur ces entrefaites, un berger du Jura, Jupille, âgé de 15 ans, fut terriblement mordu par un chien enrâgé qu'il avait réussi à tuer pour protéger ses jeunes camarades. C'était le 14 octobre 1885. On l'envoya à Pasteur six jours après l'accident. Pasteur opéra comme la première fois, et le berger Jupille fut, lui aussi, préservé. Il est devenu concierge à l'institut Pasteur où, de sa loge, il peut contempler la statue qui commémore son action héroïque.

En huit mois, sur trois cent cinquante personnes traitées, on n'eut à enregistrer qu'un seul décès, celui d'une fillette mordue à la tête trente-six jours avant sa venue. Or la mortalité par morsures de chiens enrâgés variait alors, suivant les statistiques,

de 16 à 40 pour 100. Le résultat était merveilleux. Aussi l'Académie des Sciences décide-t-elle la construction d'un Institut Pasteur pour le traitement de la rage. Une souscription est ouverte, qui donne deux millions et demi de francs, et le 14 novembre 1888, en présence de Pasteur, a lieu l'inauguration de son *Institut*, qu'il habitera désormais, et où il pourra suivre les travaux de ses élèves.

En 1892, l'Académie des Sciences, sur l'initiative des professeurs Bouchard et Guyon, résolut d'offrir à Pasteur, à l'occasion de ses soixante-dix ans, un souvenir et un hommage. La cérémonie eut lieu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, en présence de tous les grands savants de France et de l'étranger. Quand Pasteur fit son entrée au bras de Carnot, ce fut un enthousiasme indescriptible.

D'Abadie, président de l'Académie des Sciences, remit à Pasteur une médaille commémorative gravée par Roty, puis les

représentants de tout le monde savent lui apporter des adresses de félicitations. Quand Lister vint pour lui remettre celle de la Grande-Bretagne, Pasteur, faisant un effort sur lui-même, eut encore la force de se lever, et les deux grands savants tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Les forces de Pasteur, qui avait eu deux nouvelles attaques en 1887, à la suite desquelles il lui était resté un embarras définitif de la parole, baissaient visiblement ; en 1894, une crise d'urémie manqua de l'emporter. Il vit, dès lors, à Villeneuve-l'Étang, où il a ses chemins, passant son temps assis sous un bouquet de hêtres et de sapins, où il reçoit ses amis et ses élèves, et où sa femme et sa fille lui font la lecture. Bientôt il s'éteignait doucement, le 28 septembre 1895. Il avait alors soixante-douze ans (1).

(1) Cette esquisse rapide de la vie et de l'œuvre de Pasteur a été tracée d'après une remarquable étude, *Hommage à Pasteur*, publiée par *Paris Médical* du 23 décembre 1922, et due à la plume du docteur Jules Guiart, professeur à l'Université de Lyon, qui en avait lui-même résumé la partie biographique d'après le bel ouvrage : *Vie de Pasteur*, de M. René Valléry-Rançot. Quant aux photographies elles nous ont été prêtées obligamment par notre confrère *l'Illustration*.



DOMAINE DE VILLENEUVE-L'ÉTANG
et ancien logement des Cent Gardes où Pasteur mourut le 28 Septembre 1895

*D'après une communication de MM. LASSABLIÈRE et CH. RICHET, à la Société de Biologie :
Le Suc Musculaire seul provoque une leucocytose active,
dans l'alimentation par la Viande Crue, et c'est pourquoi la*

CARNINE LEFRANCQ à base exclusive de Suc Musculaire de Bœuf Concentré,
EST SI ÉNERGIQUE DANS SON ACTION

PARIS — FACULTÉ DES SCIENCES (Sorbonne)



CHANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-HUITIÈME ANNÉE
N° 179
JUILLET 1928

ABONNEMENT
UN AN, { FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER, 20 Fr.
LE NUMERO UN FRANC

CAUSERIE SUR LA MER ET SUR LA MONTAGNE



Quand arrive l'été, étouffeur de pauvres gens, c'est le moment où l'on prend en horreur le « chez soi » pour lequel on n'a pas, quand vient l'hiver, de mots assez tendres. L'horreur du « home » est une maladie annuelle, estivale, épidémique et contagieuse.

Les uns villégiaturent au bord de la mer, les autres dans les montagnes.

Ceux qui vont dans les montagnes aimeraient quelquefois mieux aller au bord de la mer, et ceux qui vont au bord de la mer aimeraient mieux quelquefois aller dans les montagnes, mais le choix de la villégiature dépend d'un grand nombre de circonstances indépendantes de la volonté.

Monsieur, qui adore la mer, est obligé de s'abstenir parce que la mer énerve Madame

ou parce que belle-maman a eu l'idée d'acheter jadis une villa dans un pays montagneux.

Les belles-mamans ont de ces flairs contrariants et contradictoires avant la lettre — avant la lettre de faire-part.

Madame, qui a un faible pour la montagne, est obligée d'aller à la mer, parce que l'air salin est formellement prescrit aux enfants, ou parce que Monsieur ne pourrait du samedi au lundi entreprendre le voyage de Suisse.

On cite cependant des ménages où les époux finissent par tomber d'accord.

Il est vrai que c'est généralement parce que l'un des deux, pour avoir la paix, renonce à sa préférence.

Il y a les passionnés de la mer et les fanatiques de la montagne.

Les premiers disent qu'ils aiment la mer « par-dessus tout » mais « par-dessus tout » est une façon de parler.

Les fanatiques de la montagne affirment « qu'il n'y a rien au-dessus des montagnes. » Ce qui topographiquement parlant est exact. C'est le cas de dire que cela dépend du

« ... D'une façon générale, l'absorption de la Carnine, étendue d'eau fraîche, fut très agréable aux malades, qu'elle désaltérait par les chaudes journées de Juillet et d'Août, tandis que les malades soumises à l'administration du suc naturel manifestèrent parfois quelque dégoût et même quelque indolérance stomacale. »

Extrait du Rapport du Dr LEFÈVRE, Médecin de l'Hôpital de Villepinte (S.-et-O.)

point de vue auquel et sur lequel on se place.

Rien n'est fastidieux comme la rencontre d'un défenseur de la mer et d'un avocat de la montagne.

Rien n'est inutile comme les plaidoiries qu'ils se croient obligés de prononcer pour ne pas se convaincre réciproquement.

**

Qui songe à attaquer la mer ?

Qui pense à dénigrer la montagne ?

Toutes deux ont leurs agréments et leurs inconvénients.

Pourquoi, parce que l'on aime mieux la mer, faire le procès de la montagne ? Pourquoi, parce que l'on préfère la montagne, faire le procès de la mer ?

Le tribunal de l'opinion publique consulté, acquitterait l'une et l'autre. Si l'une des deux vous déplaît, vous n'avez vous aussi qu'à la quitter...

Comment lorsqu'on aime une chose aussi relativement plate que la mer, espèrera-t-on convertir quelqu'un qui raffole de quelque chose d'aussi montagneux que... la montagne ?

Malgré l'impétuosité de son flux et de son reflux, la mer ne saurait avoir la prétention de monter... dans l'estime d'un amoureux de la montagne.

Quelle que soit la hauteur de son sommet, une montagne doit renoncer à l'espoir de grandir dans l'estime d'un admirateur exclusif de la mer.

Il peut bien y avoir l'homme de la mer comme il y a l'homme de la montagne.

Et, par conséquent, le home de la montagne et le home de la mer.

Il n'y a pas de sortes villégiatures, il n'y a que de sortes gens.

Pourquoi s'obstine-t-on à comparer des choses si dissemblables que la mer et la montagne ? Pourquoi comparer une chose qui traîne en hauteur à une chose qui traîne en largeur ? Est-ce seulement pour que la discussion traîne en longueur ?

D'une part, vous avez l'élément liquide, de l'autre, l'élément solide; où est l'élément de comparaison.

La montagne est le type de l'immobilisé absolue — sauf quand elle s'éboule.

La mer est le type de l'instabilité parfaite — sauf quand elle est gelée.

**

Comment se-t-on entreprendre sur les mérites respectifs de deux choses si dissemblables une utile discussion ?

Le vent et la lune remuent la mer; la foi seule déplace les montagnes.

Si l'on veut la rencontrer, il faut aller à la montagne ; la mer, au contraire se charge de venir à vous et même si rapidement quelquefois qu'on en est tout trempé.

Quand la mer est forte, ses vagues ont des sommets.

Quand la montagne est haute, ses sommets restent dans le vague.

On dit d'une montagne qu'elle est grande et de la mer quelle est grosse.

Comparer la montagne à la mer, c'est comparer un mur à une pelouse.

La mer et la montagne ont leurs agréments respectifs. Les gens qui aiment à jouir d'une vue étendue ou à grimper auraient tort de s'obstiner à rester au bord de la mer; ceux qui trouvent un charme aux grands horizons droits, au bruit des flots et aux bains salés font bien de fuir les massifs montagneux.

Des goûts du sel et des couleurs de glaciers il ne faut pas discuter.

La mer monte et descend. La montagne ne bouge pas.

On monte sur la mer avec un bateau et sur la montagne avec une canne ou un funiculaire.

Sur la montagne on a le vertige; sur la mer on a le mal de mer. Sur la mer on a envie de vomir, sur la montagne on a envie de descendre.

Sur la mer on voit les choses de loin; sur la montagne on voit les choses de haut.

La mer mène à tout à condition d'en sortir; la montagne mène à tout à condition de grimper.

Toutes deux peuvent être traversées; l'une par un paquebot, l'autre par un tunnel.

Il est aussi dangereux de perdre pied dans la mer que sur la montagne.

Le meilleur nageur se tire difficilement d'une avalanche.

De même un alpiniste qui tombe à la mer n'a que faire de son expérience et de son alpenstock.

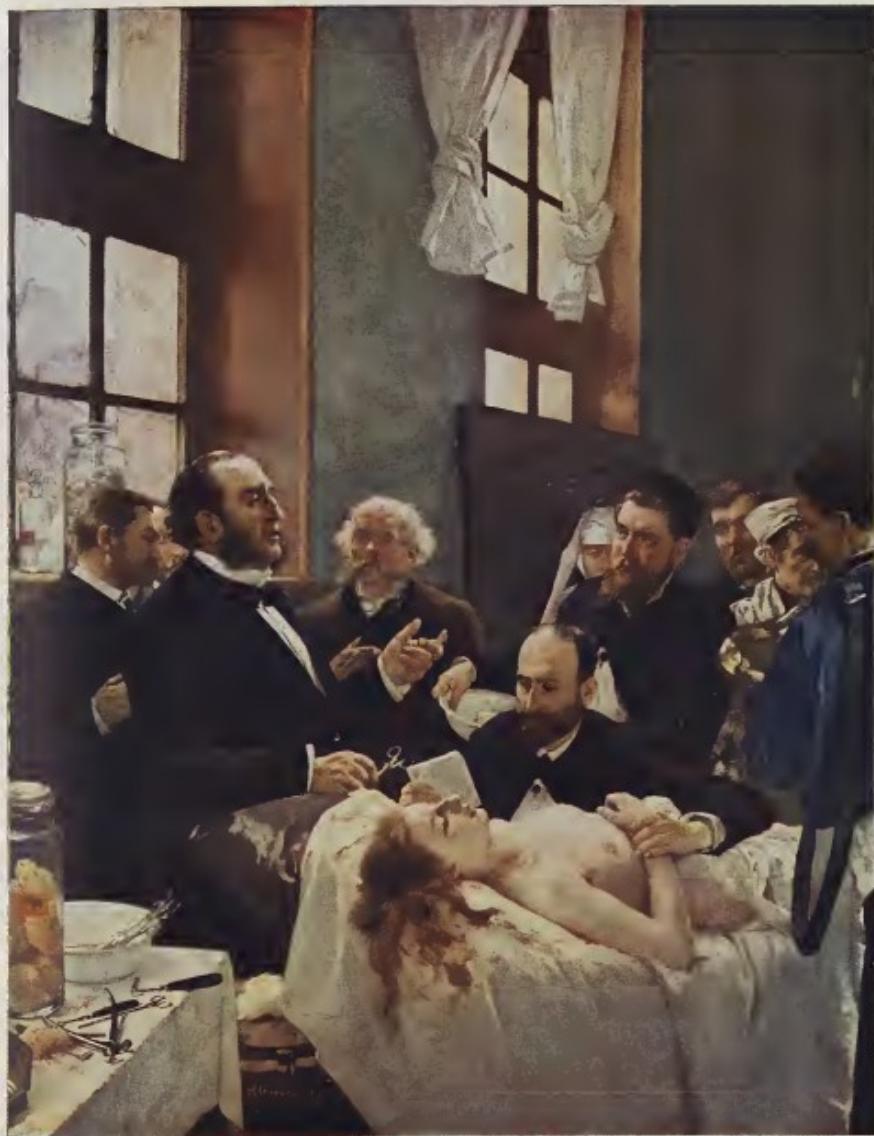
Les plus jolies villégiatures ne peuvent donner que ce qu'elles ont. Il ne faut pas leur demander davantage.

On pourrait parcourir pendant cent ans, et même plus, le littoral sans cueillir d'edelweiss, de même que l'on pourrait explorer le Mont Blanc jusque dans ses moindres crevasses sans trouver de crevettes.

Il faut aller à la mer si l'on aime mieux la mer, et sur la montagne si l'on préfère la montagne, sans s'acharner à donner des explications que personne n'exige et des raisons que personne ne demande.

Pour l'amour de Dieu, cessons de comparer des choses incomparables; chacun sa villégiature préférée, les intérêts des hôteliers seront bien gardés.

Miguel ZAMACOIS.



LE DOCTEUR PÉAN ENSEIGNANT À L'HÔPITAL SAINT-LOUIS

LA DÉCOUVERTE DU PINCEMENT DES VAISSEAUX

Tableau de H. GERVEX. — Membre de l'Institut de France.

Je connais bien LA CARNINE LEFRANCQ, c'est une excellente préparation et je la trouve très utile pour les malades qui ont un dégoût pour le lait, après les opérations abdominales.

Docteur J. BLAND-SUTTON, Professeur au Collège Royal des Chirurgiens de Londres,
Chirurgien du Chelsea Hospital for Women.

MONTMARTRE AU TEMPS DE CHARLES NODIER

Montmartre est, sans contredit, l'un des villages de la banlieue de Paris les mieux connus, les plus populaires. Je n'en voudrais pour preuve que les proverbes auxquels ce village a donné lieu et qui attestent la vieille

à la culture de la vigne. Les deux suivants s'appliquent aux personnes ignorantes, comparées à des ânes, qui se rencontraient fréquemment sur ces hauteurs portant de la mouture aux moulins. C'est au plâtre qu'on va chercher dans les car-



Phot. Grander.

VUE DE MONTMARTRE, PRISE DE LA PLAINE-SAINT-DENIS, VERS 1830

réputation dont il jouit. Voici quelques-uns de ces adages, de ces dictons populaires :

*C'est du vin de Montmartre,
Qui en boit pinte en restitue quatre.*

« C'est un devin de Montmartre qui devine les fêtes quand elles sont venues ».

« Je t'enverrai paître à Montmartre et boire au Marais ».

« Il y a moins de Paris à Montmartre que de Montmartre à Paris ».

Le premier de ces proverbes fait allusion à la qualité inférieure du vin qu'on recueillait sur ces carrières à plâtre, dont le terrain gypseux, formé de bancs de marne et d'argile, n'était pas propre

à la culture de la vigne. Les deux suivants s'appliquent aux personnes ignorantes, comparées à des ânes, qui se rencontraient fréquemment sur ces hauteurs portant de la mouture aux moulins. C'est au plâtre qu'on va chercher dans les car-

rières de Montmartre que le dernier proverbe fait allusion, parce qu'en revenant chargé de cette lourde provision, bêtes et gens marchaient beaucoup moins vite qu'en allant la chercher.

Grâce aux envahissements multiples que la grande ville a faits, Montmartre ne doit plus être considéré que comme un faubourg de Paris. Une fois sur le boulevard des Italiens, le promeneur qui désire connaître cette butte célèbre, dont il aperçoit la cime au-dessus de la petite église Notre-Dame-de-Lorette, n'a qu'à monter devant le passage de l'Opéra dans un omnibus; en peu d'instant, cette voiture le conduit vers le nord, à la barrière Blanche, et il touche aux premières maisons de Montmartre. Mais ce n'est pas là qu'il

CARNINE LEFRANCO

PUR SUC DE VIANDE DE BOEUF CRUE CONCENTRÉ

SOUS FORME DE SIROP DE SAVEUR AGRAÉABLE

ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



FUMOUZE

78, Faub. Saint-Denis
PARIS

CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

doit s'arrêter : en suivant vers la gauche une rampe assez raide, qui serpente aux flancs de la colline, le promeneur atteindra bientôt le sommet où le tableau singulier qu'il aura devant les yeux le dédommagera de sa course. En effet, presque sous ses pieds, il verra Paris, dont les bruits immenses, indéfinissables, viendront aussi frapper son oreille. Un spectacle curieux, c'est de gravir les hauteurs de Montmartre quand ces épais brouillards, fréquents sous notre ciel, obscurcissent la lumière du soleil jusque vers le milieu du jour. Vous montez sans même apercevoir ces moulins fameux qui tournent depuis tant de siècles à tous les vents ; puis, soit à droite, soit à gauche, vos regards sont arrêtés par une brume épaisse à travers laquelle une lueur rougeâtre se distingue à peine. Peu à peu cette lueur augmente, l'air fraîchit, la brume se dissipe et dégénère en gouttes d'eau imperceptibles ; le disque du soleil, éclatant de mille feux, s'élargit dans les airs, et le voile qui cachait l'horizon se lève comme le rideau d'un théâtre. Tout à coup, se déroule vers la droite un assemblage immense, singulier, indéfinissable, de palais, de dômes, de clochers, de maisons, de bâtiments de toutes sortes qui vous révèlent que Paris, le grand Paris est là devant vous ! Ce n'est pas un paysage, car l'œil n'y aperçoit ni prairies, ni nappes d'eau ; à peine quelques bouquets d'arbres viennent-ils y rappeler la verdure ; c'est un panorama admirable. L'œil s'arrête sur cet assemblage confus, l'esprit reste pensif, inquiet, et l'on réfléchit à tout ce que renferme de grandeur et de misère, de destinées glorieuses et triomphantes, de souffrances et de malheurs inconnus, cette cité immense, cette cité modèle.

Depuis une époque très reculée, l'église haute de Montmartre et la chapelle située au pied de la colline étaient le but de processions fréquentes de la part de différentes églises de Paris ; parmi les anciennes stations du clergé de la métropole, en carême, on trouve la chapelle de Sainte-Marie de l'église de Montmartre. Pendant l'hiver de 1392, un spectacle singulier fut offert aux regards du peuple de Paris : déjà il commençait à connaître la triste destinée de son roi bien-aimé, atteint d'une maladie mystérieuse, que le démon semblait avoir soufflée dans tout son être : on vit

partir de l'hôtel Saint-Paul les seigneurs de la Cour, les princes du sang en habits de deuil et pieds nus, précédés par le clergé du palais. Au milieu des princes, sur un cheval noir, était assis le pauvre roi, le teint pâle, l'œil égaré, n'ayant plus de sourire pour répondre aux acclamations de la foule, qui, triste, épouvantée, se pressait sur son passage.

Charles VI, disait-on, se rendait, malgré les rigueurs de la saison, à la chapelle des Martyrs, au bas de Montmartre, pour y remercier Dieu d'un grand malheur auquel il avait échappé. Chacun se répétait tout bas que le roi de France était au nombre des seigneurs qui, peu de jours auparavant, dans l'hôtel de la reine Blanche, avaient vu le feu prendre au déguisement d'hommes sauvages qu'ils n'avaient pas craint de revêtir pour danser aux secondes noces d'une certaine veuve, dame de la maison d'Orléans. La veille, un service funèbre avait été célébré en l'honneur des deux gentilshommes victimes de ce déplorable accident. Charles VI, tout surpris encore de la commotion violente qu'il avait ressentie, jetait sur la foule un regard indéfinissable, dans lequel on pouvait lire tous les malheurs qui ont signalé son règne.

Montmartre est, aujourd'hui, une commune très considérable. Elle est surtout fameuse par ses cabarets, ses carrières à plâtre et ses moulins à vent. Les meuniers de l'endroit vendent à boire au peuple du faubourg qui s'en va, durant la belle saison, festoyer parmi les champs et les vignes. Je ne dois pas oublier un établissement digne de la reconnaissance publique : c'est l'Asile de la Providence, hospice particulier, dans lequel sont entretenus, aux frais des membres de l'association de la Providence, des vieillards et des orphelins. Aux portes de Paris, se trouve aussi le cimetière de Montmartre, le plus ancien de tous ceux qui furent ouverts en dehors de la capitale à la fin du siècle dernier. Pendant la première révolution, on le nommait Champ du Repos. Formé sur des carrières à plâtre, ce cimetière est composé d'une vallée profonde environnée de trois collines plantée d'arbres verts et de romarin ; il ne manque pas de sites pittoresques, que les monuments funéraires qu'il renferme varient à l'infini.

Charles NODIER (1840).

LA Carnine

Lefrancq

est le plus remarquable tonique de l'estomac et de l'intestin

c'est aussi le meilleur remède des dyspepsies et des entérites rebelles

stances

Paul Bourget

« Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme ;
Car l'âme est immortelle, et la vie est un jour. »
Pourquoi devant ce ciel que le couchant enflamme
Me suis-je souvenu de ces deux vers d'amour ?

Si celle dont je rêve était ma fiancée,
Comme je lui dirais ces vers que j'aime tant,
Comme elle en comprendrait la sublime pensée,
La langueur pénétrante et le charme attristant !

« Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme. »
— Ton âme, mot si vague, et cependant si doux
Si pur, lorsqu'il est dit par des lèvres de femme
A l'amant qui se meurt de tendresse, à genoux !

S'il existait un mot plus pur, plus doux, plus tendre
C'est celui-là qu'à l'heure où le soleil s'endort,
Des lèvres que je sais mon cœur voudrait entendre,
Lorsque tout l'horizon se vêt d'opale et d'or.

« Appelle-moi ton âme... » Il est suave et triste.
Ce cri d'amour : « Ton âme... » Et sais-je seulement
Si l'âme est immortelle et si cette âme existe ?...
Pourtant je ne dirai jamais que ce cri ment.

Oui ! Quand je serais sûr que le mot d'autre-tombe
N'est rien que le néant et l'oubli d'ici-bas,
Toujours je te dirais, lorsque le soleil tombe :
« Appelle-moi ton âme, et ne mentirais pas. »

« Ton âme... » Quelque chose en toi de si céleste
Qu'aucun terrestre ennui ne le saurait flétrir;
Quelque chose à jamais fidèle et qui me reste :
— Le serment qu'un sincère amour ne peut mourir,

Tout ce que j'ai senti dans mes beaux jours d'enfance
Lorsque l'orgue enchantait mon cœur simple et pieux,
Toute l'ancienne extase et toute l'innocence
Revivent dans ces mots profonds comme les cieux.

« Appelle-moi ton âme. » Hélas ! Quand donc pourrai-je,
Te tenant embrassée et les yeux dans tes yeux,
Comme un magicien prononce un sortilège,
Te répéter ces mots qui font qu'on aime mieux ?

Que ce soit donc bientôt, — et sur une colline,
Le soir, pour qu'en sentant s'en aller à leur tour
Ces instants enchantés d'émotion divine,
Je te dise tout bas : « Car la vie est un jour. »

C'est qu'il faut, pour goûter amèrement la vie,...
Sentir qu'elle s'écroule et ne reviendra plus;
Alors il naît en nous une âpre et sourde envie
D'être heureux pour les jours que nous avons perdus.

L'amant est plus ému, plus tendre la maîtresse;
Un alanguissement semble tomber des cieux;
Et la beauté du soir mêlée à leur ivresse
Fait couler lentement les larmes de leurs yeux.



VENISE. — SAINT-GEORGES-MAJEUR AU CLAIR DE LUNE
Tableau de Félix Ziem (1821-1911) — Ecole Française
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LA VILLE DE PARIS (petit Palais).



PORTRAIT DE JEUNE FILLE Photo Braun.
par FRAGONARD (1732-1806)

DE L'AMOUR

L'amour est l'acte suprême de l'âme et le chef-d'œuvre de l'homme. Son intelligence y est, puisqu'il faut connaître pour aimer; sa volonté, puisqu'il faut consentir; sa liberté, puisqu'il faut faire un choix; ses passions, puisqu'il faut désirer, espérer, craindre, avoir de la tristesse et de la joie; sa vertu, puisqu'il faut persévérer, quelquefois mourir, et se dévouer toujours.

LACORDAIRE.

LES PREMIERS NUMÉROS DE "CHANTECLAIR"

Nous recevons journallement, de la part de M.M. les Médecins qui s'intéressent à « Chanteclair », des demandes de numéros qui manquent à leur collection.

Malheureusement, il ne nous est pas toujours possible de leur donner complète satisfaction, car l'édition d'un certain nombre de numéros des premières années est complètement épuisée; quelques-uns de ces derniers sont même introuvables.

Aussi, la Direction de la Revue « Chanteclair » offre-t-elle aux personnes qui pourraient nous les procurer :

3 fr. par ex., pour les N° 6, 53, 55.

2 fr. par ex., pour les N° 1 à 5, 8, 14, 47, 51.

ANGLICISME

Tout le monde sait que nous appelons « Smoking » le veston de soirée à revers, plus familier et plus intime que l'habit noir et qui se porte là où ce dernier n'est pas de rigueur, notamment aux dîners, au restaurant, au théâtre, etc.

Si la coupe et la forme du vêtement nous viennent tout droit d'Angleterre, son appellation est toute d'invention française, car ce que nous avons baptisé « Smoking » participe présent du verbe « to smoke » — fumer — s'appelle de l'autre côté du détroit, « dinner jacket » et ne s'est jamais appelé autrement.

« Dinner jacket » — jaquette de diner — correspond d'ailleurs fort bien à l'usage auquel ce vêtement est destiné.

Quant à « Smoking » il est à mettre avec tant d'autres mots que nous avons été dénicher, Dieu sait où, sous prétexte de sacrifier à la manie de l'anglicisme qui dure chez nous depuis le milieu du XVII^e siècle.

Une autre invention franco-anglaise, plus jolie encore que « smoking » est « footing ». « Footing » dans la langue française est supposé vouloir dire, marche, promenade; vous rencontrez tous les jours d'aimables snobs qui vous déclarent sans rire qu'ils ont fait une heure de « footing » le matin aux Acacias ou ailleurs, c'est une hérésie !

« Footing » en anglais veut dire pied, dans le sens de position, situation — je suis sur le même pied que vous, etc., — il n'a jamais voulu dire autre chose et prétendre en faire, pour désigner un sport, une locution sportive comme « cycling », « yachting », « rowing » golfing » etc., c'est ignorer les premiers éléments de la langue anglaise et jouer au gentleman comme le bon bourgeois parvenu de Molière jouait au gentilhomme — cela fait sourire.

(*Interm. des Chercheurs et carteux*).

Pas d'appétit!

LA CARNINE

LEFRANCO

est particulièrement indiquée chez les personnes qui s'alimentent mal ou insuffisamment et sont, de ce fait, menacées de déchéance physique. Elle ramène TOUJOURS l'appétit dès le 1^{er} Flacon.



ESCLAVE D'AMOUR ET LUMIÈRE DES YEUX

(*Abd-el-Gheram e Nour-el-Ain*) Légende Arabe.

Tableau de E. DELACROIX — Ecole Française — Photo des couleurs.

SI VOUS AVEZ UN SUJET FATIGUÉ, DÉLABRÉ, USÉ MÊME,
SOUMETTEZ-LE A LA CARNINE LEFRANCQ
et vous serez frappé de la grande amélioration qui se produira
DÈS LES PREMIERS JOURS

P40327



CHANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
 ROMAINVILLE (Seine)
 Téléphone : NORD 26-7810

DIX-HUITIÈME ANNÉE

N° 180
 AOUT-SEPTEMBRE 1923

ABONNEMENT

UN AN . . .	FRANCE . . . 18 Fr.
	ÉTRANGER . . . 20 Fr.

LE NUMÉRO . . . UN FRANC

LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX ET SES ORIGINES

Le plus ancien document que l'on possède sur l'enseignement de la médecine à Bordeaux remonte à l'année 1411, et se trouve consigné dans le registre du Collège des Médecins à la date de 1756, dans les termes suivants :

« En l'Assemblée générale des Bourgeois, plusieurs choses furent arrêtées en forme de loy, entre autres, que celui qui voudrait faire profession de Médecine en la dicté ville, après avoir proposé des thèses médicinales, serait tenu de répondre en public, et, étant trouvé capable par le jugement des docteurs, prêter le serment par devant les maires et jurats ».

L'enseignement de la médecine était donc alors très rudimentaire. En réalité, de 1441 à 1624, à l'Université de Guienne, un seul professeur y faisait des cours officiels, et de 1624 à 1793, il n'y en eut encore que deux.

L'enseignement était il est vrai, complété par des membres agrégés du Collège

des Médecins et de la Corporation des Chirurgiens. De là, comme on le pense bien, des conflits incessants.

Le Collège des Médecins de la ville de Bordeaux, était un corps composé de tous les médecins exerçant dans la ville, et liés par serment au service de ses habitants.

Pour être agréé au Collège des Médecins, il fallait: 1^e Être docteur en médecine; 2^e Avoir exercé pendant deux ans au moins dans quelque lieu du ressort du Parlement; 3^e Être catholique, apostolique et romain, avoir des mœurs irréprochables; 4^e Être admis, après enquête, à se présenter; 5^e Subir dans l'espace de deux ans, six examens, dont le premier et le dernier avaient lieu à l'Hôtel de Ville en présence du maire et des jurats et d'un nombreux public.

D'autre part, la Faculté de Médecine, qui faisait partie de l'Université créée par une bulle



PROFESSEUR X. ARNOZAN
 de la Faculté de Médecine de Bordeaux.
 Président du xv^e Congrès de Médecine 1923.

du pape Eugène IV, le 7 juin 1441, paraît n'avoir eu

CARNINE LEFRANCQ - RECONSTITUANT ÉNERGIQUE
 UN SEUL FLACON - Marqué 12 fr. 50 - SUFFIT POUR DONNER
 DES RÉSULTATS APPRECIABLES, CE QUI ENCOURAGE LE MALADE

qu'un rôle bien effacé au milieu des autres facultés. Dans les assemblées elle prenait rang après la Faculté de Théologie et la Faculté de Droit, et avant la Faculté des Arts.

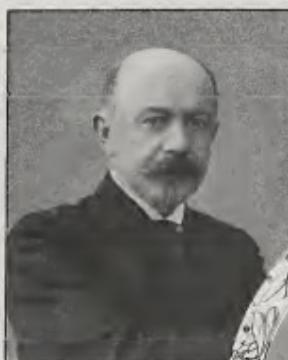
Dès 1749, on trouve que le Collège de Médecins se plaint

Jusqu'en 1615, ils ne touchaient aucun « gage ». A partir de 1615, ils reçurent un traitement de 200 livres. Aussi ne se consacraient-ils pas exclusivement à leur enseignement. Quelques-uns même, oubliant leurs devoirs vis-à-vis des élèves, négligeaient leurs cours, et se préoccupaient davantage de leurs intérêts privés que de leurs fonctions universitaires.

Un scandale relatif à l'histoire d'un jardin botanique, acheté en 1630 pour servir à la démonstration des plantes médicinales et qui ne renferma jamais que des plantes potagères, en est un signe caractéristique.

Cependant il ne faudrait pas méconnaître les services rendus à la cause

de l'enseignement par l'ancienne Faculté de Médecine de Bordeaux. Si quelques-uns de ses membres furent peu zélés, la plupart furent des hommes dévoués au culte de la science, jaloux de leur indépendance, et sachant défendre, avec dignité, l'honneur et les privilégiés du corps auquel ils



PROFESSEUR SIGALAS
Doyen de la Faculté de
Médecine de Bordeaux

de la durée du cours d'anatomie, qui n'est que de dix jours ; et il demanda la nomination de nouveaux professeurs, proposant d'ailleurs l'érection du Collège en Faculté, ou plutôt la fusion des deux corps, qui eut eu pour conséquence l'augmentation du nombre des professeurs.

En 1756, cette fusion était décidément refusée par le Chancelier. Le recrutement des deux professeurs de la Faculté n'était d'ailleurs pas toujours facile ; car, bien que les chaires fussent livrées à la dispute, c'est-à-dire au concours, elles n'étaient pas toujours occupées par ceux des concurrents qui avaient fait les meilleures épreuves. Ainsi, en 1757, deux chaires ayant été disputées par neuf candidats que le jury avait classés dans l'ordre suivant : Caze, Doazan, Barbeguière, Castel, Betbeder, O'Sullivan, etc., le Roi, sans tenir compte du classement du jury, nomma Betbeder et Caze. Cela n'était pas fait pour encourager les concurrents évincés à préparer de nouveaux concours.

En outre, les professeurs de la Faculté recevaient une rétribution insuffisante.



PROFESSEUR BERGONIE
de la Faculté de Médecine
de Bordeaux.



PROFESSEUR R. CRUCHET
de la Faculté de Médecine
de Bordeaux.

appartenai-

Parmi

les mème

cins de

cette an-

cienne

Faculté

dont le

nommé-

sité d'

être

conservé,

nous devons citer : L'ANGEVIN PICOT, professeur en 1572, dont l'ouvrage « De Animorum Natura Morbis » a fait considérer son auteur comme un précurseur dans l'étude des maladies de l'esprit ;



En plus de sa valeur alimentaire, on doit ne pas oublier la réelle valeur opothérapeutique du Suc musculaire, qui semble agir autrement que par la valeur énergétique qu'il apporte, et qui le fait souvent préférer à la Vionde crue elle-même, malgré sa moindre valeur alimentaire.

- OPOTHÉRAPIE -

Paul CARNOT, Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux

..... Or, il nous a été permis de constater que la CARNINE LEFRANCQ est parfaitement tolérée, et aussi qu'elle possède une EFFICACITÉ THÉRAPEUTIQUE RIGOUREUSEMENT COMPARABLE à celle du suc musculaire froid. -

HOPITAL DE VILLEPINTE,
Extrait du Rapport du Dr LEFEVRE, Médecin en Chef

PARIS. — MUSÉE DU LUXEMBOURG.



RETOUR DES CHAMPS

Tableau de J. A. MUENIER. — École Française.

ANOREXIE



CARNINE LEFRANCO

ramène toujours l'appétit
dès le premier flacon

Pierre DESAULT qui enseigna à l'Université de 1711 à 1713, dont les dissertations sur la goutte, la pierre, la rage, les maladies vénériennes et surtout la phthisie sont d'un précurseur d'indiscutable talent : et Jean-Baptiste SILVA, qui fut médecin de Louis XV. Il paraît qu'au début du XVIII^e siècle sévissait à Bordeaux une maladie nerveuse avec crises convulsives auxquelles toutes les femmes étaient sujettes.

les moins du trésorier de l'Université (le *noble*, monnaie anglaise, valait environ 23 fr. 70). Quarante heures avant l'examen, les questions à traiter étaient données au candidat. Il était recommandé aux juges d'être comme des pères pour les étudiants, de les traiter avec douceur et charité.

Les bacheliers, avant d'être reçus, juraient de ne se faire recevoir licenciés ou docteurs que dans l'Université de Bordeaux ; enfin tous les gradués promettaient que, s'ils arrivaient à des honneurs, des dignités ou des offices, ils favoriseraient de tout leur pouvoir la conservation et l'augmentation de l'Université.

Nous avons dit que la Faculté de Médecine et le Collège des Médecins étaient deux corps absolument distincts et presque toujours ennemis. Les professeurs de la Faculté, pour avoir le droit d'exercer la médecine à Bordeaux, étaient eux-mêmes obligés de se faire agréger au Collège des Médecins.

D'autre part, le Collège, au milieu de ses nombreux priviléges, avait celui de nommer, tous les deux ans, quatre professeurs, deux pour faire les leçons des médecins, un pour les leçons des chirurgiens, un quatrième pour celles des apothicaires. Ces leçons, qui étaient d'ailleurs fort irrégulières,

se faisaient dans le même local que celles des professeurs de la Faculté, mais à des heures différentes. Des discussions assez fréquentes avaient lieu à l'occasion de ces leçons et l'on vit, par exemple, le professeur Maure faire interdire deux fois à deux compagnons chirurgiens l'accès des cours institués pour eux.

En réalité, si la collation des grades était bien réservée à l'ancienne Faculté, l'enseignement était bien partagé entre la Faculté et le Collège des Médecins.

Et cet enseignement revenait aussi pour une part, à la Communauté des Chirurgiens. Mais les aspirants chirurgiens candidats à la maîtrise, formaient un groupe qui n'avait rien de commun avec les étudiants de la Faculté.

« Pour se présenter à la maîtrise, il fallait : être de la religion catholique, apostolique et romaine,



BORDEAUX. — LA FACULTÉ DE MÉDECINE ACTUELLE.

Ayant examiné un grand nombre de ces malades, Silva, au moment de s'en aller, prit un air très grave, et confia avec autorité à l'oreille d'un bavard influent : « Cette maladie n'est pas une affection nerveuse : c'est le mal caduc ». Comme il l'avait prévu, le bavard bavarda. Et à cette nouvelle, qui se répandit dans la ville comme une traînée de poudre, les crises cessèrent aussitôt, personne plus ne se souciant d'avoir le *Mal caduc*.

Les étudiants devaient d'abord subir un examen particulier pour obtenir le grade de bachelier, mais, auparavant, on les soumettait à une enquête sur leur vie et mœurs, et après jugement favorable, ils étaient présentés au Chancelier et ensuite au Recteur de l'Université qui, l'un après l'autre, devaient leur accorder la permission de subir l'examen. Avant de le passer, le candidat devait déposer dix *nobles* d'or dans

lières, se faisaient dans le même local que celles des professeurs de la Faculté, mais à des heures différentes. Des discussions assez fréquentes avaient lieu à l'occasion de ces leçons et l'on vit, par exemple, le professeur Maure faire interdire deux fois à deux compagnons chirurgiens l'accès des cours institués pour eux.

En réalité, si la collation des grades était bien réservée à l'ancienne Faculté, l'enseignement était bien partagé entre la Faculté et le Collège des Médecins.

Et cet enseignement revenait aussi pour une part, à la Communauté des Chirurgiens. Mais les aspirants chirurgiens candidats à la maîtrise, formaient un groupe qui n'avait rien de commun avec les étudiants de la Faculté.

« Pour se présenter à la maîtrise, il fallait : être de la religion catholique, apostolique et romaine,

CHEZ LES BACILLAIRES
LES PLUS ANOREXIQUES

LA CARNINE LEFRANCQ

SE CONDUIT COMME UN SERUM MUSCULAIRE ANIMÉ ET VIVANT,
AUGMENTANT RAPIDEMENT LES FORCES & LE POIDS DES MALADES
GRACE A SES NUCLEOPROTEIDES, A SES VITAMINES, ET A SA
RICHESSE NATURELLE EN LÉCITHINE ET EN
PRINCIPES MARTIAUX.

et avoir au moins vingt-deux ans; être fils de maître, ou être resté pendant deux ans en qualité d'apprenti ou d'élève chez quelque maître de la ville, ou de quelque autre où il y eut un lieutenant du premier chirurgien, et une Communauté en forme, et avoir travaillé de plus chez les maîtres ou dans les hôpitaux durant trois ans après son apprentissage, ou avoir exercé la chirurgie pendant six ans dans les hôpitaux de l'armée ou dans quelqu'un des principaux hôpitaux du Royaume. Chaque aspirant devait être assisté d'un conducteur qu'il pouvait choisir parmi les maîtres de la Communauté ayant au moins six ans de maîtrise. Ce conducteur était chargé de guider l'aspirant dans tout ce qu'il avait à faire.

La somme à payer pour les droits des divers examens était très élevée, et dépassait treize cents livres, sans compter les droits payés à chacun des maîtres présents à l'examen, et qui variaient de trente sous à deux livres par maître, les jetons et les gants à donner aux maîtres présents à la

prestation de serment, les droits à payer à la ville, etc., de telle sorte que l'on peut, sans exagération, estimer à deux mille livres le prix de la réception à la maîtrise.

Cette Ecole de chirurgie bordelaise brilla d'un vif éclat : on voit ainsi un chirurgien bordelais, LOTSEAU, mandé en 1598 auprès du roi Henri IV, atteint d'une maladie de l'urètre qui l'empêchait d'uriner, et le guérir par un procédé particulier. Une autre cure non moins merveilleuse, est celle qui fut opérée par Jean MINOLOUSAUX sur la personne du Cardinal de Richelieu qui, revenant du Languedoc, en 1632, s'arrêta

à Bordeaux souffrant d'une rétention d'urine dont il avait pensé mourir. Son fils, Simon MINOLOUSAUX, pratiqua lui-même l'opération du trépan en 1672.

Mais c'est principalement durant la première moitié du XVIII^e siècle, sous l'impulsion de Montesquieu, qui ne dédaignait pas de discourir sur la médecine, que la médecine et la chirurgie suivirent un mouvement ascensionnel des plus intéressants. Entre 1717 et 1719, on discutait, à l'Académie des Belles-Lettres, Sciences et Arts de Bordeaux, sur l'ivresse, sur les fièvres intermittentes ; on examinait les pièces d'un enfant né sans cerveau, des cerveaux de mouton ; on regardait au microscope les fibres de cuisses de poulet ; un discours sur l'usage des glandes rénales, écrit de la main de Montesquieu et prononcé le 25 août 1718, nous a été conservé (Histoire de la Médecine à Bordeaux, par René CRUCHER, in Journal de Médecine de Bordeaux, 20 sept. 1923).

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, quelques

découvertes sont à signaler. DUPONT traite les plaies de poitrine en 1755 ; MESTIVIER décrit la première observation d'appendicite en 1757 ; LAFOURCADE fils guérit les plaies larges de l'abdomen en 1764 ; Louis BERANGER opère, vers 1760, la cataracte par une méthode qui lui est personnelle ; Guillaume MARTIN guérit la hernie par la cure sanglante ; GUERIN invente, en 1785, un procédé de la taille, qui ne tarde pas à devenir classique et fait connaître une méthode nouvelle de traitement de la fistule à l'anus. C'est vers cette époque que naît François MAGENDIE, le



BORDEAUX. — LA PORTE DE LA GROSSE CLOCHE

SUC CONCENTRÉ

DE VIANDE DE BOEUF
CRUE

Présente sous forme de Sirop
inalterable

Préparé à FROID et dans le VIDE
NI SANG, NI ALCOOL

Usine Modèle sur 12,000 mètres carrés
ROMAINVILLE, près PARIS

CARNINE
LE PLUS
RAPIDE
LE PLUS ÉNERGIQUE

RECONSTITUANT
LEFRANCQ

MALADIES DE POITRINE
ANOREXIE - FAIBLESSE
ANÉMIE - CHLOROSE
CONVALESCENCES
- NEURASTHÉNIE -
MALADIES DE L'ESTOMAC
ET DE L'INTESTIN

DÉPÔT GÉNÉRAL :
FUMOUZE, 78, FAUB. ST-DENIS, PARIS

célèbre physiologiste, fils d'un chirurgien réputé de Bordeaux.

Le décret du 15 septembre 1793 supprima comme on sait, les Collèges et les Facultés. C'est alors qu'à Bordeaux, deux écoles furent fondées presque simultanément : l'une par Moulinié, professeur au Collège des Chirurgiens, officier de santé, école qui devint plus tard l'École de Saint-Côme; l'autre par le Gouvernement et l'Administration hospitalière de l'Hôpital Saint-André. Mais tandis que l'École de Saint-Côme prospérait, celle de Saint-André devait végéter misérablement.

Aussi, en 1820, l'idée commence-t-elle à se faire jour, de fusionner les deux Écoles rivales. En 1829, cette fusion était réalisée, par la loi du 26 mars.

La nouvelle Ecole conservait le nom d'Ecole royale secondaire de Médecine. Dix chaires étaient instituées : 1^e Anatomie et Physiologie; 2^e Pathologie générale et externe; 3^e Opérations et appareils; 4^e Clinique chirurgicale; 5^e Accouchements, Maladies des femmes et des enfants; 6^e Pathologie interne; 7^e Clinique médicale; 8^e Hygiène et médecine légale; 9^e Thérapeutique et matière médicale; 10^e Histoire naturelle médicale.

On devait faire un cours de chimie et de pharmacie quand les ressources de l'Ecole pourraient suffire aux frais des leçons.

La chaire de clinique médicale était réservée à un des médecins de l'Hôpital; la clinique chirurgicale au chirurgien en chef. La Commission des Hospices donnait des salles de l'Hôpital Saint-André pour la clinique et des cadavres pour le professeur d'anatomie et d'opérations.

La fusion des deux Écoles réalisait un grand progrès en réunissant toutes les bonnes volontés. L'ancienne Ecole de Saint-Côme y gagnait les

cours cliniques qui lui manquaient, l'Ecole de Saint-André les cours théoriques qui lui faisaient défaut et un local approprié pour les divers services.

Voici quelle fut la composition de l'Ecole après son organisation définitive :

BRULATOUR, Directeur.

Professeurs :

GINTRAC, Anatomie et Physiologie;
DUPUCH-LAPOINTE, Pathologie externe;
BRULATOUR, Opérations et appareils;
MABIT, Pathologie interne;
DE SAINCRIC, Hygiène et Médecine légale;
LAPEYRE, Accouchement;
CONILH, Thérapeutique et matière médicale;
DARGELAS, Histoire naturelle;
DUTROUILH, Clinique interne;
GINTRAC, Clinique externe.

La loi du 8 décembre 1874 établit enfin à Bordeaux une Faculté mixte de Médecine et de Pharmacie, mais l'Ecole de Médecine continua à fonctionner dans les limites fixées par le Règlement d'Administration publique du 22 août 1854 jusqu'au 16 juin 1878, époque à laquelle la Faculté de Médecine fut définitivement constituée.

C'est la perte de Strasbourg et de sa Faculté qui servit, en l'occurrence, les intérêts de Bordeaux, puisqu'il avait été décidé, après la guerre, de créer de nouvelles Facultés, et que les demandes de Lyon, Bordeaux, Nantes et Lille avaient été d'abord prises en considération.

Le 3 juillet 1877, M. Vallenot présentait au Conseil Municipal, au nom des Commissions réunies de l'Instruction publique et des Travaux publics, un rapport sur les plans de construction de la Faculté, et un crédit de 1.500.000 francs était voté pour les travaux.

Provisoirement, on devait installer dans la Caserne Saint-Raphaël et dans l'Hôpital Saint-

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LA VILLE DE PARIS (*Petit Palais*)



JEUNE FEMME SUR LA DUNE

Tableau de Pierre CARRIER BELLEUSE. — Ecole Française.

André les cliniques, les laboratoires, le grand amphithéâtre, les cabinets des professeurs et préparateurs, et divers services rendus nécessaires par la création de la Faculté.

Le 30 avril 1878, M. Gintrac était chargé des fonctions de doyen de la Faculté, et bientôt après était nommé professeur de clinique externe.

L'installation de la Faculté, fixée à la rentrée, eut lieu le 25 novembre. Elle se fit avec une grande solennité dans la salle des Concerts du Grand-Théâtre.

Elle fut présidée par le docteur Chauffard, Inspecteur général mais le docteur Gintrac, doyen, accablé par la maladie, ne put assister à la séance et prononcer le discours qu'il avait préparé.

Il devait quelques jours plus tard, être enlevé à sa famille et à ses nombreux amis; la jeune Faculté avait perdu son premier chef.

Sur ces entrefaites, la création d'une Faculté à Toulouse était décidée, et le remaniement qui devait en résulter dans les anciennes circonscriptions scolaires apportait un préjudice très sensible aux ressources de la jeune Faculté de Bordeaux.

Au début, la Faculté comprenait vingt et une chaires magistrales, mais bientôt deux chaires nouvelles lui étaient attribuées : la chaire de médecine expérimentale (1878) et la chaire de clinique ophtalmologique (1882).

Enfin un enseignement spécial pour les sages-femmes était institué le 22 mai 1882.

La construction du magnifique édifice destiné à la Faculté par la ville de Bordeaux marcha d'ailleurs avec une grande lenteur, et ce n'est qu'en 1888 que son état d'avancement permit de profiter du passage à Bordeaux du Président de la République pour en faire l'inauguration solennelle, le 28 avril.

Les trois premiers doyens de la Faculté de Bordeaux furent Gintrac, Denucé, retraité en 1885, et Pières.

Quant aux chaires magistrales, leurs titulaires étaient, au moment de l'inauguration de la Faculté, les professeurs dont les noms suivent :

DEMONS, Clinique interne; LANNELONGUE, Clinique externe; DUPUY, Pathologie interne; AZAM, Pathologie externe; VERGELY, Patho-

logie générale; de FLEURY, Thérapeutique MOUSSOUS, Clinique obstétricale; COYNE, Anatomie pathologique; BOUCHARD, Anatomie; ORÉ, Physiologie; LAYET, Hygiène; MORACHE, Médecine légale; BLAREZ, Chimie; JOLYET, Physique; MASSE, Médecine opératoire; GUILLAUD, Histoire naturelle; FIGUIER, Pharmacie; PERRENS, Matière médicale; BADAL, Ophtalmologie; VIAULT, Histologie (1).



BORDEAUX. — RUINES DU PALAIS GALLIEN (III^e Siècle)

Créée avec vingt et une chaires magistrales, cinq Cours annexes de clinique et quatre Conférences théoriques, soit trente enseignements, la Faculté de Bordeaux possède aujourd'hui trente et une chaires magistrales, vingt-sept agrégés et quatre chargés de cours, soit soixante-deux enseignements, sans parler du personnel auxiliaire des laboratoires et des cliniques.

Le nombre des étudiants, qui était de 315 en 1878-1879, s'est élevé à 1.244 en 1922-1923.

(1) Les documents dont cette notice est composée ont été empruntés, pour la plus grande part, à l'*Histoire de la Faculté de Médecine de Bordeaux*, par le docteur G. PERY, Bibliothécaire de la Faculté, in-8° de 438 pages; Paris, DOIN, 1888.

CARNINE LEFRANCQ
ALIMENT LIQUIDE
LE PLUS RICHE
ET LE MIEUX TOLÉRÉ



L'ANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-HUITIÈME ANNÉE
N° 181
OCTOBRE 1923

ABONNEMENT

UN AN.	{ FRANCE 18 Fr. ÉTRANGER 20 Fr. ***
LE NUMÉRO. . . . UN FRANC	

LA VIE D'UNE FEMME

Il est fort difficile d'être l'amie d'un grand homme, mais être l'épouse d'un génie est une destinée dont la gloire n'a de comparable que le danger. Mme Victor Hugo a subi ce sort redoutable, et avec une extrême dignité, elle fut le modèle des compagnes et des mères, après avoir été une fille irréprochable.

La vie de Mme Hugo fut faite de sacrifices, de dévouements, et de douleurs. Après avoir éprouvé toutes les amertumes d'une mère et d'une femme, elle s'éteignit à la veille du jour où le grand génie tyrannique auquel elle avait attaché sa vie, allait enfin, calme par l'âge, au faîte de la gloire, et devant l'écroulement de ses ennemis politiques, jouir, au retour de l'exil, d'une longue et splendide apothéose.

La mort la prit avant cette joie suprême.

Adèle Fouché, à seize ans, fut le premier, le grand amour de Victor Hugo, mais entre la date de leur aveu mutuel, avril 1819, et la date de leur mariage, près de quatre années s'écoulent durant lesquelles la jeune fille se trouve cruellement partagée entre l'obéissance qu'elle doit à ses parents, et l'amour qu'elle ressent pour un fiancé tendre, respectueux, mais passionnément amoureux et exigeant. Mme Hugo avait déclaré « qu'elle, vivante », le mariage ne se ferait pas. Les Fouché, braves gens, mais bourgeois et un peu mesquins, vexés, et abusant de leur autorité de parents et de l'affection de leur fille, firent subir une cruelle pression aux deux jeunes gens, pression dont



VICTOR HUGO A 25 ANS

LA CROISSANCE DES ENFANTS qui s'accompagne souvent d'amaigrissement et de faiblesse, est une cause d'inquiétude pour les familles. A la dose de 1 à 2 grandes cuillerées, la CARNINE LEFRANCQ constitue un suraliment incomparable :: DONT LES EFFETS SONT TOUJOURS TRÈS RAPIDES ::

l'infortunée Adèle eut à subir les plus irritantes conséquences, depuis le jour où il fut interdit de voir Victor, jusqu'au moment où, prête à épouser l'élu de son cœur, qui a, enfin, à grand' peine, obtenu le consentement de son père à son mariage, la jeune fiancée, se voit obligée de surveiller les couches de sa mère dont un tardif été de la Saint-Martin a porté des fruits.

Enfin, Adèle Fouché est devenue Mme Hugo, son mari lui a fait don d'un cachemire français, et elle passe sa lune de miel à Gentilly. Et, tout de suite, elle a un enfant, Léopold. Adèle est faible, sa santé certainement a été ébranlée par ces longues années de contraintes, de craintes, de joies passagères et de profonds désespoirs, toujours entre ses parents et son amour, et Adèle ne peut nourrir son premier-né qui meurt à trois mois. Un autre enfant vient remplacer le disparu. C'est une fille, Léopoldine. Cette fois, en dépit de sa santé défaillante, Adèle nourrit elle-même son poupon, et Léopoldine s'élève à merveille. A partir de ce moment, Mme Hugo est constamment occupée de ses enfants, Adèle, Charles, François, Victor, et le maître commence son ascension vers la célébrité. Il voyage, il travaille, il est accapré par des admirateurs. Adèle vit dans son ombre.

Nous ne pouvons passer sous silence le nouvel amour de Victor Hugo pour Mme Juliette Drouet, et la vie commune, presque sous le même toit, acceptée par Mme Hugo.

Ceci est le trait le plus éclatant de l'abnégation héroïque de l'épouse du grand homme, il ne peut être laissé dans l'ombre. Tous les malheurs devaient atteindre l'infortunée Mme Hugo. Cette fille, Léopoldine, à laquelle elle avait sacrifié sa santé, doit mourir noyée avec son mari Charles Vacquerie, à Villequier. Le Coup d'Etat envoie Victor Hugo en exil, sa femme l'accompagne et fait la navette entre Paris et Bruxelles, Paris et Jersey, pour voir des éditeurs, des amis fidèles à l'exilé. Un dernier

chagrin frappe la mère. Adèle devient folle, elle quitte sa famille pour suivre un officier anglais, à l'insu même de ce jeune homme, qui ne l'a nullement séduite... Mme Hugo ne reverra jamais sa fille.

Hugo continue son œuvre grandiose. *Les Misérables* ont paru, faisant dans toute l'Europe un tapage formidable. Mme Hugo y peut lire, magnifiées par le poète, les péripéties de leurs longues fiançailles ; elle peut y lire aussi tous les renseignements sur le Petit-Picpus, donnés à Victor Hugo par Mme Juliette Drouet qui fut élevée à ce couvent. *Les Travailleurs de la Mer* paraissent, les *Chansons des rues et des bois*, Paris s'inquiète du grand poète toujours au loin. Mme Hugo joue toujours, entre les amis parisiens et son mari, le rôle de trait d'union. On espère un retour prochain de l'exil, on entrevoit la chute de Napoléon III..., la pauvre femme ne devait pas voir ces événements ; elle devenait aveugle, sa santé était perdue, le 24 Juillet 1868 elle mourait.

Le poète la fit enterrer auprès de sa fille Léopoldine, à Villequier, et sur sa tombe il fit graver ces mots :

ADÉLE,

FEMME DE VICTOR HUGO

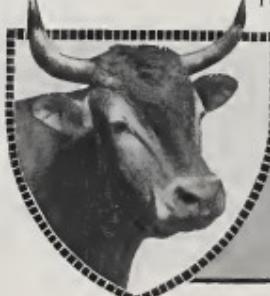
symbolisant, avec l'inconscience du génie, son droit de mari et d'homme sur cette créature, dont l'amour et le dévouement furent sans borne.

Lorsque l'on a fermé l'attachante biographie de Mme Victor Hugo, et en se rappelant les initiales pages où se trouvent narrés les premiers incidents de sa vie de jeune fille et l'amour de Victor s'imposant à elle, on ne peut s'empêcher de penser que, dans le simple et honnable milieu où le sort l'avait placée, la pauvre Adèle Fouché aurait trouvé certainement d'autres chances de bonheur en épousant un brave homme pareil à son père, au lieu d'unir sa vie au génie, si bon, si généreux qu'eût été Victor Hugo.

Gustave SIMON.



MADAME VICTOR HUGO
par Louis Boulanger



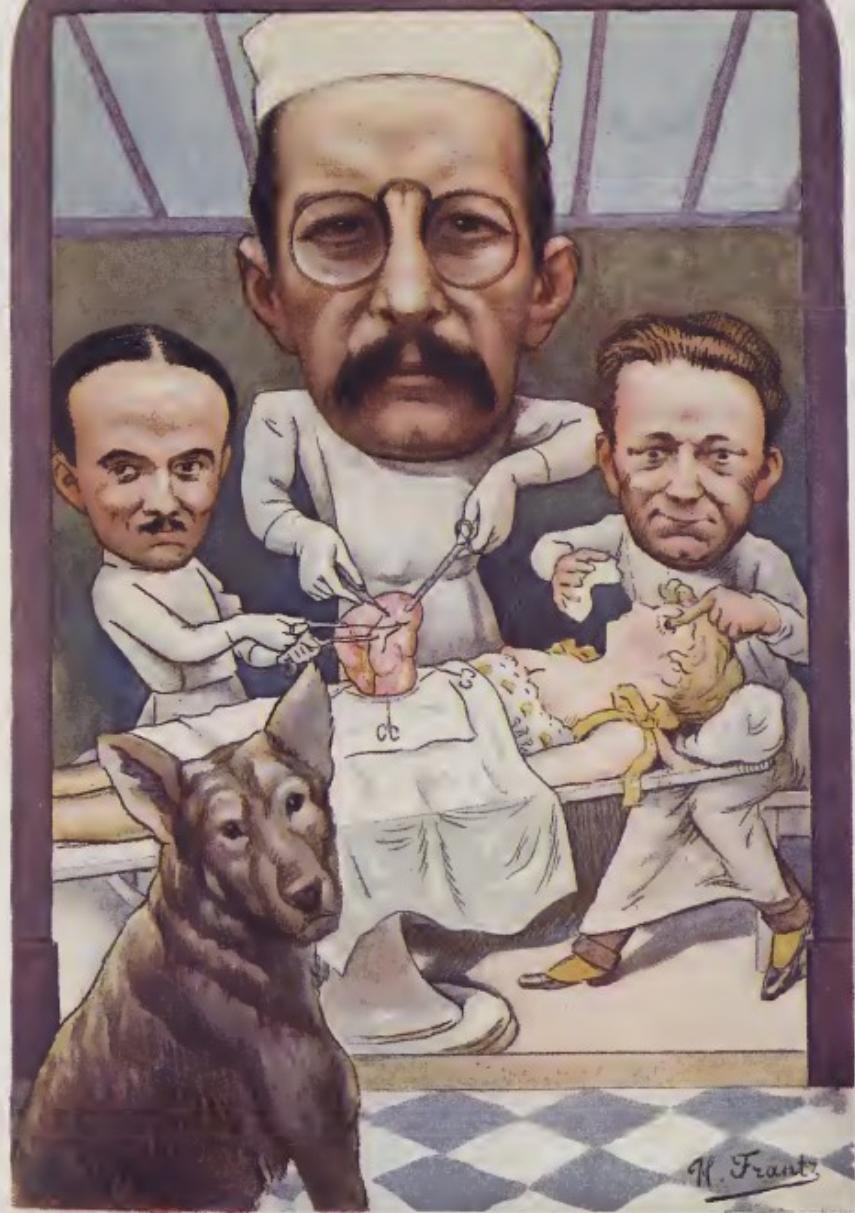
NOUS GARANTISONS que la CARNINE LEFRANCQ

ne contient NI SANG, NI ALBUMINE AJOUTÉE

mais SEULEMENT du Suc musculaire de Boeuf CONCENTRÉ

En solution sucre glycérinée.

ENTREE INTERDITE AU PUBLIC



Le Professeur Pierre DUVAL

A YEDDO

Nulle part la différence d'aspect n'est tranchée autant qu'au Japon, entre les gens du grand air et ceux du travail enfermé des villes. Au moins les paysans ont la vigueur, les belles formes dans leur petite taille, les dents blanches, les yeux vifs. Mais ces citadins d'Yeddo, ces boutiquiers, ces écrivains à l'encre de Chine, ces artisans étolés de père en fils par la production de ces petites merveilles de patience qu'on admire chez nous, quelle misère physique! Ils portent encore la robe nationale et les socques à patins, mais plus le chignon d'autrefois; quelques vieillards seuls l'ont conservé; les jeunes, ne sachant quel parti prendre pour leurs cheveux, ni longs ni courts, les laissent pendre, en mèches collées, sur leurs nuques pâles, et posent par-dessus des mèlons anglais.

Tous exténués, blêmes, abrutis, mes compagnons de tramway; lèvres ballantes; myopes pour la plupart, portant des lunettes rondes sur leurs petits yeux en trous de ville percés de travers, et sentant l'huile de camélia rancie, la bête fauve, la race jaune. Et pas une *mousme* mignonne ou drôle pour reposer ma vue... Comme je regrette, mon Dieu, de m'être fourvoyé dans cette voiture du peuple!

— La Saksa! Heureusement c'est fini, nous arrivons.

La Saksa, c'est-à-dire une haute et immense pagode, d'un rouge sombre, et une tour à cinq étages de même couleur, dominant un préau d'arbres centenaires tout rempli de boutiques et de monde. C'est un coin de vieux Japon ici, et un des meilleurs; il y a du reste, aujourd'hui même, un *matsouri* (c'est-à-dire une fête et un pèlerinage); — je m'en doutais : à la Saksa, c'est presque un *matsouri* perpétuel. Et des légions de *mousmes* sont là en belle toilette, des *mousmes* comiques et des *mousmes* jolies; dans tous ces beaux chignons, si bien lissés, qu'elles savent se faire, sont piquées des fleurettes fantastiques ne ressemblant à aucune fleur réelle; et, au bas de tous ces petits dos frêles et gracieux, dévîsés en avant par l'abus héréditaire de la révérence, des ceintures de couleurs très cherrées font de larges coques en forme d'ailes, — comme si des papillons énormes étaient venus là se poser.

Naturellement, il y a aussi de ces adorables troupes de bébés en grande tenue, qui abondent toujours au milieu des foules japonaises; des bébés graves dans de longues robes, se tenant par la main, s'avancant avec dignité en roulant

leur yeux retroussés de petits chats; et puis coiffés d'une manière indescriptible, qui fait sourire même longtemps après, quand on retrouve en souvenir leurs minois...

J'irai tout à l'heure, comme tout le monde, dans la pagode, saluer les dieux; mais je veux d'abord m'amuser moi aussi aux boutiques du préau, remplies de choses ingénieries et drôlatiques, de jouets étranges, de bibelots à surprise recéléant toujours, au fond, une grimace, une diablerie, — ou même une obscénité, imprévue et terrifiante...

Je m'arrête, avec des bébés nombreux devant un vieillard à chignon tout blanc qui est accroupi au pied d'un arbre: dans ses bras nus, décharnés et jaunes comme des bras de momie, il tient une caisse remplie d'images à deux pour un sou, et tous les bébés regardent, l'air captivé, recueilli. Il y a surtout un amour de petite *mousme* de six à huit ans, déjà pelignée en grand chignon à épingle comme une dame, qui se courbe pour mieux voir, les mains derrière le dos sur sa belle ceinture, et les yeux tout pensif.

Alors je me baisse, moi aussi, curieux de ce qui peut les intéresser à un tel point, tous ces innocents. — Oh! les pauvres petits! — Ce sont des danses de morts, sur papier de riz, plus épouvantables que celle d'Holbein; des squelettes qui

jouent de la guitare, d'autres qui gambadent, s'éventent, folâtent, lèvent les jambes avec des airs très évaporés... Je crois bien qu'elle avait de quoi être pensive, cette *mousme* mignonne! Moi, à son âge, ça m'aurait fait une peur affreuse.

De toute cette foule s'élève un bruissement de rires et de voix légères, beaucoup plus discret, plus poli, plus comme il faut que le brouhaha de nos foules françaises.

Le ciel au-dessus de nos têtes est bien un ciel d'hiver, d'un bleu pâli et froid. Les arbres de ce préau, qui sont très âgés et immenses, é�endent dans l'air leurs longs bras dépouillés, avec un peu les mêmes gestes que les squelettes dans les images de ce vieux. Au milieu de leurs branches, la tour à cinq étages se lève, svelte et étrange, dessinant sur la lumière froide d'en haut les cornes de ses cinq toitures superposées, tout le découpage de sa silhouette rougeâtre, d'une japonerie excessive. Et enfin le grand temple, hérisse d'autres cornes, et inégalement rouge, d'une couleur de sang qui aurait séché, occupe tout le fond du tableau, avec sa masse carrée, écrasante...

Pierre Loti, de l'Académie française.



UNE PAGODE A YEDDO

ANOREXIE



CARNINE LEFRANCQ

ramène toujours l'appétit
dès le premier flacon

LA LEGENDE DE ROBERT-LE-Diable

Une des plus curieuses figures qu'évoque la Normandie, est celle du duc Robert le Magnifique, plus connu sous le nom de Robert-le-Diable. Elle appartient à la légende autant qu'à l'histoire.

Robert était fils du duc Richard II de Normandie — d'aucuns disent Hubert — et de la fille du duc de Bourgogne. Ceci, c'est l'histoire. La légende ajoute que ses parents ne désiraient rien tant que d'avoir un fils. Mais leur espoir tardant à se réaliser ils perdirent patience. Le duc se récriait :

« C'est grand pitié que la plus pauvre servante de mes États puisse donner des enfants à son époux, et que l'épouse du duc n'en ait le pouvoir. Sans doute ne priez-vous assez le Seigneur et ne lui avez-vous point promis de lui consacrer le fils qu'il nous enverra. »

À quoi la duchesse, grandement mortifiée, aurait répondu dans l'empörtement de sa colère :

« Si Dieu ne me veut point bailler de fils, c'est au Diable que je le demanderai, et c'est à lui que je le consacrerai ! »

Quelques temps après, elle enfanta dans la douleur et comprit que Dieu la châtitait. L'enfant n'avait pas plu ouvert les yeux à la lumière qu'il commença de crier comme un possédé et de mordre les personnes autour de lui, lesquelles disaient n'avoir jamais vu pareil monstre en un âge si tendre.

Dès ses plus jeunes ans il se montra cruel. Les autres enfants le redoutaient et s'enfuyaient à sa vue, épouvantés, criant : « Voici le Diable ! Voici le Diable ! » Ce pourquoi ce surnom lui fut appliqué et lui resta. A sept ans le duc lui voulut donner un maître; Robert l'éventra d'un coup de son couteau. Quand il fut plus grand, son père, l'ayant voulu faire chevalier, dans le tournoi qui suivit la cérémonie, il se jeta comme un furieux sur les chevaliers et barons assemblés, en abattit trois, en mit à mal nombre d'autres, rompant à qui les bras, à qui la cuisse, à qui la tête. Lorsqu'il ne resta plus personne au champ clos, il s'en alla par le pays, et commença de

plus mal agir. Il pillait, tuait, rançonnait, déclarait la guerre aux églises et aux couvents. Son père envoya des gens pour le prendre : il leur creva les yeux. Il se retira dans un bois ténébreux, s'y fit construire un formidable château-fort et continua de détruire et de ravager autour de lui. Cependant, ses compagnons mêmes, excédés de sa méchanceté, l'abandonnaient. Alors il eut honte de ses crimes.

Son père était mort, il se mit en chemin pour obtenir le pardon de sa mère, qui vivait dans les larmes, au château d'Arques. En l'apercevant, la duchesse se jeta à ses genoux.

— Oh ! mon fils ! s'écria-t-elle, prenez votre glaive et me tranchez la tête ! car il est juste que j'expie le blasphème que j'ai commis en vous mettant au monde, et pour lequel vous êtes si méchant !

Ce qu'entendant, Robert s'évanouit de douleur.

— Ma mère, dit-il lorsqu'il eut repris ses sens, à Dieu ne plaît que j'émérande coupable d'une activité tellement atroce. J'irai plutôt en pèlerinage, implorer mon pardon et le vôtre,

jusqu'à ce que soit levée la malédiction qui pèse sur nous !

Robert pris donc la robe de bure et le bâton noueux des pèlerins et s'achemina vers Rome. Il s'était imposé en manière de pénitence, de simuler la folie et de ne se nourrir que des reliefs qu'il attracheraient aux chiens affamés. Il vécut sept ans dans cet état ; or, les Sarrazins étant venus ravager l'Italie, un ange lui ordonna de revêtir une armure et de les combattre. Il se couvrit de gloire, repoussant l'ennemi à chaque rencontre. La fille du roi l'ayant reconnu, la légende dit qu'il l'épousa. Mais l'histoire affirme qu'au cours de ce pèlerinage, Robert éblouit l'Italie de son faste et qu'il mourut sur les chemins du retour, qu'il fut un vaillant guerrier, un ami fidèle et qu'il aimait la belle Arlette, la fille d'un tanneur de Falaise. Elle aussi l'aima, et elle lui donna un « petit bâtard » disait-il, qui fut Guillaume, le conquérant de l'Angleterre.

P. CONTAMINE DE LATOUR.



LE CHATEAU DE FALAISE
Résidence de Robert et d'Arlette

ANÉMIES REBELLES



CARNINE LEFRANCQ

agit

très rapidement

PASTEUR

Jamais homme n'a mieux réalisé la définition du génie donnée par Goethe, je crois

— Le génie, c'est la patience.

C'est la patience, mais c'est aussi l'intuition. Joseph Bertrand me rappelait, un jour, le jugement porté sur Louis Pasteur par un des compagnons de sa jeunesse, un des camarades de l'École Normale :

— Pasteur?... Il ne fera jamais rien parce qu'il s'attaque à l'impossible.

Avec Pasteur, l'impossible fut vaincu, l'inaccessible escaladé. La mort recula.

Et jamais âme plus candide et plus douce ne s'unit à un tempérament plus ardemment batailleur lorsqu'il s'agissait de la science. Cet homme tendre et d'une émotivité si vive, qui caressait, les larmes aux yeux, l'enfant à qui un disciple inoculait la lymphe, ce penseur profond, cet écrivain puissant, ce cerveau génial, ce cœur rare,

Naïf comme un savant et grand comme un apôtre, n'admettait pas d'erreur ou d'a peu près dans les études auxquelles, indomptable, il avouait, il sacrifiait son existence.

— Il était excellent, nous disait un de ses élèves, et si doux! Excepté dans le travail. Alors, il était tout de volonté et de commandement.

C'était le chef, en un mot. Tous ces jeunes hommes qui l'ont suivi, unis par le même dévouement et la même admiration, uniformisés par une même coupe de barbe à pointe et qui se partageaient les champs à défricher, les sillons nouveaux à creuser, — les Metchnikoff, les Roux, les Calmette,

les Chantemesse (j'en oublie), — tous ces chasseurs de bacilles, ces moines de la bactériologie, ces chevaliers du microscope qui détruiront le choléra comme ils ont dompté la diphtérie ou la rage, ces pastoriens suivants anxieusement du regard le maître lorsqu'il examinait leurs travaux, les fiches où ils inscrivaient leurs observations. Tel Napoléon devant son état-major un froncement de sourcils devenait un jugement.

Et, encore une fois, nul être humain ne fut meilleur. Il suffisait de le voir passer pour le deviner. Ceux qui, les jours de séances académiques, apercevaient Pasteur appuyé sur le bras de son gendre, M. René Vallery-Radot, marchant lentement, traversant la cour de l'Institut, ne pouvaient, même en ne le connaissant pas, s'empêcher de dire :

— Ce passant est quelqu'un!

Il y avait un rayonnement jusque dans sa simplicité. Et, quand on entendait tout bas : « C'est M. Pasteur! » les fronts se découvraient. On saluait ce groupe vénérable et touchant : le grand homme qui combattait la mort, l'homme jeune qui, vivant à l'ombre de cette gloire, apportait au vieillard un cœur de fils.

On peut dire que Pasteur mourut entouré de dévouements uniques. Ses jeunes collaborateurs étaient comme le prolongement de sa famille. « La postérité commence à la frontière », disait un jour, Alexandre Dumas fils. Elle avait, pour Pasteur commencé au cœur même de notre France.

JULES CLARETIE, de l'Academie Française.



LE MOULIN A EAU

HOBBEA (1638-1709). — École Hollandaise. — Musée du Louvre, Paris

LE MOULIN

C'est par eau qu'il faut y venir.
La berge a peine à contenir
Le fouillis d'herbes et de branches,
Ce monde petit et charmant,
La grande route en mouvement,
Les vannes et leurs ponts de planches.

Un bruit frais d'écluses et d'eau
Monte derrière le rideau
De la ramure ensOLEillée.
Quand on approche, il est plus clair;
Le barrage jette dans l'air
Comme une odeur vive et mouillée.

Pour arriver jusqu'à la cour,
On passe, chacun à son tour,
Par le moulin plein de farine.
Où le mouture en s'envolant,
Blanche et qui sent le bon pain blanc,
Réjouit l'œil et la narine.

Voici la ferme ; errons un peu.
Dans l'âtre on voit flamber le feu
Sur les hautes chenets de cuisine.
La flamme embaume le sapin ;
La huche de cébâ a du pain,
La jatte de lait est voisine.

Oh ! le bon pain et le bon lait !
Juste le repas qu'on voulait ;
On boit, sans nappe sur la table,
Au tic tac joyeux du moulin,
Parmi les bêtes, dans l'air plein
De l'odeur saline de l'étable.

Lorsque vous passerez par là,
Entrez dans le moulin. Il a
Des horizons pleins de surprises.
Un grand air d'aïse et de bonté,
Et contre la chaleur d'été
De la piquette et des cerises.

Albert MERAT.

LE PROFESSEUR PIERRE DUVAL



Pierre Duval est né à Paris le 24 Juin 1874.

Interne des Hôpitaux en 1898 (Médaille d'or en 1902), Aide d'Anatomie en 1899, prosecteur en 1901, il arrivait à l'agrégation en

1904, et devenait l'année suivante chirurgien des Hôpitaux.

En 1919, le docteur Pierre Duval était nommé professeur de clinique thérapeutique chirurgicale.

Le premier travail du savant chirurgien est sa thèse de doctorat : *Anatomie chirurgicale du côlon pelvien* (Paris 1902, médaille d'argent).

Citons ensuite ses travaux sur : *La Néphrectomie par voie abdominale*, *La Prostatectomie transvesicale avec suture immédiate de l'urètre et de la vessie*, un *Précis de technique opératoire* (Livre des Proscateurs, Masson, 1904), un *Précis de pathologie chirurgicale* (Masson, 1910), la *Chirurgie du côlon pelvien*, la *Reviviscence du cœur par injection intraventriculaire gauche directe de solution salée physiologique*, la *Splénectomy dans l'hépatopathie cirrhotique*, les *Paralyses radiculaires du plexus brachial*, les

Ligatures de la sous-clavière en dedans des scalènes et dans le médiastin.

L'activité du docteur Pierre Duval, pendant la guerre, fut remarquable.

D'abord médecin aide-major à l'ambulance 7 du 10^e Corps, il devenait en 1916, médecin-chef de l'auto-chir. 21, puis conseiller technique de la 1^{re} Armée et chirurgien consultant de la 7^e Armée.

Dans cette période de chirurgie militaire, il rédigea des notes qui furent publiées par l'*Auto-Chir*, 21, donna un travail sur la *Découverte des vaisseaux profonds* (1917), une *Étude sur les plaies de guerre du poumon* (1918), une autre sur le *Traitement de la gangrène gazeuse* (1915).

Depuis, il a publié des leçons sur la *Chirurgie du cœur et des vaisseaux* (Presse Médicale, 1918), et des *Recherches sur les plèvres chez le chien* (Presse Médicale, 1922 et 1923).

Membre du Royal Collège des chirurgiens d'Angleterre, du Collège Américain de chirurgie, membre correspondant de l'Académie royale de médecine d'Espagne, et de la Société belge de chirurgie, le professeur Pierre Duval, lauréat de l'Académie de Médecine (Prix Herpin, 1901, et prix Oulmont, 1902). Directeur de la *Revue de Chirurgie*, chevalier de la Légion d'Honneur en 1916, et Croix de guerre avec deux citations, était promu officier en 1918.

PORTRAIT CHARGE. — Aidé par son interne Jean Quenu et son Assistant le Dr Gatteiller, le Professeur P. Duval procéda à la fixation du côlon chez une jeune patiente. Son fidèle « berger » protège l'entrée de la salle, des visites importantes.

* HERBES DE LA SAINT-JEAN *

On appelait autrefois *herbes de la Saint-Jean* des herbes cueillies ordinairement dans la nuit qui précède cette fête, ou le matin même avant le lever du soleil, et cela avec des pratiques variant avec les pays.

Nos aieux attribuaient des vertus merveilleuses aux herbes consacrées sous ce nom : gardée dans une bouteille, l'une pouvait ramener les malades à la santé ; une autre servait à enfumer dans un carrefour les moutons, les brebis et les agneaux d'une paroisse, pour les préserver d'un mal dangereux ; si l'on faisait trois fois le tour du feu de Saint-Jean avec certaine de ces herbes à la ceinture, on se garantissait pour toute l'année du mal de tête ; telle autre empêchait les sorciers de vous nuire ; celle-ci préservait du tonnerre et de l'incendie, etc.

Or, à l'époque où la croyance aux vertus desdites herbes était générale, on a dit très naturellement de quelqu'un qui avait recours à toutes sortes de moyens pour atteindre le but d'une entreprise, qu'il avait employé toutes les herbes de la Saint-Jean, et cette phrase a passé à l'état de proverbe.

J'ai trouvé dans A. de Chesnel (*Diction. des Superst.* PARIS, 1856) les noms des principales plantes que l'on qualifiait communément ainsi : c'était le lis blanc, le pourpier sauvage, le fenouil et le millepertuis, vulgairement appelé *fuga daemonum*, parce que l'on croyait qu'il mettait les démons en fuite.

Em. MARTIN.

**SUC DE VIANDE DE BOEUF CRUE
CONCENTRÉ**
SOUS FORME DE SIROP INALTÉRABLE

CARNINE LEFRANCQ

RECONSTITUANT IDÉAL

**CONVALESCENCES
ANÉMIE - CHLOROSE
DÉBILITÉ - TUBERCULOSE
ANOREXIE - NEURASTHÉNIE
MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN**

Dépot GI: FUMOUZE 78, F9 St Denis - PARIS

PARIS. — MUSÉE DU LOUVRE



PORTRAIT DE L'IMPÉTRATRICE JOSEPHINE
Tableau de Pierre-Paul PRUD'HON (1758-1823). — École Française

**CONVALESCENCES
DIFFICILES**



CARNINE LEFRANCQ
réussit
toujours et très vite

D 40327



CHANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARINNE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78

DIX-HUITIÈME ANNÉE

N° 182

NOVEMBRE 1923

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER, 20 Fr.

LE NUMÉRO.... UN FRANC

LA BONNE FARCE



J'étais le quatrième fils d'un brave homme qui n'avait guère réussi. Sa famille, au contraire, était riche. L'un de nos oncles me prit avec lui : gros homme, toujours soufflant comme un hippopotame, mais d'autant plus résolu à ne pas s'arrêter un seul instant.

— Car, disait-il, déjà affilé d'un pareil embon-point, avec l'exercice que je me donne tout le long du jour, qu'est-ce que je deviendrais si je restais tranquillement assis dans un fauteuil !

Il m'avait associé à son commerce et nous prospérissons de la façon la plus agréable. Il m'aimait bien; je le lui rendais. Nous n'étions pas malheureux. Sa grande manie était de faire sans cesse des mystifications plus ou moins dignes de Sapeck. J'en riais volontiers, même quand elles étaient dirigées contre moi, et si je voulais lui faire plaisir, j'en inventais quelqu'une à mon tour; il était alors tout fier d'avoir un élève.

Garçon sage et rangé, j'avais atteint mes vingt ans sans mettre les pieds dans un autre théâtre que la Comédie-Française ou l'Opéra. Il prit fantaisie à mon oncle, un soir de flânerie, d'entrer avec moi dans un café-concert. Je ne goûtais pas le genre, d'abord; mais il vint une petite cigale de Montmartre, si doucement harmonieuse, à la voix si juste, au regard si fin, que mon cœur se mit à battre et que je fusillais brûler les décors avec la flamme de mes yeux.

Mon oncle ne parut pas la goûter moins que moi. Nous nous glissâmes dans les coulisses; la cigale, sortie de scène, s'y tenait auprès d'une mère qui la gardait jalousement. Nous lui fîmes présentés. Son regard modeste alla d'abord à mon oncle, puis tomba sur moi comme le grand épervier du pêcheur retombé sur les poisssons. Je me débattis à peine: j'étais un si menu fretin !

Cette soirée eut des résultats. Mon oncle remplaça ses vieux complets par de nouveaux et acheta une douzaine de cravates; en outre, il se prit d'une passion curieuse pour les miroirs. Certains jours où il avait le teint frais, je l'entendais siffler de contentement.

LES BIENFAISANTS EFFETS DE LA CARNINE LEFRANCQ
SE MANIFESTENT TOUJOURS DÈS LES PREMIERS JOURS
C'EST UNE MÉDICATION VIVIFIANTE AU PREMIER DEGRÉ

Nous retournâmes voir la cigale. Sa mère l'accompagnait toujours. L'histoire de ces deux femmes est de celles que notre époque a le mieux connues, parce qu'il est assez généralement admis, aujourd'hui, que tout métier peut devenir honorable. Le chef de famille, fonctionnaire aux beaux-arts, mort jeune, laissait à la mère une pension insuffisante. Elle avait pu éléver sa fille grâce à quelques économies. Reine, possédant la plus jolie voix du monde, était devenue cigale. Il y avait dans la conduite, dans les toilettes, dans les manières de ces femmes quelque chose qui forçait le respect. Nous devînmes peu à peu bons amis.

Je n'oserais pas affirmer que mon oncle maugrit visiblement, mais il en eut l'air. Quant à moi, je ne tenais plus au sol ; cette chanteuse, dont on voyait les belles épaules rondes au-devant de petites ailes en gaze bleue, me remplissait d'une admiration frénétique, et cette admiration me jetait au désespoir parce qu'elle me faisait comprendre l'agitation de mon onde. Chaque fois qu'il arborait un nouveau gilet, le soleil s'éteignait pour moi et ses orgueilleuses cravates me bousculaient le monde.

Il allait dans le beau rêve de sa cinquantaine, faisant craquer ses phalanges, ne songeant pas que ma jeunesse grave et studieuse pût receler une même ardeur que son âme mûre.

Hélas ! elle la recélait bien. Je ne crois pas que Reine Miron s'y trompât. Il me semblait même qu'elle changeait de visage quand elle se trouvait seule avec moi. Oh ! une nuance, quelque chose de plus tendre dans le sourire, un reflet doré sur les yeux.

Un soir, comme je la serrais de près et que j'avais dit deux ou trois mots qui pouvaient, dans la bouche d'un jeune garçon timide, passer pour une sorte d'aveu, mon oncle nous observa, tout en causant avec la mère. Je me souviendrai de notre rentrée ! Nous fîmes le trajet à pied ; mon oncle avait plus que jamais besoin de mouvement. Il marchait la tête baissée, le cou enfoncé dans les épaules, et j'entendais le soufflet puissant de sa respiration, activée quelquefois d'un long soupir.

Bien que je fusse jeune, je m'imaginais très bien son désespoir. A cinquante ans, il n'est guère possible de retrouver une pareille occasion.

Quand nous fûmes rentrés, l'oncle me regarda avec une expression de tristesse ; j'étais fort penaud, j'avais envie de pleurer, mais je me retins.

Le lendemain, mon oncle ne me proposa pas de l'accompagner au concert.

Je passai une soirée épouvantable où le remords et l'amour venaient alternativement me tourter.

La rentrée de mon oncle fut une bien autre catastrophe ; il était radieux. Sans doute, à son tour, il éprouva quelques remords d'un bonheur obtenu aux dépens du mien ; car, pour se soulager, il essaya d'entamer la conversation. Je le laissai tomber tout de suite, me jetai sur mon lit comme on se jette à la Seine et bus jusqu'au fond le calice de la jalouse et du désespoir.

Mon oncle, les jours suivants, ne fit rien pour atténuer ma douleur. Au contraire, il me pria de l'accompagner, et je dus assister à son triomphe. Reine souriait ; Mme Miron approuvait. Je me consmais de chagrin. Bientôt, il devint sensible que je tomberais malade, et mon oncle n'insista plus pour me prendre avec lui.

Le printemps était venu. Un soir de mai, il était allé faire sa cour ; je souffris plus que d'habitude, dans l'obscurité de ma chambre.

J'avais le cœur gros, les yeux humides, laissant couler les heures, n'espérant pas d'autre médecine que le temps. Un coup de sonnette me fit tressaillir ; ce ne pouvait être l'oncle ; il était trop tôt.

La servante avait ouvert ; j'entendais le plétinement de plusieurs personnes dans l'antichambre, quelques rires... On frappa à ma porte. J'ouvris, et je crus défaillir : Reine était là, donnant le bras à mon oncle, tout sourire et rayonnant.

Je viens t'annoncer mon mariage, dit-il.

Je balbutiai des phrases sans suite dont j'espérai voir attribuer le désordre à la surprise ; mais mon oncle ne s'y laissa pas prendre :

— On dirait que ça te fait quelque chose ? Est-ce que, toi aussi, tu aimerais Mme Miron ?...

— Mme Miron ! m'écriai-je.

Mon oncle se mit à rire. Je regardai d'abord Mme Miron, puis, je tournai les yeux vers Reine ; elle demeurait sérieuse ; aucun de nous ne parlait.

— Allons ! dit enfin l'oncle, nous le connaissons ton secret.

— Est-ce vrai, Reine ? balbutiai-je.

Elle était trop émue pour répondre, mais elle mit gentiment sa tête sur mon épaule. Nous sanglotions à petits coups, tandis que mon oncle reprenait :

— C'est la meilleure farce que j'aie faite de ma vie !

J.-H. ROSNY, jeune

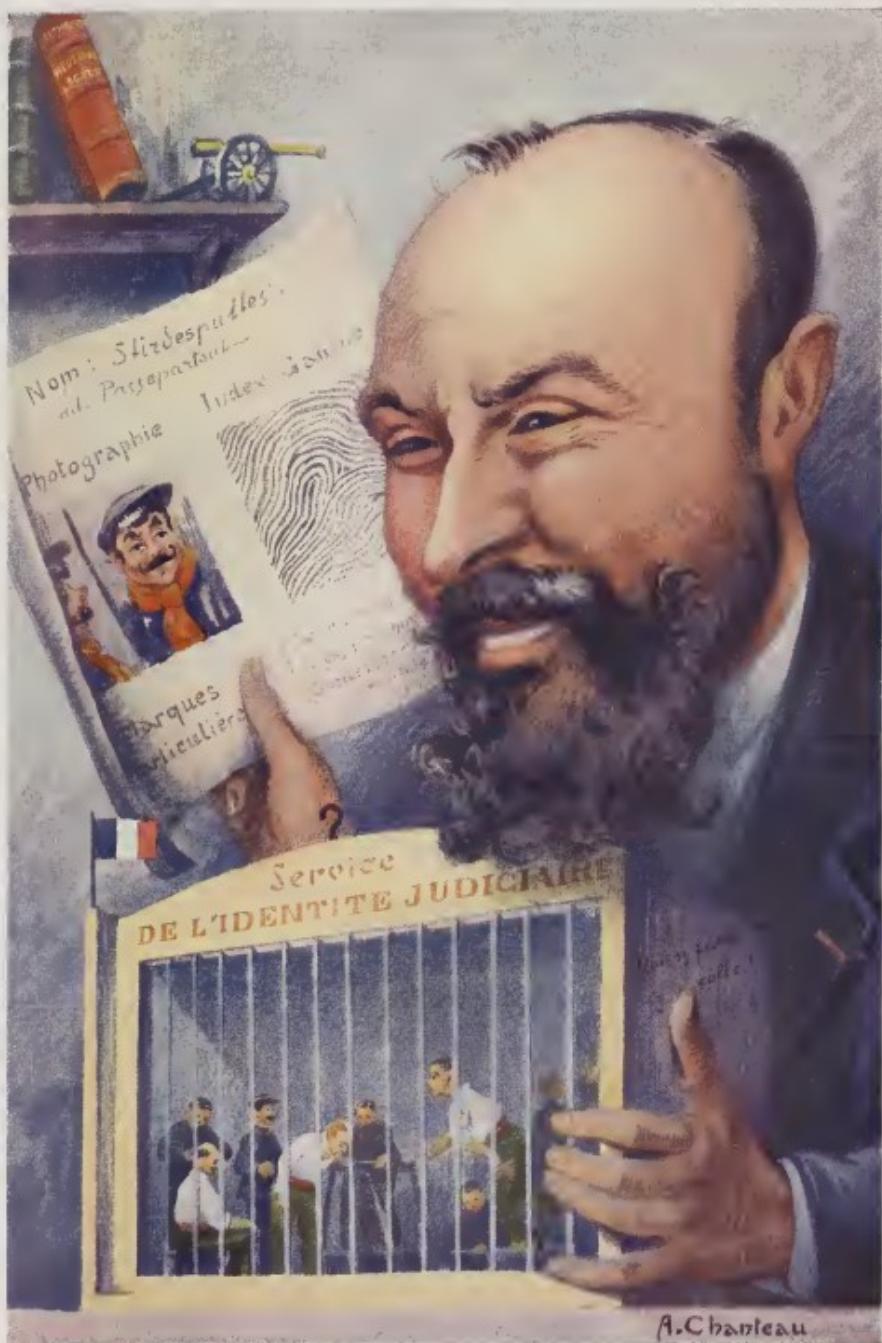
de l'Académie Goncourt.

LA CARNINE

RELÈVE AVEC UNE RAPIDITÉ ET
UNE ÉNERGIE INCONTESTABLES

LEFRANCQ

LES MALADES EN ÉTAT DE CACHEXIE
PULMONAIRE AVANCÉE



Docteur BALTHAZARD

CROQUIS INDO-CHINOIS

LE BOY

De tous les cryptogames plus ou moins vénérables qui poussent sur le sol indo-chinois, le boy est certainement le plus déconcertant. Grâce au climat qui abruti l'europeen, le rend pour le moins indolent; grâce également à la régularité de l'existence quotidienne, à sa monotonie : douze heures de jour, douze heures de nuit; deux saisons, l'une sèche, l'autre pluvieuse; des heures de bureau toujours les mêmes, l'europeen devient vite maniaque, et le service du boy à la maison est là aussi pour y contribuer.

Dès l'arrivée, encore en camp volant à l'hôtel, avant d'avoir pu trouver une maison, on se préoccupe d'un boy: problème aussi difficile à résoudre sous les tropiques qu'en Europe. Le nouveau débarqué, sur la foi des traités, s'imagine qu'aux colonies le premier indigène venu est capable de faire d'emblée un domestique. Il y a du vrai, jusqu'à un certain point: l'asiatique du sud, souple, malin, se mettra vite au courant de vos habitudes. Mais quelle patience doit-on avoir au début!

Donc un gamin se présente à vous, car un boy est toujours jeune: dès qu'il prend de l'âge, il change de métier et devient cuisinier. Voici généralement le dialogue qui s'engage: « Tu sais faire boy-maison? — Moi, bien connaisse; (notez qu'un asiatique est toujours imbue de ses connaissances; ce qu'il ne sait pas, il le cache et vous en montre les résultats effarants avec une sévérité ahurissante; de plus, la politesse veut que l'on ne dise jamais « non », à un supérieur, alors...) — Tu sais nettoyer, balayer la maison? je veux un boy très propre. — Moi, bien connaisse. — Quand je rentre du bureau à cinq heures, je veux trouver mon bain prêt, un costume propre, du linge. — Moi, bien connaisse. — Tu sais servir à table? — Moi, bien connaisse tout faire boy. — Montre-moi

tes papiers. » Voilà le hic! Souvent la petite fripouille qui est devant vous n'a aucun papier, aucun certificat à montrer, et pour cause: il y a des chances pour qu'il ait déjà des relations assez étendues avec Dame Police et, par modestie, ne tienne pas à en faire étalage. Mais il a des références verbales dans l'hôtel; il se tient bien, est propre sur lui, et déjà fatigué d'en avoir renvoyé une demi-douzaine dont le genre ne vous revenait pas, vous vous décidez à engager celui-là.

Et alors vos misères commencent! Au premier matin, il vous apporte à votreréveil vos souliers blancs, mais il les a lavés sous le robinet, ils sont trempés, immettables, ou alors, il les a mis à sécher en plein soleil, la semelle s'est racornie, ils ont rétréci... Vous lui en faites l'observation: « Moi, bien connaisse! ». Avec cela tout

est parié, prévu, entendu. — « Tu feras plus attention la prochaine fois! — Moi, bien connaisse! ». Vous commencez déjà à douter des connaissances et des compétences de votre perle. Mais il faut partir au bureau: philosophiquement vous vous dites que vos souliers sécheront vite sur vous, ou que votre pied les remettra en forme et vous passerez autre.

— Pendant votre absence, le boy passe une revue complète de détail de votre avoir: en moins d'une matinée vous êtes classé dans son esprit, catalogué suivant la quantité et la qualité de votre linge et de vos costumes, l'administration ou la maison de commerce à laquelle vous appartenez, et vous voilà « fiché » dans la grande franc-maçonnerie des boys et des bœufs (cuisiniers).

J'ai dit qu'ils sont déconcertants, et le mot n'est pas trop fort. Avec eux, il y a toujours « moyen », rien n'est impossible. Il me souvient d'un administrateur de mes



SAIGON
Rue Catinat - Allée de Tamarins

Photo: H. Monod.

CARNINE LEFRANCQ

PUR SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE CONCENTRÉ

SOUS FORME DE SIROP DE SAVOURE AGRAVE

ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



FUMOUZE

78, Rue Saint-Denis
PARIS



CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN



CARNINE LEFRANCQ

MONSIEUR LE DOCTEUR,

VOUS connaissez la CARNINE LEFRANCQ et ses étonnantes propriétés curatives dûes, en particulier, à la CONCENTRATION du Suc Musculaire de Bœuf.

Elle est actuellement connue dans le monde entier et le nombre des médecins qui l'utilisent, pour leur usage personnel ou familial, va sans cesse en augmentant.

Son prix élevé, par rapport aux produits soi-disant similaires, provient de ce que la CARNINE est restée la

PRÉPARATION ZOMOTHÉRAPIQUE PAR EXCELLENCE

parce qu'elle ne contient que du Suc Musculaire de Bœuf, et que, de plus, ce suc est concentré, c'est-à-dire privé de la majeure partie de l'eau qu'il contient.

La CARNINE LEFRANCQ est donc un véritable
EXTRAIT DE SUC MUSCULAIRE
conservé en solution sucro-glycérinée,
SANS AUCUNE ADDITION DE SANG

Et c'est la raison de son extraordinaire
RAPIDITÉ D'ACTION

et des résultats qu'elle procure, résultats que des milliers de médecins ont qualifiés de « merveilleux ».

Aussi, nous vous serions reconnaissants, Monsieur le Docteur, quand vous voudrez l'utiliser chez vos malades, de ne pas vous borner à la leur recommander, mais de

L'INDIQUER SUR VOS ORDONNANCES

Vous éviterez ainsi qu'on lui substitue des produits d'un bon marché trop évident pour qu'ils supportent, au point de vue thérapeutique, une comparaison quelconque avec la CARNINE LEFRANCQ.

Nous vous prions, Monsieur le Docteur, d'agrérer l'expression de nos sentiments très dévoués.

amis, marié à une femme charmante, le vicomte de E. N., qui possédait un boy assez bien stylé. Un jour que l'on donnait à l'Inspection un grand dîner, la jeune dame voulut donner à ce boy un dernier dressage. « Nam ! tu vas apprendre à servir le vin ; tiens, regarde comme je fais. » Et la leçon continua, le boy attentif suivait tous les gestes de sa maîtresse, les répétait ; c'était un enchantement, le dîner promettait d'être un succès pour la jeune française. « Maintenant, dit-elle, quand le bœuf aura dit que le dîner est prêt, tu viendras, ta serviette sur le bras, à la porte du salon, tu t'inclineras et diras : — Madame la Vicomtesse est servie. — Tu as compris ? répète. » Le boy répète, une fois, deux fois ; tout va bien.

On avait découvert, pour ce fameux dîner, un superbe poisson, pièce magnifique qui devait être servie froide à la sauce mayonnaise (ça, c'est un mot qu'un boy prononce difficilement ; il traduit généralement par « sauce bayonnette », mais, c'est un détail.) La dame s'inquiétait dans quel pot faire cuire ce splendide poisson pour qu'il pût être servi dans son entier. Conciliaable entre les domestiques et la maîtresse de maison, finalement, boy et bœuf affirment qu'il y a « moyen ». Tout va bien donc.

L'heure arrive. Les invités aussi ; tout le

poste est là, la maîtresse de maison et son mari se dépensent auprès de leurs hôtes pour les mettre à leur aise, on sert l'apéritif sous la véranda, les conversations s'animent, toujours les mêmes, hélas ! Congés, soldes, avancement, maladies... Huit heures sonnent, il serait temps de se mettre à table. Juste à ce moment le boy ouvre la porte de la salle à manger et, solennel, annonce : « Madame, moyen manger ! » Et d'un adieu la belle phrase apprise si laborieusement quelques heures auparavant ! On sourit et l'on passe dans la maison. La soupe avalée, le boy apporte solemnellement le fameux poisson, porté haut sur les mains, et le dépose devant la maîtresse de maison qui rougit jusqu'à la racine des cheveux, pendant que des rires étouffés secouaient les invités. Ah oui ! il y avait eu « moyen » de cuire la belle, la superbe pièce, et sans aller loin pour chercher dans quoi la faire cuire ! Ces gredins avaient tout simplement été prendre dans le cabinet de toilette un certain petit meuble en forme de violon...

Evidemment, il y a toujours « moyen » !

Je vous laisse à penser ce que la pauvre maîtresse de maison endura de la bêtise de ses domestiques.

Ce dîner est resté célèbre dans les annales cochinchinoises.

Philéas FOGG.



LES RETARDATAIRES, PAR A. GUILLAUME

Phst. Brass et Cie

LA ZOMOTHÉRAPIE CHEZ LES ANCIENS

L'historien Tacite rapporte que les Germains puaient dans la viande crue la vigueur, l'énergie et le courage. La tradition s'est perpétuée jusqu'à la période contemporaine, où Richet démontre que ces propriétés énergétiques sont dues surtout au suc ou plasma musculaire, dont les vertus ont été popularisées et rendues pratiques par la Carnine Lefrancq.

Aujourd'hui, au lieu de suralimenter des tuberculeux anorexiques par la méthode de Fuster, c'est-

à-dire par de répugnantes et indigestes quantités de viande crue, on leur donne simplement une ou deux cuillerées de Carnine Lefrancq. On leur fournit ainsi des anti-corps immunisants contre les toxines et des protéases et nucléines précieuses pour organiser les réactions de défenses. À toutes les périodes et dans toutes les variétés des maladies de poitrine, la Carnine Lefrancq possède une action tonique et anticachectisante, qui favorise les cicatrisations de la *natura medicatrix*.

LA Chanson des Epées

*La France, dans ce siècle, eut deux grandes épées,
Deux glaives, l'un royal et l'autre féodal.
Dont les lames d'un flot divin furent trempées,
L'une a pour nom Joyeuse, et l'autre Durandal.*

*Roland eut Durandal, Charlemagne a Joyeuse,
Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier.
En qui vivait du fer l'âme mystérieuse.
Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer.*

*Toutes les deux dans les mêlées
Entraient jetant leur rude éclat,
Et les bannières étoilées
Les suivait en flottant dans l'air;
Quand elles faisaient leur ouvrage,
L'étranger frémissant de rage.
Sarrazins, Saxons, ou Danois,
Tourbe hurlante et carnassière
Tombait dans la rouge poussière
De ces formidables tournois!*

*Durandal a conquis l'Espagne,
Joyeuse a dompté le Lombard.
Chacune à sa noble compagne
Pouvait dire : Voici ma part!
Toutes les deux ont par le monde
Suivi, chassé le crime immonde,
Vaincu les païens en tout lieu;
Après mille et mille batailles,
Aucune d'elles n'a d'entailles
Pas plus que le glaive de Dieu!*

*Hélas ! La même fin ne leur est pas donnée,
Joyeuse est fière et libre après tant de combats,
Et quand Roland pérît dans la sombre journée,
Durandal des païens fut captive là-bas !

Elle est captive encore, et la France la pleure,
Mais le sort différent laisse l'honneur égal,
Et la France, attendant quelque chance meilleure,
Aime du même amour Joyeuse et Durandal !*

Henri de BONNIER (*La Fille de Roland*).

PALAIS DES BEAUX-ARTS DE LA VILLE DE PARIS (Petit Palais)



MESSE HASSE EN BRETAGNE

Tableau de Ch. COTTET. — École Française. — Photographie des couleurs.

LE PROFESSEUR BALTHAZARD



Elève de l'École Polytechnique de 1891 à 1893, Victor Balthazard abandonnait, à sa sortie de l'École, les sciences biologiques, et arrivait à l'Internat des Hôpitaux en 1899.

Deux ans après, il était lauréat de l'Institut (Prix Montyon, 1901), et joignait à ses fonctions d'internat celle de Chef des Travaux pratiques de bactériologie et d'hématologie à l'Institut de Médecine coloniale.

En 1903, il se faisait recevoir docteur en médecine, avec une thèse sur la *Toxine et l'Antitoxine typhiques*; et à peine un an plus tard, il arrivait à l'aggrégation.

Il était nommé professeur de médecine légale en 1919, et, comme tel, inaugura peu après l'Institut de Médecine légale, qui remplaçait l'ancienne morgue.

Avant de se spécialiser dans la médecine légale, dont nous le trouvons maintenant l'un des représentants les plus autorisés, le professeur Balthazard s'est livré à de nombreuses études de Physiologie.

En 1897, il présentait à la Société de Biologie, en collaboration avec M. J.-Ch. Roux, des recherches sur l'emploi des rayons Röntgen pour l'étude de la motricité stomacale; et devant la même Société, peu de temps après, il lisait une note sur les fonctions motrices de l'estomac du chien.

En collaboration avec M. Longuet, il publiait, en 1898, dans la *Presse Médicale*, un article sur la thrombo-phlébite variqueuse de la saphène externe et son traitement par la phlébectomie.

PORTRAIT-CHARGE. — Grâce aux signes d'identité, parmi lesquels figurent en bonne place les empreintes digitales, dont le Professeur Balthazard a pourvu le service de l'identité judiciaire, ce service est devenu une terrible sourcière.

UNE LEÇON QUI COUTE CHER

Nélaton fut un jour mandé près d'un grand financier. Il accourut avec sa trousserie et trouva un client qui avait toutes les apparences d'une santé excellente. Étonné, il demanda de quelle opération il s'agissait. Le client se déchaussa tranquillement et tendit son pied au chirurgien, en lui disant : « J'ai là un cor qui me fait beaucoup souffrir, je n'ai confiance qu'en vous, et je veux que ce soit vous qui me l'enlevez. »

Nélaton fit la grimace, mais ne jugea pas à propos de relever tout de suite l'inconvenance du procédé; sans mot dire, il étendit une serviette sur ses genoux et exilpa le cor. Seulement, à peine rentré chez lui, il adressa à son client une note d'honoraires ainsi conçue :

« Pour une opération chirurgicale... 6.000 francs. »
Ce fut au tour du financier de faire la grimace; il essaya de discuter, mais Nélaton lui fit comprendre qu'un chirurgien n'était pas un pédicure, et qu'au surplus, si l'opération ne valait pas 6.000 francs, la leçon les valait bien. Il eut tous les rieurs pour lui, et le gros financier dut s'exécuter.

L. THUILIER.

En 1899, il communiquait à l'Académie des Sciences, une étude sur les éléments de diagnostic et de pronostic fournis par la cryoscopie (en collaboration avec M. Claude); et, avec le même collaborateur, il donnait, en 1900, dans le *Journal de physiologie et de pathologie générale*, une étude sur la toxicité urinaire dans ses rapports avec l'isotonie, et dans la *Presse Médicale*, un article sur la cryoscopie dans les affections du cœur et des reins.

Avec M. Desrez, il présentait à l'Académie des Sciences, en 1910, une étude sur l'application à l'homme de la régénération de l'air confiné au moyen du dioxyde de sodium.

Nous trouvons encore, du professeur Balthazard, une étude, avec M. Richardière, du tubage dans les croupes rubéoliques, des recherches sur les variations horaires de l'excrétion urinaire chez l'homme normal, une étude sur les lécithines des foies gras d'oie, des recherches sur la décapsulation du rein (avec M. Claude); des observations sur le cœur à l'état normal et au cours de la grossesse et sur le cœur des tuberculeux (avec le professeur Bouchard).

Dans le domaine de la Médecine légale, citons : la Docimacie pulmonaire, l'identification des projectiles de revolver en plomb, l'identification d'une empreinte de mains sanglantes, etc., toutes publications se rapportant à des affaires criminelles célèbres où le professeur Balthazard fut expert; et aussi un *Précis de Médecine légale*, où il a condensé son enseignement.

Enfin, tout récemment, il donnait, chez Maloine, une monographie d'un intérêt très actuel, sur les *Avortements criminels*.

Commandant d'artillerie pendant la guerre, le professeur Balthazard est chevalier de la Légion d'Honneur, avec Croix de guerre.

LA CARNINE
LEFRANCQ

Ne fatigue ni l'estomac ni l'intestin, comme le fait la viande crue, et son action est plus énergique puisque "DANS LA VIANDE CRUE, L'ÉLÉMENT SPÉCIFIQUE, ACTIF, THÉRAPEUTIQUE, CEST LE JUS"

Docteur J. Hénaucourt.
"La Zoothérapie".
J. Baille Editeur.

LA CARNINE
LEE

Quelque élément élevé et moins cher des préparations de la viande crue, il vaut mieux faire partie de la petite quantité d'un remède dont la grande valeur qu'une dose élevée d'un produit quelconque.





DRAGON EN VEDETTE
Tableau de E. MEISSONNIER (1815 + 1891). — École Française.

P40327



CHANTECLAIR

JOURNAL ILLUSTRÉ

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : NORD 20-78
R. C. Seine 25.195

DIX-HUITIÈME ANNÉE
N° 183
DÉCEMBRE 1923

ABONNEMENT
UN AN. { FRANCE... 18 Fr.
ÉTRANGER... 20 Fr.
LE NUMÉRO. UN FRANC



LE CHEMIN DE ROSELANDE

1

Sur le pas de la porte, le docteur Brunoy, qui reconnaissait ses deux confrères, leur demanda une dernière fois, d'une voix suppliante :

— Alors, il n'y a plus de remèdes ?

Les deux médecins

se regardèrent, comme pour se prendre l'un l'autre à témoignage de l'inutilité d'une telle question, et le plus âgé répondit avec patience :

— Nous avons pratiqué deux injections de serum sans résultat. Nous ne pouvons plus rien, mon ami.

— Plus rien... Pensez-vous que l'enfant vive longtemps encore ?

— Longtemps ? répéta le plus jeune avec surprise, presque avec ironie.

— Je veux dire quelques heures.

— Quelques heures, oui, peut-être.

— On ne sait jamais, ajouta le premier que l'expérience avait rendu plus circonspect. Dans tous les cas, mon ami, il ne souffrira pas.

— Merci, messieurs, d'être venus de si loin, murmura le docteur Brunoy, tandis que ses deux

collègues s'installaient sous de chaudes couvertures dans le traîneau qui les attendait.

Déjà l'un d'eux tirait sa montre pour calculer l'heure d'arrivée à la ville. N'était-ce pas la veille de Noël, qui est la fête familiale et qui réclame au foyer la présence de tous ? Les mules, sentant les guides, se redressèrent, se mirent en marche, prirent le grand trot et de son seuil le docteur Brunoy, immobile, glacé, perçut quelques instants le bruit régulier des grelots : sur le chemin de neige le traîneau fuyait, emportant son espoir.

Il rentra dans son cabinet de travail avant de rejoindre sa femme qui veillait le petit mourant. Là, il feuilleta hâtivement des livres, les repoussa, tenta de se recueillir pour arracher à sa science une idée, un secret. Le jour tombait. Par les fenêtres d'angle, il voyait d'un côté le vieux bourg de Beaufort avec ses maisons à tourelles, ses ruelles étroites, le pont jeté sur le Doron, — et, de l'autre, le paysage sévère, une pente de sapins recouverts de givre. Qu'était-il venu faire dans ce canton perdu de la Savoie, étroite vallée qu'écrasait les montagnes trop proches ? En quelques instants, comme il arrive dans les circonstances tragiques où la vie afflue au cerveau, il résuma ses dernières armes. La nécessité avait gouverné sa vie : ne gouverne-t-elle pas la plupart des vies humaines ?

LA CARNINE LEFRANCQ

est d'un prix élevé, mais... c'est la seule Préparation qui GARANTISSE n'être exclusivement fabriquée qu'avec du suc musculaire de bœuf CONCENTRÉ Ce Suc Musculaire est ensuite conservé en une Solution Sucro-Glycérinée, sans aucune addition.

Marié tout jeune et sans fortune, après de bonnes études de médecine, il n'avait pu attendre, dans une grande ville, une clientèle toujours lente au début. Le canton de Beaufort, depuis dix ans, était abandonné des médecins : qui se soucierait d'ensevelir sa jeunesse dans ce coin de terre au climat rude, aux hivers persistants mal compensés par la beauté trop brève des étés, aux habitants laborieux, honnêtes, mais rugueux et peu cultivés ? Vainement la municipalité offrait une subvention dans le but d'enrayer la mortalité infantile. Cette subvention, l'absence de concurrence, les commodités de l'existence matérielle, toutes considérations utilitaires avaient déterminé la venue du docteur Brunoy. On l'avait accueilli comme un sauveur. Un an plus tard, il aimait ce pays comme sa terre natale. Adrienne, sa femme, qui craignait le monde, n'était pas obligée de se guinder, s'épanouissait et chantait tout le long du jour. Un fils leur était né, un beau petit, bien charpenté et dodu. Enfin il constatait les résultats rapides de son œuvre : pas un village, pas un hameau où il n'eût conjuré quelque malheur. Dans cette vallée, les enfants abondent, mais on les perd aussi facilement qu'on les fait : manque d'hygiène, de soins, ignorance des préservatifs, de tous les remèdes qui sont le triomphe des mères. Il s'acharna à répandre cette instruction maternelle, à retirer à la mort ces jeunes proies trop faciles, trop peu résistantes.

Comme le sort le récompensait mal d'un dévouement qui durait depuis quatre ans déjà ! Voici que son fils, son petit Jean, était frappé à son tour, atteint de la diphtérie. Il en avait guéri tant d'autres avec le sérum Roux et la tracheotomie : il guérirait bien le sien. Mais le coup s'était déclaré, pendant une absence professionnelle, avec une rapidité foudroyante : la voix enrouée, rauque, s'était peu à peu éteinte : la toux n'avait pas tardé à se voiler ; la respiration était devenue sifflante ; les accès de suffocation se multipliaient. Quel retour ! Il se souvenait : il arrivait de loin, couvert de neige ; il s'était arrêté dans une boutique du bourg pour acheter les joujoux de Noël qu'il destinait à Jean ; il rentrait avec un petit cheval de bois et une trompette ; il riait d'avance, tout seul, en pensant à son foyer, à la flamme claire, à la soupe chaude, au repos du soir. « Enfin ! avait presque crié sa femme toute pâle en le voyant. — Qu'y a-t-il ? — Viens vite : c'est Jean. » Tout de suite il avait compris la gravité du mal et tenté une médication énergique. Le matin, devant l'insuccès, il expédiait un voisin à Albertville, la ville la plus rapprochée, pour appeler deux confrères en consultation. D'Albertville à Beaufort, il faut compter quatre heures. Les médecins n'avaient pu arriver que

l'après-midi et pour constater leur impuissance. Il n'y avait plus qu'à attendre... attendre quoi ? Etais-ce possible ?

Il regagna la chambre du malade. Adrienne tenait la main de son fils, se penchait sur lui, le regardait, lui parlait de temps à autre. Sur le lit, la trompette, le cheval de bois gisaient, dédaignés. On avait devancé le petit Noël, mais l'enfant n'y avait pas pris garde. Au pas de son mari, la femme se retourna. Elle avait deviné : tout de même elle demanda :

— Qu'ont-ils dit ? C'est fini, n'est-ce pas ?
Il répéta les mots du vieux docteur :
— On ne sait jamais.
— Que faut-il faire ?
— Rien, Attendre.

Il s'assit en face d'elle, de l'autre côté du lit. Le petit Jean, très las, presque sans fièvre, s'affaiblissait doucement, comme si toutes les fonctions se ralentissaient. Parfois il soulevait lentement les paupières, regardait, sans voir, de ses yeux innocents, ignorants, qui ne témoignaient d'aucun effroi. Et il paraissait une si petite chose, d'une si chétive importance, que c'était à se demander pourquoi la mort prenait garde à lui. Les accès de suffocation se rapprochaient, lui brisaient la poitrine. Après chacun, le père et la mère guettaient le retour du souffle léger, à peine perceptible, qui annonçait la frêle continuation de la vie. Jusqu'au dernier moment ils resteraient là, inertes, muets, à l'agonie.

La nuit était venue. Par ces temps couverts, elle tombe si vite ! Adrienne, avec un grand effort, se leva.

— Où vas-tu ? interrogea son mari.
— Allumer une lampe.
— A quoi bon ?
— Pour le regarder vivre, pendant qu'il vit...
Et sous la lampe dont ils baissèrent l'abat-jour, ils reprirent leur place.

II

A six heures, Mariette, la servante, ouvrit la porte avec précaution et dit à son maître :

— C'est un homme de Roselande qui voudrait parler à monsieur.

Roselande est un village à dix kilomètres de Beaufort, de l'autre côté d'une forêt de sapins que traverse le Doron et la route.

— Je ne veux voir personne, Mariette. Renvoyez-le.

Elle revint après quelques instants :

— Il refuse de partir. Il faut qu'il parle à monsieur.

Le docteur Brunoy se décida à renvoyer lui-même l'importun. C'était un paysan qui, tenace, se chauffait à la cuisine. La neige qui courrait sa blouse aux épaules fondait et faisait des rigoles. Il tourna vers son hôte une figure maigre, avec une

La Carnine Lefrancq

RECONSTITUANT ÉNERGIQUE

ANÉMIES REBELLES BACILLOSES
CONVALESCENCES LONGUES
TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES

Jamais d'Insuccès

UNIVERSELLEMENT PRESCRITE



L'ÉTUDE

Tableau de Jean-Honoré FRAGONARD (1732 + 1806). — École Française.

L'ACTION BIENFAISANTE DE LA CARNINE LEFRANCQ
SE MANIFESTE SI RAPIDEMENT
QU'ELLE PROVOQUE L'ÉTONNEMENT DU MÈDECIN ET DU MALADE

grande barbe grise et des yeux de bête effrayée.

— C'est vous Rivaz. Que voulez-vous ?

— C'est mon petit qui étouffe.

— Ah ! fit le docteur, j'irai demain, demain matin.

L'homme remua la tête :

— Sans vous, il ne passera pas la nuit.

— Mon petit, à moi, est en train de mourir. Je ne puis pas y aller ce soir.

Les deux hommes se turent, chacun s'isolant dans son malheur,

— C'est juste, reprit enfin Rivaz. Vous guérez le vôtre, pas le mien.

— Oh ! le mien... le mien...

De nouveau le silence les enveloppa, et de nouveau le paysan le rompit :

— Le mien n'est pas perdu encore. Je l'ai eu vieux ; je n'en aurai plus.

— Demain matin, de bon matin, j'irai, je vous le promets.

— Trop tard.

— Laissez-moi fermer les yeux de mon gosse... A minuit, peut-être...

— Si vous ne pouvez rien ici ? osa insister le paysan.

A ces mots le docteur s'irrita :

— Si je ne peux rien ! Qu'en savez-vous ? Il vit toujours. Lui vivant, je ne m'en irai pas, entendez-vous ?

L'homme pétrit son feutre à pleines mains, hésita, puis marcha vers la porte.

— Ça fera deux morts, murmura-t-il dans sa barbe, mais sans révolte, comme on accepte l'inévitable.

— Attendez, ordonna M. Brunoy. Tousse-t-il sans arrêt ou par quintes ? Des quintes rauques, n'est-ce pas ?

— Beaucoup d'abord, et puis moins. C'est bon signe ?

— Non... Je ne puis pas quitter mon enfant, comprenez-vous ?... Comment respire-t-il ?

— Ça siffle, et puis tout à coup ça le prend à la gorge : il étouffe.

— Comme Jean hier soir... C'est impossible, ne me demandez pas cela... Il étouffe souvent ?

— Ça se rapproche.

— Ah ! mon pauvre ami, je vous plains !

— Il est perdu. Je le pensais bien.

— Pas forcément. C'est une question d'heures... et de chance. On peut encore essayer les injections

de sérum, et, en cas d'asphyxie, la trachéotomie ou le tubage.

Le paysan résuma d'une phrase ce débat :

— Vous ne pouvez rien pour le vôtre. Vous pouvez quelque chose pour le mien.

Le docteur Brunoy le fixa avec des yeux épouvantés, puis il répondit fermement :

— Attendez-moi. Je vais avec vous.

Il rentra dans la chambre. L'enfant soufflait à peine ; il était déjà si pâle qu'il semblait n'avoir plus une goutte de sang.

— Ecoute, Adrienne. Il faut lui faire respirer cette fiolle de temps à autre. C'est tout.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce que je pars.

— Toi, cette nuit !

— Le petit Rivaz est en train de mourir à Roselande. Peut-être arrivera-t-il à temps.

— Et le nôtre ?

— La vie du nôtre n'est plus dans la main des hommes. Tu peux le soigner comme moi.

— Ne nous quitte pas.

— Je le dois.

Elle se redressa au bord du lit,

comme une louve défend sa portée :

— Tu n'aimes pas ton fils. Tu n'aimes pas ta femme. Va-t'en !

— Mon amie..., protesta-t-il avec douleur.

Ainsi incompris, il se pencha sur l'enfant, sentit la joue encore chaude malgré le teint de cire, et rapidement, sans se retourner de crainte de perdre sa volonté, il s'enfuit de la chambre.

III

Dans le traîneau, ils n'échangèrent pas une parole. Rivaz secouait les brides de sa mule déjà fatiguée et dont les sabots enfonçaient dans la neige fraîche. Le docteur, se troussa dans la main gauche, ramenant sur ses jambes, d'un geste machinal de la main droite, la couverture qui glissait. La route traverse une gorge qu'obstruent à demi des sapins centenaires. Au fond gronde le Doron. Les lanternes, en se déplaçant, éclairaient à peine les abords du chemin : des arbres, des rochers, et parfois le torrent.

Le traîneau s'arrêta devant une maison isolée. On avait sans doute entendu les grelots, car la porte s'ouvrit et une femme qui tenait une lampe avec précaution apparut sur le seuil.

CARNINE LEFRANCQ

PUR SUC DE VIANDE DE BOEUF CRUE CONCENTRÉ

Sous forme de sirop de saveur agréable

ANOREXIE - ANÉMIE - DÉBILITÉ
TUBERCULOSE
NEURASTHÉNIE - CHLOROSE



FUMOUZE

75, Rue Saint-Denis
PARIS

CONVALESCENCES - FAIBLESSE
MALADIES
DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

— Le docteur est là ? demanda-t-elle.

— Oui.

Elle poussa un ah ! de délivrance et précéda les deux hommes dans la chambre où l'enfant râlait.

Trois quarts d'heure plus tard, le docteur repliait ses instruments et se disposait à partir.

— Il est sauvé, n'est-ce pas ? dit la femme.

— Je le crois. Je reviendrai demain.

— Et vous voulez rentrer cette nuit ? interrogea Rivaz.

— Tout de suite.

— C'est que la mule est fatiguée.

Rassuré sur l'enfant, l'homme songeait naturellement à sa bête. Emu tout de même, il chercha une pièce d'or qu'il gardait en réserve et voulut la donner au médecin. A son grand étonnement, celui-ci refusa :

— Non, mon ami. Personne ne pourra me payer mon voyage de cette nuit.

Le retour fut silencieux comme l'aller. Seulement, sur la route, le traîneau rencontra de nombreux groupes qui cheminaient avec des lanternes. La forêt s'éclairait là et là de petites lumières. C'étaient les paysans des hameaux environnants qui se rendaient à la messe de minuit. Il y en avait qui chantaienr en chœur de vieux Noëls :

Il est né, le divin Enfant,

Jouez, hautbois, résonnez musettes...

Et ils criaient joyeusement au passage du traîneau :

Bon Noël !

Le docteur Brunoy ne répondait rien, et Rivaz, qui avait le cœur en fête, n'osait rien répondre.

Au carrefour de Roselande et d'Arêche, près de

Beaufort, leurs lanternes firent surgir de l'ombre un grand Christ douloureux dont le corps nu, sous la neige qui tombait, semblait crispé de froid. Il est né, le divin Enfant, se souvint avec pitié le docteur.

Mais depuis le départ de Roselande, il cherchait sa douleur, sa révolte, et ne les trouvait plus intactes. Un sentiment inconnu de paix, de douceur, de sérénité s'était emparé de lui, l'occupait tout entier. Il ne pensait qu'à son petit Jean qu'il ne reverrait plus avec la flamme de la vie dans les yeux, et il s'étonnait d'y penser sans amertume. Que serait-ce de son existence passée si le petit Jean n'avait jamais existé, lui qui en demeurait la meilleure part ? Et il acceptait sa douleur sans l'envenimer, sans l'agrandir par la rébellion. Il la recevait dans sa simplicité naturelle. Ainsi accueillie, elle cessait d'atteindre au désespoir ; elle n'était plus insupportable.

Quand il rentra dans sa maison, il trouva sa femme abîmée sur le lit, où, d'un coup d'œil, il vit la mort. Avec bonté, mais avec autorité, il la releva :

— Adrienne... ma chérie... dit-il.

— Tu n'étais pas là, fit-elle entre deux sanglots.

Mais elle le regarda, surprise de sa tranquillité. Puis, subjuguée, elle vint s'appuyer à lui, avec l'intuition qu'elle y trouverait la force qui lui manquait, le courage de vivre et peut-être d'aimer encore la vie...

Et voilà ce que le docteur Brunoy trouva sur le chemin de Roselande en revenant de faire son devoir.

Henry BORDEAUX, de l'Académie Française.



Phot. Grimaud.

GRANDS MÉDECINS D'AUTREFOIS

JEAN FERNEL

Jean Fernel rappelle l'une des plus belles intelligences, l'un des plus nobles caractères de la profession; son érudition, son éloquence, ses livres, ses doctrines le placent au premier rang. Il naquit, selon toute probabilité, à Clermont-en-Beauvaisis, dans l'année 1496, de Laurent Fernel, tenant dans cette ville une auberge à l'enseigne du Cygne, et de Catherine Bélian. Envoyé à Paris, il professa en philosophie au collège des Lombards, et se mit sur les bancs de la Faculté de médecine, où il fut reçu docteur le 20 octobre 1530. Il mourut à Paris, rue des Lombards, le mardi 26 Avril 1558, et fut inhumé dans l'église Saint-Jacques de la Boucherie. Il avait été premier médecin de Henri II, auquel il rendit le service, assure-t-on, de guérir Catherine de Médicis d'une désespérante stérilité. De sa femme, Magdeleine Tournebulle, qu'il avait épousée en mai 1531, il eut huit enfants, trois garçons et cinq filles; une de ces dernières, Marie, fut mariée à Philibert Barjot, président au grand Conseil; une autre, Madeleine, épousa, le 17 juin 1566, Gilles Riant, seigneur de Villeray, avocat au Parlement.

Parmi les ouvrages de Fernel, il en est un, « *De Cosmographia* », imprimé en 1528, et dans lequel se trouve la première tentative

faite en France, pour mesurer une portion du méridien. A Fernel revient incontestablement cet honneur, et comme on va le voir, avec des moyens très imparfaits, il approcha si près de la vérité, que Montecula et Delambre en ont été étonnés, et que Lacaille et Méchain n'ont guère mieux fait avec les données de la science moderne. Il faut traduire scrupuleusement le passage du *Cosmographia*, qui fait tant honneur à notre profession, qui est mal connu, et qui se rapporte à l'expérience que Fernel fit sur un degré du méridien entre Paris et Amiens.

« Je commençai par assembler des règles conformément, ou peu s'en faut, à la figure que Ptolémée décrit dans le cinquième livre de *L'Almageste*. Elles formaient un triangle rectangle dont le plus petit côté, représentant le talon d'un quadrant ou le rayon d'un cercle, avait huit pieds. La règle qui formait l'hypothénuse ou cercle du quadrant, maintenue dans une position fixe, était divisée soigneusement en degrés et en minutes pour donner plus d'exactitude aux opérations. Une branche mobile munie d'une double mire était fixée à l'angle droit du triangle de manière à jouer

sur l'hypothénuse.
« Ayant choisi un beau jour (c'était le 25 août), je calculai, au moyen de mes règles, qu'à Paris, l'élévation du soleil à midi, était de $49^{\circ} 13'$. Comme ce jour-là le soleil occupait le onzième degré de la Vierge, dont la déclinaison boréale est de $7^{\circ} 51'$, je jugeai que l'élévation de l'équateur contenait $41^{\circ} 22'$, par conséquent, que la latitude de Paris était de $48^{\circ} 38'$. Avant de me mettre en route, j'observai de plus, d'après les tables de déclinaison, que le lendemain, 26, sous la latitude de $49^{\circ} 38'$ de la région plus septentrionale d'un degré que de Paris, l'élévation du soleil, à midi, devait être de $47^{\circ} 51'$, différence résultant tant du changement de latitude que de la déclinaison du soleil. Il fallait, par la même raison, que l'élévation du soleil, au même endroit et à la même heure fut de $47^{\circ} 26'$, le 27, de $47^{\circ} 5'$, le 28, de $46^{\circ} 21'$, le 29. Je continuai des calculs préparatoires pour plusieurs jours encore, afin de prévenir tous les embarras qui pourraient entraver l'expérience.

« Alors, je partis, en me portant le plus droit que je pus, dans le sens du nord, et après avoir marché un jour et demi, je pris, par le moyen ci-dessus indiqué, la hauteur du soleil à midi. Je la trouvai supérieure à celle que j'avais calculée pour le 27, car elle était de $48^{\circ} 6'$. Je jugeai, par conséquent, qu'il fallait pousser plus loin; ce qu'ayant fait sans me rencontrer encore le lendemain avec l'élévation que j'avais fixée pour le 28, je pus néanmoins



JEAN FERNEL (1497-1558), Médecin de Henri II
par DUCHAUFFOUR. — Faculté de Médecine de Paris.

recoinaître approximativement de combien je devais m'avancer encore. Je me rendis à ce point, et le 29, à midi, je rencontrai ce que je cherchais, à savoir l'élévation de $46^{\circ} 41'$, que j'avais fixée pour le 29.

« Dans ces opérations, je me servis constamment de mon horaire, si commode pour trouver les heures et le midi vrai.

« M'étant informé de la distance de Paris à l'endroit où j'étais, il me fut répondu par les habitants : 25 lieues. Je ne me contentai pas de cette évaluation. Je montai sur une voiture qui allait directement à Paris, je m'y tins tout le temps du trajet de manière à compter les révolutions d'une des rônes, lesquelles je fixai à 17,024, déduction faite de ce qu'il fallait pour les montées et pour les descentes. Le diamètre de la rone était de 6 pieds et un peu plus de 6 pouces géométriques ; par conséquent sa circonference de 20 pieds ou 4 pas. En multipliant par 4 le nombre de révolutions, je trouvais 68,096 pas, qui font 68 milles italiens, plus 96 pas. J'ai cru devoir convertir ces 96 pas en 95 $\frac{1}{4}$, pour n'avoir pas de fraction à introduire dans le diamètre de la terre. Finalement, comme l'opération ne serait pas différente en quelque lieu qu'on la répétât, soit sur terre, soit sur mer, j'ai conclu que la

même mesure appartenait à tous les degrés d'un grand cercle. J'ai aussi reconnu que la lieue en France contenait plus de 2 milles italiens : ce que d'ailleurs j'ai constaté par une autre expérience. Du palais de la Cité à l'église Saint-Denis, on compte 5,950 pas, et entre l'enceinte des deux villes, 4,450. Les pas dont je parle sont les miens et ceux des hommes de taille moyenne. Il en faut 5 pour faire 6 pas géométriques ; par conséquent, il en faut 1,000 pour faire 1,200 pas géométriques ou 400 coudées. M'étant mis en ce temps-là à mesurer la longueur de Paris, j'ai constaté qu'elle est de 2,110 pas géométriques. Pour la largeur j'ai trouvé 2,030 pas, et 7,650 pour le pourtour. »

En résumé, par une méthode aussi grossière, Fernel trouva, pour la longueur du degré, 57,070 toises. Cent cinquante ans après, Picard opéra en établissant, entre Paris et Amiens, un réseau géodésique, et il reconnaissait que la mesure trouvée par le médecin de Henri II devait être réduite à 56,746 toises... Trois cent vingt-quatre toises de différence... Erreur nulle lorsqu'on compare le quadrant en bois de sapin, la paixie charrette du médecin de la Faculté de Paris, avec les instruments artistement faits de l'astronome français.

CARNINE LEFRANCQ

Le MEILLEUR REMÈDE des DYSPEPSIES et ENTÉRITES REBELLES.

NUIT DE NOËL

*Il fait très froid, le vent gémit, on croirait presque,
Sur la neige qui tombe et recouvre les pas.
Des arbres dépouillés ruisselants de verglas,
Voir courir la grande ombre effrayante et grotesque.*

*Mais l'ange aux ailes d'or gardant votre sommeil,
Mignonne, a fait pour vous de la nuit une aurore.
Et, tandis qu'au dehors la neige tombe encore,
Vos yeux sont éblouis des rayons du soleil !*

*C'est l'heure où, réunis et blottis près de l'âtre,
Là-bas, dans la campagne où souffle l'ouragan.
Les vieux rêvent, berçés par les contes d'antan,
Par le feu qui pétille et la chanson du pâtre.*

*C'est l'heure, mon amour, où dans les chemins creux
Les loups s'en vont hurler à la lune blafarde,
Et son œil impassible et froid qui les regarde
Semble rendre leurs cris encore plus haineux :*

*Mais qu'importe après tout ? Sous vos paupières closes
Vous voyez s'entr'ouvrir le ciel clair lumineux,
Et le Petit Noël montre à vos doux yeux bleus
Ses bijoux, ses oiseaux, et ses gerbes de roses !*

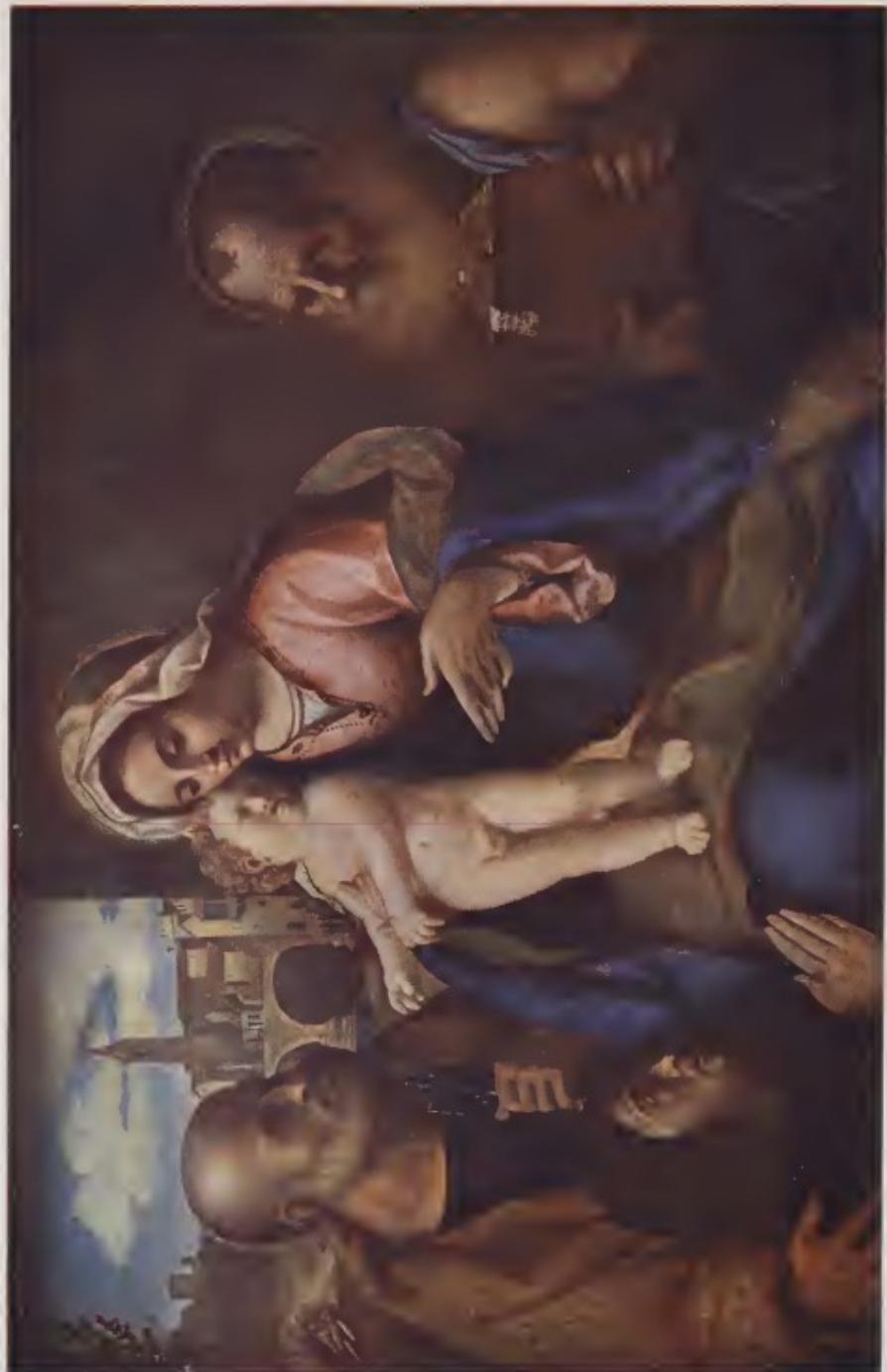
*Car c'est minuit, mon ange, et pour fraterniser
Pendant que vous riez à la Sainte Chimère,
Du paradis charmant il descend sur la terre,
L'Enfant-Dieu qui vous donne, en passant, un baiser.*

JEAN BARANCY

Le plus REMARQUABLE TONIQUE
de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN.



LES CERVAROLLES (Etats Romains)
par Ernest Hébert. — Musée du Luxembourg.



LA VIERGE, L'ENFANT JÉSUS, SAINT JÉRÔME, SAINT PIERRE, SAINT JÉRÔME ET UN DONATEUR
Tableau de Palma Vecchio (1480 + 1528). — Ecole Venitienne.